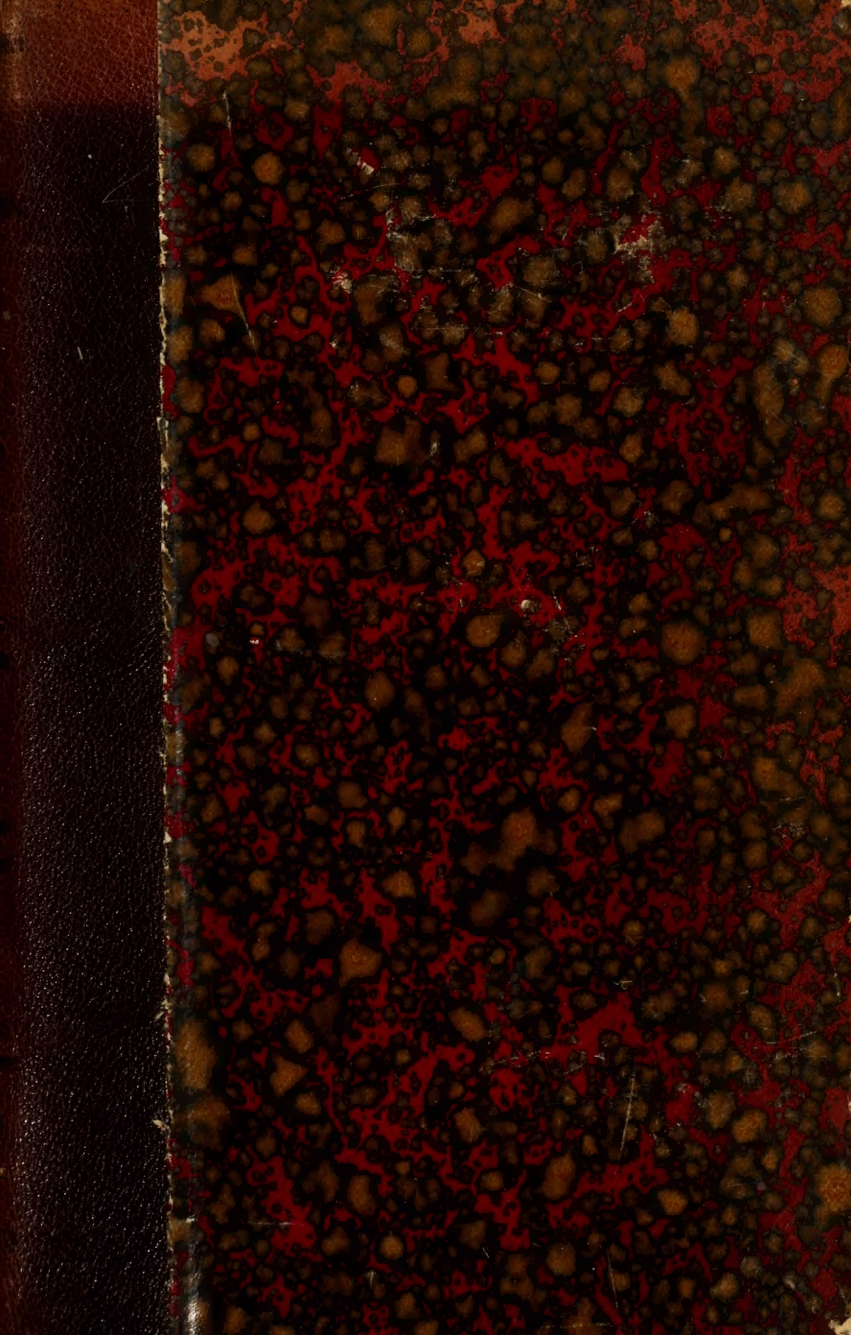






# LES CHÉRIS

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

| | |
|---|---|
| **Les Izolâtres**, 12e édition, 1 vol. | 3 50 |
| **Les Amoureux**, 15e édition, 1 vol. | 3 50 |
| **L'Age du Mufle**, 18e édition, 1 vol. | 3 50 |
| **Le Journal d'une qui s'en fiche**, 17e édition, 1 vol. | 3 50 |
| **La Paix des Champs**, 20e édition, 1 vol. | 3 50 |
| **Les Chapons**, 19e édition, 1 vol. | 3 50 |
| **Sœurette**, 23e édition, 1 vol. | 3 50 |
| **Les Petits Amis**, 10e édition, 1 vol. | 3 50 |

GYP

# LES CHÉRIS





PARIS
FÉLIX JUVEN, ÉDITEUR
122, RUE RÉAUMUR, 122

AU COMTE MARCEL DE GERMINY,

*très affectueusement*

GYP

# LES CHÉRIS

## LE BOA

*Dans un petit hôtel du boulevard Maillot. Tentures « riches ». Mobilier une salade de faux Louis XIV et de modern style.*

JEAN, *20 ans. Grand, fort, découplé. Plus solide qu'élégant. Complet bleu, cravate plutôt mal nouée. Il tient « Le Temps » à la main.*

HUBERT, *18 ans. Grand et découplé comme son frère, mais distingué, élégant et mince. Redingote. Pantalon qui tombe bien. Aspect correct.*

CLAUDE, *17 ans. Très jolie, très fine, de la*

*race et du chic. Robe de foulard à fleurettes.*

TITINE, *15 ans. Drôle, vigoureuse, râblée, agile. Un singe qui ne serait pas laid. Robe de linon blanc à pois bleus, tablier en « mouchoir d'invalide ».*

*Ils causent tous les quatre. On entend la grille s'ouvrir et une voiture crier sur le sable du jardin.*

TITINE, *à la baie.* — V'là m'man qui rentre !...

HUBERT. — Et p'pa aussi !... il est sorti avec elle !...

TITINE. — Non !... (*Jouant la stupeur.*) C't une farce !...

CLAUDE. — Mais si !... ils avaient des visites à faire...

TITINE. — Ah !... c'est donc ça !...

JEAN, *à son frère.* — Tu sais, toi, tu feras

bien d'leur dire c'que t'as bibeloté là-bas?...

HUBERT. — Mais non... vaut mieux ne rien dire... ça s'arrangera...

CLAUDE, *curieuse*. — Qu'est-ce que c'est?...

HUBERT, *bourru*. — Rien!... on l' saura assez tôt!...

TITINE, *écoutant*. — Gare!... les v'là!...

PAPA, *48 ans. Grand, gros, coloré, bien vêtu. Air important. Il va à une table.* — Est-ce que *Le Temps* est arrivé?...

MAMAN, *40 ans, bien conservée, très élégante. Pas distinguée.* (*Aux enfants.*) — Qu'est-ce que vous avez fait toute la journée, les chéris?... Miss n'est pas avec vous?...

CLAUDE. — Non... elle écrit des lettres...

TITINE, *accent anglais*. — En biouvant du thé...

PAPA, *qui cherche « Le Temps » sur la ta-*

*ble.* — Je t'ai déjà priée, Titine, de te dispenser de ces imitations !... (*Sentencieux.*) On ne doit se moquer ni des étrangers, ni des infirmes... (*Suivant son idée.*) Il est extraordinaire que *Le Temps* ne soit pas encore arrivé !...

MAMAN, *aux garçons.* — Je vous ai si peu vus, ce matin, à déjeuner, que je ne vous ai pas demandé des nouvelles de votre voyage en vélocipède !... (*Hubert hausse les épaules.*) Qu'est-ce que tu as ?...

HUBERT. — J'ai que je t'ai expliqué cent fois pour une qu'on ne dit pas un « vélocipède »... c'est grotesque !... On dit une bicyclette... ou mieux, une machine...

TITINE, *appuyant.* — Nous passons not' vie à t' répéter ça !...

MAMAN, *docile.* — Votre voyage en machine s'est bien passé ?... (*Hubert donne les signes de la plus terrible impatience.*)

Allons !... qu'est-ce qu'il y a encore ?...

HUBERT. — Il y a... (*Avec découragement.*) c'est pas la peine de te l'expliquer... tu ne comprendras pas !...

MAMAN, *très douce.* — Mais si...

HUBERT, *bon prince.* — Quand on parle d'une bicyclette, on dit... indistinctement... bicyclette ou machine... mais quand on parle d'une course, d'un voyage, on dit « à bicyclette » et non pas « à machine »... saisis-tu la nuance ?...

MAMAN, *résignée.* — Je la saisis... (*Recommençant pour la troisième fois sa question.*) Vous êtes-vous amusés dans votre voyage ?...

HUBERT, *grognon.* — Mais oui... beaucoup !... j'ai pris deux pelles !...

MAMAN, *effarée.* — Encore !... (*A Jean qui est plongé dans la lecture d'un journal.*) Et toi, mon gros ?...

JEAN, *de plus en plus plongé dans sa lecture.* — ......

PAPA. — Mais réponds donc à ta maman, sacrebleu !...

JEAN, *sursautant.* — Oh !... pardon !... je n'entendais pas !... le voyage ?... oui... pas mal !... J'étais justement en train de lire le compte rendu de la course Paris-Havre dans *Le Temps*...

PAPA, *bondissant sur lui.* — Comment !... il est là ?...

JEAN, *ahuri.* — Qui ça ?...

PAPA, *lui enlevant le journal.* — Qui ça ?... *Le Temps !* bougre d'âne !... Je le demande depuis une heure !...

CLAUDE, *pointue.* — Il peut arriver à tout le monde de ne pas entendre...

PAPA. — Oui... seulement, à ton frère, ça arrive plus souvent qu'à son tour !...

JEAN, *bon garçon.* — Pardon, p'pa !...

(*Papa se plonge à son tour dans « Le Temps ». Jean va s'asseoir près d'Hubert.*) Dis-le ?...

HUBERT, *montrant Papa.* — Oui, pas ?... comme il est déjà d' si bonne humeur !...

JEAN. — Ben, dis-le au moins à m'man ?... Non plus ?... Veux-tu que j'lui dise, moi ?...

HUBERT. — Si tu veux !... j'aime autant !...

JEAN, *s'approchant de maman d'un air mystérieux.* — M'man, j' voudrais t' dire...

MAMAN, *faisant un mouvement pour se lever.* — Tout à l'heure... quand je reviendrai... je vais ôter mon chapeau...

JEAN. — Ça sera tout d' suite fini !... (*Il parle à l'oreille de Maman. Les petites sœurs écoutent de toutes leurs forces. Hubert prend un air indifférent.*)

MAMAN, *qui semble terrifiée et qui, pendant que Jean lui parle, donne les signes du plus*

*profond étonnement.* — Oh!... (*Chuchottements.*) Oh!!!... (*Rechuchottements.*) Mais jamais ton père ne voudra!... Comment?... tu veux que je lui dise?... maintenant?...

JEAN. — Mon Dieu!... maintenant ou plus tard... du moment qu'y faut l' dire, c'est bien kif-kif, va, m'man!...

MAMAN, *s'approchant d'un air craintif de papa qui lit toujours « Le Temps ».* — Alfred!... (*Papa lève le nez.*) C'est que, mon ami... les enfants désirent que je vous dise... que...

PAPA. — Quoi encore?...

MAMAN, *saisie.* — Rien... c'est-à-dire, si... voilà... au Havre... Hubert a acheté... un objet... ou plutôt une chose... (*Papa bat la terre du pied avec impatience.*) une chose...

PAPA, *énervé.* — Je vais m'en aller!...

MAMAN, *résolument.* — Un boa!...

TITINE. — Ah ! chic !...

PAPA, *qui croit avoir mal entendu.* — Qu'est-ce que vous dites ?...

MAMAN. — Je dis... un boa... C'est un serpent... vous savez bien...

PAPA, *amer.* — Oui... je sais très bien !... (*D'un calme effrayant.*) Vous ne pensez pas que je resterais dans une maison où il y aurait un serpent, n'est-ce pas ?... (*A son fils.*) Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ?...

HUBERT, *avec aplomb.* — Une histoire vraie, p'pa !...

PAPA. — Où as-tu acheté ça ?...

HUBERT. — Chez un marchand...

PAPA. — Un marchand de serpents ?...

HUBERT. — Non !... d'oiseaux...

PAPA. — Et tu l'as rapporté ?... (*Il se lève brusquement.*) il est ici ?... (*Hubert rit. Les petites filles se tordent.*)

JEAN, *le rassurant.* — Mais non... il est commandé seulement...

PAPA, *se rasseyant.* — Comment cet animal a-t-il pu commander un boa ?...

JEAN. — Oh! bien simplement, va!... il a dit au marchand : « Monsieur... tous ces oiseaux sont très jolis, mais c'est un boa que je voudrais... » Alors, le marchand a répondu : « Monsieur, c'est facile!... de combien l' voulez-vous ?... trois mètres ?... six mètres ?... dix mètres ?... c'est 10 francs par mètre jusqu'à dix mètres... après c'est tout de suite beaucoup plus cher... pac' que c'est rare... » — « J'en veux un dans les cinq à six mètres... » — a dit Hubert... Alors c'est convenu pour un boa de cinq à six mètres, qui coûtera de 50 à 60 francs...

PAPA, *terrifié.* — Et où comptais-tu loger cette bête horrible ?. .

HUBERT. — Dans ma chambre... (*Mouve-*

*ment de Papa.*) il y a justement un grand coffre à bois qui ne sert à personne...

TITINE. — Un coffre à boa !...

PAPA. — Et qui est-ce qui l'aurait soigné ?... qui est-ce qui l'aurait fait manger ?...

HUBERT. — Oh !... c'est pas compliqué !... c'est une hygiène et une nourriture facile à suivre... même en voyage... Un bain par mois, et une fois aussi à manger par mois... un poulet ou un lapin vivants...

PAPA. — Vivants !... ce serait agréable pour ta maman qui a l'horreur des cruautés !...

HUBERT. — Oh !... on peut les tuer avant... si ça fait plus d' plaisir à m'man !...

PAPA, *les yeux au ciel.* — Plus de plaisir !... Seigneur !... Et le bain ?... tu comptais peut-être le lui donner dans notre baignoire ?...

HUBERT. — Oh !... ma foi non !... ça aurait fait trop d'arias !...

PAPA. — Tu ne songeais pas à l'emmener dans un établissement, je suppose ?...

HUBERT. — Justement si !... c'est pour ça qu' j'en voulais un pas trop lourd...

PAPA, *regardant Hubert avec effroi, et se demandant comment un être pareil est né de lui.* — Et tu oserais entrer avec un serpent dans un établissement de bains ?...

HUBERT. — Mais oui !... je prendrais un cabinet à deux baignoires... des peignoirs...

TITINE. — Un sans manches pour lui ?... (*Les enfants rient.*)

PAPA. — Oh !... ça ne me fait pas rire !... (*Très froid.*) Quelle est l'adresse de ce marchand ?...

HUBERT. — Je ne sais plus !... mais j'ai sa carte...

PAPA. — Eh bien, tu vas me faire le plaisir de me la donner...

HUBERT, *inquiet.* — Tu vas lui écrire ?...

PAPA. — Tu ne crois pas que je vais laisser expédier ici cette ordure ?...

HUBERT, *boudeur.* — C'est vraiment pas gentil, c' que tu fais là !... c't'hiver, j' vais êtr' tout seul !... ça m'aurait remplacé Jean qui va faire son service militaire...

PAPA, *exaspéré.* — Il y a vraiment des moments où c'est à croire que cet enfant devient idiot !... (*Hubert prend un air supérieur et digne.*) Oui... idiot !... (*A sa femme.*) Regardez-le !... si on penserait jamais en le voyant là, sérieux... avec sa redingote... qu'il est capable d'aller chez un marchand d'oiseaux commander un serpent boa ?...

TITINE. — C'est pas une redingote qu'empêche d'aimer les animaux !...

HUBERT. — Y a pas d' bête plus commode

à avoir qu'un serpent... surtout à la campagne !...

PAPA, *levant les yeux au ciel.* — A la campagne !... boulevard Maillot !... (*Il sort. Consternation.*)

MAMAN, *désolée.* — Ça n'a pas réussi !...

JEAN. — Tu aurais dû imposer la chose...

MAMAN. — Mais... c'est ton papa qui décide, tu le sais bien ?...

HUBERT. — L'imposer par la façon de la présenter... mais tu t'es approchée de lui comme un pauvre...

JEAN. — En donnant ce que j'appellerai les signes extérieurs d'une vive appréhension...

TITINE. — Oui... voilà !... tu n'as pas su t'y prendre !...

CLAUDE. — Demain, on cherchera une autre manière...

MAMAN, *timidement.* — Je crois qu'il vaudra mieux que ce soit vous-mêmes qui parliez à votre papa, mes chéris...

# SCÈNE DE FAMILLE

---

*Un salon parfaitement inélégant et laid. Salade de meubles Louis Philippe et Napoléon III. Sur les plus beaux fauteuils, d'affreuses housses. L'éternel coutil gris, blanc et rouge à petites raies, qui résiste à tout. Les révolutions passent et les générations se succèdent sans le tomber. Et alors qu'on ne peut pas d'une année à l'autre retrouver une même étoffe quelconque, le coutil des housses demeure immuable en sa laideur.*

*Pendule surmontée d'un du Guesclin en*

*bronze. Pas une fleur, mais beaucoup de vases plus horribles les uns que les autres.*

PAPA, MAMAN et BONNE MAMAN. *Des bourgeois de vieille souche, un peu étroits d'esprit, un peu collet monté et vieux jeu, mais excellents.*

*Ne comprennent goutte à l'art nouveau, au moderne langage, aux littératures dernier cri, aux allures du jour, aux peintures impressionnistes. Craignent Dieu et le diable, et ménagent la chèvre et le chou.*

*Ont le respect, poussé jusqu'au fanatisme, des gendarmes, de la police, et en général de tout ce qui personnifie « l'Autorité ».*

*Sont en admiration devant les grosses fortunes, les titres, les grades, les distinctions honorifiques et tous les privilèges quels qu'ils soient.*

*Égoïstes. N'aiment au monde que l'épargne et leurs Chéris.*

LES CHÉRIS : ÉDOUARD, JOSEPH, FRÉDÉRIC et LÉONIE. *Tout ce qu'il y a de plus instinctivement nouveau jeu.*

L'ONCLE PIERRE, *fils de Bonne maman et frère de Papa, mais beaucoup plus dans le train que le reste de la famille, est venu déjeuner.*

PAPA, *55 ans. Lourd et vulgaire. Vise à la correction. Cherche à gourmer sa bonne figure qui est naturellement réjouie. (Avec amertume.)* — Est-ce moi qui vais servir le café ?...

MAMAN, *40 ans. Ni laide ni belle. Plutôt boulotte. Habillée sans aucun goût et avec la seule préoccupation de ne pas « tirer l'œil », comme elle dit. Paraît avoir au moins l'âge*

*qu'elle a. (A Léonie, qui rit et joue avec ses frères.)* — Le café, Chérie?...

LÉONIE, *15 ans et demi. Blonde comme un cocon de ver à soie. Les yeux bruns, le nez retroussé. Drôle comme tout. Très mal élevée et absolument innocente. Habillée tout à fait en femme, et délicieusement, d'un costume de drap jaune qui colle comme une peau.* — Ah! zut!... Ah! malheur!... j'y pensais plus, moi, au café!... (*Elle s'élance d'une glissade vers la table où est le plateau.*) Combien d' morceaux, oncle Pierrot?...

PAPA. — Je t'ai déjà défendu d'appeler ton oncle Pierrot, c'est très irrespectueux...

L'ONCLE PIERRE. — Laisse donc!... c'est moi qui lui ai dit... (*A Léonie.*) Pas de morceaux du tout... ni de café... tu sais bien que le café m'est défendu...

LÉONIE. — Je l' sais bien?... Oh! là, là! j'oublie d' le servir... et tu penses que

j' vais m' rappeler qu'on t' le défend?...

PAPA, *à Édouard qui lit un journal.* — Édouard!... as-tu fini d'arranger tes livres?... (*Édouard ne bronche pas.*)

LÉONIE. — Teddy!...

ÉDOUARD, *19 ans. Un beau grand gas, bien portant, l'air réjoui. Ressemble à Papa.* — Voilà!...

LÉONIE. — P'pa t' parle!...

ÉDOUARD. — Tu m' parlais, p'pa?... j' te d'mande pardon... j'avais pas entendu!...

PAPA. — C'est que, moi, je t'avais appelé par ton nom!... (*Les enfants se regardent. Sourires déguisés.*) Je te demandais si tu avais fini d'arranger les livres que ton pauvre oncle t'a laissés?...

ÉDOUARD. — Pas encore, p'pa!...

PAPA. — Et il va y avoir six mois qu'il est mort!... Ces beaux livres sont sens dessus dessous... quand on passe par là,

ça fait peine à voir... (*A Joseph.*) n'est-ce pas?... c'est aussi ton chemin?... tu passes par là pour aller dans la chambre?...

JOSEPH, *18 ans. Pareil à son frère.* (*Avec des sanglots dans la voix.*) — J'y passe plus!... c'est trop triste!... (*Papa reste abruti.*)

MAMAN, *à son beau-frère.* — Tu ne vas rien boire en fumant?...

BONNE MAMAN, *75 ans. Encore très verte et droite comme un jonc.* (*Levant le nez de son tricot.*) — Mais c'est tant mieux qu'il ne boive rien!... il ne faut pas le pousser...

LÉONIE. — Si y n' boit pas ici, il ira boire dehors, as pas peur!...

L'ONCLE PIERRE. — Cette petite poison est un peu dans le vrai!... je ne sais pas rester sans boire... je veux bien un peu de bière...

MAMAN. — Veux-tu demander de la bière, ma Chérie?...

LÉONIE. — Tu peux pas sonner?... (*Elle*

*laisse tomber un morceau de sucre.)* Joë !... (*Elle prononce « Djo ! »*) J' parie qu' tu n' ramasses pas l' sucre à la renverse avec tes dents ?...

PAPA, *répétant, amer.* — Djo ?... qu'est-ce que c'est que ça ?... (*Léonie pointe sans répondre un doigt vers Joseph.*) Ah !... j'ignorais qu'il s'appelât Djo !... déjà Frédéric s'appelle Fred... et Édouard Tédet !...

LÉONIE. — Dame !... pourquoi nous avez-vous donné des noms à coucher dehors ?...

MAMAN, *ahurie.* — Des noms à coucher dehors ?...

LÉONIE, *prenant la bouteille que le domestique vient d'apporter.* — Versez à l'as !... (*Elle tend un verre.*)

PAPA. — Non... ton oncle aime la mousse... donne-moi celui-là... (*Il prend le verre.*)

LÉONIE, *commençant à verser dans un autre verre.* — Elle mousse pas, la rosse !...

(*Bonne maman, Papa et Maman se regardent avec effroi.*)

L'ONCLE PIERRE. — C'est que tu ne la verses pas d'assez haut !...

LÉONIE, *levant le bras.* — Versons de haut !... (*Elle pose le verre à terre et verse de sa hauteur.*) Elle veut toujours pas !... (*Grimpant sur la table avec une agilité de singe et versant, le bras levé au-dessus de sa tête, dans le verre qui est toujours à terre.*) Ça fait dans les deux mètres cinquante... (*Elle saute de la table et prend le verre.*)

L'ONCLE PIERRE, *amusé.* — Toujours pas de mousse ?...

LÉONIE. — Pas plus qu' dans mon œil !... (*L'oncle Pierre rit.*)

PAPA, *amer.* — Ça te fait rire ?... veux-tu m'expliquer ce qu'il y a de drôle à ça ?...

L'ONCLE PIERRE, *qui ne veut pas attirer l'orage.* — Oh ! mon Dieu !... il n'y a cer-

tainement pas de quoi se rouler... mais...

LÉONIE. — Lâcheur d'oncle Pierrot, va!... (*Passant auprès de lui.*) Puisque c'est comme ça, j' dis tout!...

L'ONCLE PIERRE, *paisible.* — Dis, mon petit?...

LÉONIE, *bas* — Qui donc qu' c'est, dis, la p'tite dame brune avec qui tu étais l'aut' soir... au café avenue d'Antin?... (*Mouvement de l'oncle Pierre.*) Ah!... tu vois!... J' revenais d' dîner chez la tante Dupré... la vieille Catherine m' ramenait... elle a bien vu aussi... presque au moment où nous passions vous vous êtes levés... et vous êtes partis dans les Champs-Élysées... au clair d' la lune!... C' que j'ai rigolé!... (*Mouvement de l'oncle.*) Crois-tu qu' bonne maman en ferait un, hein, de nez... si elle savait qu' tu t' promènes comme ça au clair de la lune avec une cocotte?...

BONNE MAMAN, *qui a vaguement entendu prononcer son nom.* — Qu'est-ce qu'elle raconte?...

L'ONCLE PIERRE, *embarrassé.* — Rien...

LÉONIE, *taquine, chantant :*

Au clair de la lune
Mon oncle Pierrot...

(*Entre ses dents.*)

Avec un' p'tite brune
Buvait du sirop...

BONNE MAMAN, *intriguée par la tête que fait l'oncle Pierre.* — Qu'est-ce qu'elle chante, à présent?...

L'ONCLE PIERRE, *embêté.* — Des bêtises, naturellement!...

LÉONIE. — J' te contredis pas... pac' que j' suis une bonne fille... (*D'un air entendu.*) Oh! tu sais, moi d'abord, j' vois pas d' mal

à ça!... mais la famille en verrait...pac'qu'elle est pour la t'nue, la famille!... oh! là, là!...

PAPA, *qui suit son idée.* — Puisque tu es là à rien faire, Édouard, si tu allais arranger tes livres?...

ÉDOUARD. — J' suis pas à rien faire... j' lis!...

PAPA. — C'est la même chose!...

ÉDOUARD. — ......

PAPA. — Dans six mois ils seront encore à terre, et sur les tables, et sur les fauteuils... si ton pauvre grand-oncle... qui soignait tant ses livres... les voyait dans cet état...

FRÉDÉRIC, *17 ans. Un petit futé.* — Oui... mais comme y n' les voit pas!...

PAPA. — Le pauvre homme a bien mal placé sa confiance...

ÉDOUARD. — Sa confiance!... parce qu'il m'a laissé quelques malheureux bouquins...

PAPA. — Et une montre admirable!...

BONNE MAMAN. — Je me souviens que mon pauvre frère disait toujours qu'elle avait coûté 1,200 francs...

JOSEPH. — Il le disait même trop..... ça manquait d'œil !...

BONNE MAMAN, *qui ne comprend pas.* — Ça manquait de quoi ?... (*A Frédéric qui remue continuellement.*) Tu ne pourrais pas rester un peu tranquille, mon petit... ou aller dehors ?...

LÉONIE, *à son frère.* — A c'te niche !... et plus vite que ça !...

FRÉDÉRIC. — Ça va d'ailleurs êt' l'heure du bahut... quelle heure est-il ?...

LÉONIE. — J' sais pas... du Guesclin r'tarde toujours !...

ÉDOUARD, *sortant de la poche de son gilet une montre en acier bruni à 12 fr. 75.*
— Il est une heure dix...

BONNE MAMAN. — Qu'est-ce que c'est que

cette montre-là?... où est ta belle?... tu l'as perdue, je parie?...

ÉDOUARD. — Non, bonne maman!...

BONNE MAMAN. — Non?... montre-la-moi?...

LÉONIE, *à demi-voix.* — Patatras!...

BONNE MAMAN, *s'acharnant.* — Montre-la-moi?...

ÉDOUARD, *embêté.* — J' peux pas!... j' peux pas aujourd'hui...

BONNE MAMAN. — Pourquoi?... où est la montre de ton oncle?...

ÉDOUARD, *résolument.* — Chez ma tante, na!...

BONNE MAMAN, *qui ignore cette façon de désigner le Mont-de-Piété.* — Chez ta tante?... (*L'oncle Pierre rit.*) Qu'est-ce qu'elle en fait?... (*Les enfants pouffent.*)

ÉDOUARD, *interloqué.* — J' sais pas!... (*Re-*

*prenant son aplomb.*) Elle a voulu la revoir !...

BONNE MAMAN, *émue.* — Pauvre sœur !... c'est que c'était un si excellent mari !... (*L'oncle Pierre, qui sait que son oncle était un vieux marcheur, a envie de rire.*) un si admirable ami !... (*A Joseph.*) Tu as bien soin des meubles qu'il t'a laissés ?...

JOSEPH, *avec indifférence.* — Oui... oui...

BONNE MAMAN. — Tu dis oui... mais je parie que tu ne les as même pas regardés ?...

JOSEPH. — Pas r'gardés ?... Ah ! ben !... j'ai chahuté tous les tiroirs du secrétaire et du bureau dans l'espoir d'y trouver un p'tit magot !... je m' disais que comme c'était l' mobilier d' son cabinet, où c'est qu' la tante barbotait pas, il avait p't-êt' caché des patars pour qu'elle les trouv' pas !... Ah ! ouiche !... y avait bien des rouleaux pour mettre de l'or, mais ils étaient vides... j'ai trouvé

qu' des sachets, du papier à lettre et des encres d' toutes les couleurs... (*Un temps.*) Y faisait donc des cartes?...

LÉONIE, *étonnée.* — Lui?... (*La porte s'ouvre. Entre une vieille dame en deuil.*)

LES CHÉRIS, *allant au-devant d'elle.* — Ah!... tante Dupré!... (*Bonjours, embrassades, poignées de main, etc., etc.*)

BONNE MAMAN. — Quel bonheur de te voir, ma pauvre chère amie!... toi qui sors si rarement!...

LA TANTE DUPRÉ, *l'air un peu pointu.* — C'est que... j'ai quelque chose à te dire... (*Papa, Maman et l'oncle Pierre font un mouvement.*) Non... non, restez!... (*A Papa et à Maman.*) j'ai aussi à vous parler...

MAMAN, *aux enfants qui ne bougent pas.* — Allez-vous-en, les Chéris!... on vous appellera tout à l'heure... (*Les Chéris sortent d'un air piqué.*)

LA TANTE DUPRÉ. — C'est que... il s'agit précisément des enfants!... (*Elle tire une enveloppe de sa poche.*) (*A Bonne maman.*) Tu as chargé Joseph d'écrire à madame Bouvreuil?...

BONNE MAMAN. — Oui... l'autre jour elle me demandait un renseignement au sujet d'un appartement que les Coustou veulent sous-louer... et comme il me fallait demander moi-même ces renseignements... et que j'étais couchée... — c'était au moment de mon gros rhume... — j'ai dit à Joseph qui était là de lui écrire pour l'avertir qu'il irait le surlendemain la voir... et lui porter les renseignements trop compliqués à donner par lettre... (*Inquiète.*) Je lui ai recommandé d'écrire bien poliment... bien respectueusement...

LA TANTE DUPRÉ, *perplexe.* — Il l'a fait... il a écrit très correctement... et Bouvreuil

me renvoie sa lettre en me disant qu'il est un polisson...

PAPA, MAMAN et BONNE MAMAN, *saisis*. — Oh!!!...

LA TANTE. — C'est incompréhensible!... Je vais vous la montrer... Bouvreuil m'envoie aussi une lettre que Léonie a écrite à la petite Marie, en me disant qu'il croit vous rendre service en vous apprenant ce que vous ignorez certainement... et qu'il n'est pas assez lié avec vous pour vous apprendre directement...

BONNE MAMAN, PAPA et MAMAN, *inquiets*. — Qu'est-ce que c'est, mon Dieu?...

LA TANTE, *passant une lettre à Maman*. — Oh! rien de bien grave!... mais enfin... voilà la lettre de la petite...

MAMAN, *regardant la lettre qui est écrite sur du papier d'un rose vif, en caractères d'un centimètre de haut*. — Quelle écriture,

Seigneur !... elle ne nous montre pas cette écriture-là !... (*Elle lit.*)

« Petite ordure !... » (*Effarée.*) Oh !... (*Reprenant.*) « Veux-tu que nous nous don-
« nions rendez-vous chez notre galbeuse
« amie vendredi à la quatrième ? Elle nous
« invite à bouffer et à dire des bêtises, et
« c'est bien ce qu'on peut faire de mieux
« dans la vie, n'est-ce pas, ma vieille
« bique ?... »

PAPA, *totalement abruti.* — C'est Ninie qui écrit ça à la petite Bouvreuil ?... mais ça n'est pas possible !...

MAMAN, *dont les mains tremblent.* — « En
« attendant, j'ai du vague à l'âme !... (comme
« disent les ceuss qui affectent croire à
« cette chose improbable, à seule fin de ne
« pas être obligés de faire un chichi sérieux
« quand la dépouille mortelle — autre

« cliché — d'un membre de leur famille
« f... le camp.) »

PAPA, *les yeux hors de la tête.* — Qu'est-ce que ça veut dire?...

MAMAN, *continuant à lire.* — « Sur ce,
« Rognure de mon cœur (la seule chose qui
« pilpate pour tout de bon), je te la pince
« en te disant à jeudi.

« ta

Lionette »

Elle s'appelle Lionette, à cette heure?...

LA TANTE. — Et le papier?... vous n'avez pas vu le papier?...

MAMAN. — Il est abominable!... il tire l'œil!...

LA TANTE. — Pas ça... la devise?...

MAMAN. — La devise?... il y a une devise?... (*Regardant.*) « Chacun prend son
« plaisir où il me trouve!... » Oh!!!...

PAPA et BONNE MAMAN. — Oh!...

L'ONCLE PIERRE, *étonné tout de même.* — C'est épatant!...

PAPA. — Mais enfin, où peut-elle prendre toutes ces choses dont je n'en comprends pas la moitié?...

L'ONCLE PIERRE. — Les générations nouvelles sont plus compliquées que la nôtre...

LA TANTE. — Je ne suis pas surprise que cette lettre ait cassé bras et jambes à Bouvreuil... mais ce que je ne m'explique pas, c'est qu'en me l'envoyant — dans un but que je comprends — il m'envoie aussi la lettre de Joseph en ajoutant : « Quant à « votre petit-neveu Joseph, c'est un polis- « son! Voici comment il se permet d'écrire « à ma femme! »

PAPA, *consterné.* — Un polisson?... qu'est-ce qu'il a fait?...

LA TANTE. — Mais je ne vois pas!... je

trouve sa petite lettre très gentille... (*Elle donne la lettre à Maman.*)

MAMAN, *lisant, après avoir regardé d'un air amusé un petit sujet gravé au haut du papier.* — « Madame,

« J'aurai l'honneur d'aller après-demain
« mardi à 4 heures — si vous voulez bien
« me recevoir — vous porter tous les ren-
« seignements au sujet de l'appartement.

« Daignez, madame, agréer l'hommage
« de mes sentiments les plus respectueux.

« Joseph »

L'ONCLE PIERRE. — Mais elle est parfaite, sa lettre!...

PAPA. — Joseph est peut-être un peu familier?... il aurait mieux fait de signer de son nom de famille... mais ce petit manque de savoir-vivre ne saurait être qualifié de polissonnerie...

MAMAN, *qui regarde la lettre.* — Je ne lui connaissais pas ce papier!... c'est incroyable!... ils vivent absolument en dehors de nous, ces enfants!...

PAPA. — Qu'est-ce qu'il a d'extraordinaire, ce papier?...

MAMAN. — Rien... c'est un petit chien... un petit chien qui a une bonne figure... et dessous : « *Célérité et discrétion!...* » Pourquoi célérité et discrétion?... je ne saisis pas!...

L'ONCLE PIERRE, *qui s'est levé et est venu regarder la lettre.* — Oh!... (*Il se tord.*) Ah bien!... je comprends que le père Bouvreuil l'ait trouvé mauvaise!... et qu'il ait traité Joë de polisson!...

PAPA. — Voilà que toi aussi tu l'appelles Djo?... (*Il se lève.*) Voyons ce papier?... (*Il regarde et reste silencieux.*)

L'ONCLE PIERRE. — Pour du papier ordi

naire, c'est pas du papier ordinaire!... et c'est pas une idée ordinaire non plus d'écrire dessus à la mère Bouvreuil!... (*Il rit de plus belle, Maman et la tante se regardent d'un air interrogateur, tandis que Bonne maman — qui comprend vaguement — est plutôt ahurie.*)

BONNE MAMAN. — Où a-t-il pu faire faire ça, l'animal?...

LA TANTE. — Chez notre graveur... l'enveloppe est marquée!... Mon pauvre mari faisait faire nos cartes de visites et je ne sais quoi encore chez ce graveur-là... (*Elle soupire.*)

PAPA. — Mon avis est que nous fassions revenir les enfants et que nous les interrogions illico...

MAMAN. — Oh!... devant ma tante?... les pauv' Chéris!... ça va les déconcerter!...

PAPA. — Mais puisque c'est ma tante qui a été chargée de nous avertir?... Ce qui me

surprend le plus, c'est que Léonie...

BONNE MAMAN. — S'appelle Lionette?...

PAPA. — Oui... d'abord... mais aussi ces monstruosités qu'elle dit... où a-t-elle pu prendre tout ça?...

L'ONCLE PIERRE. — Dans sa tête... où il doit y avoir une jolie réserve... (*Il rit.*)

PAPA. — Mais il n'y a pas de quoi rire!... une enfant de quinze ans et demi!... écrire des choses pareilles... et sur ce ton!...

MAMAN. — A cet âge-là nous étions d'une innocence!...

L'ONCLE PIERRE. — Je suis bien sûr que la petite est aussi innocente que toi...

PAPA. — Mais... elle a l'air de savoir...

L'ONCLE PIERRE. — Rien du tout!... c'est une gosse qui ignore tout et veut avoir l'air de tout connaître...

PAPA. — Pourtant... elle dit des choses...

L'ONCLE PIERRE. — Pardi!... elle jabote

comme une petite pie borgne... elle fait des phrases sans y comprendre un traître mot... au fond elle est d'une candeur absolue, la pauv' petite!...

PAPA. — Je voudrais le croire!...

L'ONCLE PIERRE. — Mais à chaque instant elle dit des énormités qu'elle ne dirait pas si elle en devinait la portée...

PAPA, *qui ne tient plus en place.* — Je vais la chercher...

BONNE MAMAN, *navrée.* — Je me demande comment ces êtres-là sont sortis de nous?...

MAMAN. — Ils sont bien gentils, les pauv's Chéris!...

BONNE MAMAN. — Sans doute, ils sont gentils!... mais je ne serais pas fâchée qu'ils fussent gentils autrement...

PAPA, *rentrant suivi des quatre enfants.* — Je vous amène les coupables...

LÉONIE. — Coupables d'quoi?... (*Aperce-*

*vant sa lettre dans la main de Maman.)* — Ah! mince!...

MAMAN. — Qu'est-ce qu'elle dit?...

PAPA, *sévère, à Léonie.* — Tu as écrit cette insanité?...

LÉONIE, *le nez levé, l'air de se fiche du monde.* — Du moment qu'cette tourte d'Marie s'est fait choper ma lettre... j' vous dirai pas qu' non!...

PAPA. — Veux-tu me dire ce qu'il y a dans cette lettre?...

LÉONIE. — Puisque vous l'avez lue... c' qui est d'ailleurs un procédé que j' qualifierai pas... vous l' savez aussi bien qu' moi...

PAPA. — Je m'exprime mal... je te prie de m'expliquer le sens de ta lettre?...

LÉONIE. — Pas la peine!... ça n' t'amuserait pas!...

PAPA, *menaçant.* — Léonie!... depuis

quand ne crois-tu plus que tu as une âme?...

BONNE MAMAN. — Et depuis quand t'appelles-tu Lionette?...

LÉONIE. — J' peux pas répondre à tout l'monde à la fois!... (*A Bonne maman.*) J' m'appelle Lionette depuis que j' juge un peu les choses... pac' que Léonie, c'est vraiment pas un nom qu'on peut porter...

BONNE MAMAN. — Il y a pourtant soixante-quinze ans que je le porte!...

LÉONIE. — Si ça t'amuse, j' t'en empêche pas!...

PAPA. — Tu te permets d'appeler ton amie « Petite ordure »... Veux-tu me dire ce que c'est que ces façons-là?...

LÉONIE. — C'est les façons d' maint'nant!... Fini, l' temps des noms d'oiseau!...

PAPA. — Et cette devise : « *Chacun prend*

*son plaisir où il me trouve.* » ?... veux-tu m'expliquer où tu as été chercher ça?...

LÉONIE, *bonne fille.* — Oh! pas loin, va!... nous sommes une bande qui avons décidé d' prendre des d'vises... et pour devises des à peu près...

PAPA, *qui ne comprend pas.* — Qu'est-ce que c'est que des à peu près?...

LÉONIE. — Tu d'manderas à un savant d' t'expliquer ça!... J' te disais donc qu' nous avons pris des d'vises... alors moi, comme tout l' monde — même vous autres — m' répète tout l' temps que j' suis gaie, que j' suis drôle, que j' suis rigolote... qu'on n' s'amuse pas quand j' suis pas là... qu'y a pas d' plaisir sans Ninie... au lieu d' « *Chacun prend son plaisir où il le trouve* », j' me suis choisi : « *Chacun prend son plaisir où il me trouve* » !...

EDOUARD. — Ah!... elle est bien bonne!

(*Il rit.*) Je n' savais pas que tu avais cette jolie devise!...

LÉONIE, *vexée.* — J' vois pas qu'y ait d' quoi s' gondoler?...

BONNE MAMAN, *clignant de l'œil et cherchant à comprendre.* — Se quoi?...

ÉDOUARD, *à Léonie.* — Te fâche pas, ma pauv' vieille!... (*Bonne maman, qui ne voit pas qu'il parle à sa sœur, dresse l'oreille et reste stupéfaite.*) d'autant plus que l'enjouement convient mieux que la colère à ton genre de beauté... (*Elle hausse les épaules.*) et si tu faisais cette lippe-là... chacun ne prendrait pas son plaisir où il te trouverait!... (*Il rit.*) J' la gobe, moi, cette devise!... elle est tout plein bath!... tout plein dernier cri...

BONNE MAMAN, *découragée.* — Je ne comprends pas la moitié de ce que ces enfants disent!...

LÉONIE, *à Edouard.* — Ben, tant mieux!... pac' que tu n' la goberais pas qu' ça serait la même chose, tu sais!...

JOSEPH. — Je serais curieux de savoir si tes amies ont eu la main aussi heureuse que toi?...

LÉONIE. — Madeleine Bouvreuil... qui est très égoïste... a pris : « *Chacun pour moi!* »

LA TANTE, *ahurie.* — Comment! la petite Bouvreuil a aussi ces façons-là?... mais son père ne se doute pas que...

LÉONIE. — J' te crois qu'y n' s'en doute pas!... (*Tête de la tante.*) Ah!... pardon, ma Tante!... on dit comme ça « j' te crois! »... c'est une manière de parler, vous savez!...

LA TANTE, *pointue.* — Non... je ne sais pas!...

(*Papa, Maman et Bonne maman se regardent, vaguement consolés à la pensée que les*

*Bouvreuil se trouvent dans la même situation qu'eux.)*

PAPA, *après un silence.* — Alors, elle se vante de son égoïsme, cette petite Bouvreuil?...

LÉONIE. — Sûr, qu'elle s'en vante!...

PAPA, *abruti.* — Mais on dirait, ma parole, que tu l'approuves?...

LÉONIE. — Un peu que j' l'approuve!...

PAPA. — !...!...!... *(Après un instant de silence effaré.)* A ton tour, Joseph!...

LÉONIE, *pirouettant sur ses talons.* — A toi d'être en lecture!... avance à l'ordre, vieux frère!...

JOSEPH, *qui a la conscience très tranquille.* — Qu'est-ce qu'il y a, p'pa?...

PAPA. — Il y a que tu t'es permis d'écrire à madame Bouvreuil une lettre parfaitement inconvenante...

JOSEPH, *saisi.* — Moi?...

PAPA. — Toi-même!... et Bouvreuil l'a envoyée à ta tante, en lui disant que tu étais un polisson...

JOSEPH. — ......

LÉONIE, *les yeux écarquillés.* — Oh!... mais elle est vieille comme un banc, madame Bouvreuil!...

PAPA. — Cette expression est inconvenante...

LÉONIE. — Comme la lettre!... une lettre inconvenante à madame Bouvreuil!... mais faut être enragé!... j' suis tuée, moi!...

JOSEPH, *qui fait des efforts pour deviner ce que Papa veut dire.* — P'pa, j' t'avoue que j' comprends rien de rien!... j'ai écrit à madame Bouvreuil... d' la part de Bonne maman... que j'irais aujourd'hui à quatre heures lui donner les renseignements qu'elle demande... je n' vais pas y aller si c'est comme ça...

PAPA, *sévère.* — Tu feras sagement... Bouvreuil ayant écrit à ta tante que tu es un polisson, il...

JOSEPH, *totalement abruti.* — S'il a écrit ça, c'est un vieux fou, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise?...

PAPA. — Rien... tu n'as qu'à te taire...

JOSEPH, *horripilé.* — Mais, nom d'un petit bonhomme!... je voudrais que vous voyiez ma lettre!... elle est...

PAPA, *montrant d'un beau geste la lettre que Maman tient encore à la main.* — La voilà!...

JOSEPH. — Ben, j' voudrais qu'on m' montre un mot qui n' soit pas correct, par exemple!...

PAPA. — Il ne s'agit pas de mot... mais de papier... ce papier est répugnant!... (*Maman pose précipitamment d'un air écœuré la lettre qu'elle tenait.*) je dis répugnant!...

(*Joseph veut protester.*) Tais-toi !... Ton oncle... (*Il montre l'Oncle Pierre.*) que tu cites toujours comme un exemple de tolérance et de modernité... ton oncle lui-même en a été scandalisé...

L'ONCLE PIERRE. — Il est évident, mon petit, que tu as fait là une plaisanterie de mauvais goût !... on n'écrit pas à une femme du monde... à une amie de sa famille surtout, sur du papier aussi... suggestif... c'est un manque de respect formel... et monsieur Bouvreuil n'exagère pas quand il dit que tu es un polisson !... (*Mouvement de Joseph.*) Je m'étonne d'ailleurs que tu aies eu l'idée de faire faire ce papier saugrenu... et bon seulement pour écrire à des grues !... (*Il rit.*)

PAPA, *très digne.* — Tu entends ?... (*S'excitant.*) Tu entends, cochon ?...

JOSEPH, *éclatant.* — Ah !... mais ça m'em-

bête, à la fin!... j'ai jamais fait faire de papier!...

PAPA. — Alors tu l'as acheté tout fait?... n'ergotes pas!...

JOSEPH. — J'ai rien acheté non plus!... c'est l' papier d' mon oncle!... (*La tante saute en l'air. Léonie ouvre de grands yeux.*)

PAPA. — Tu dis?...

L'ONCLE PIERRE, *qui comprend qu'il va y avoir du grabuge.* — Mais rien... laisse... il se défend comme il peut, ce petit!... vous vous expliquerez tous les deux... tu... (*Il pince le bras de Papa pour lui rappeler que la tante est là.*)

PAPA, *qui ne veut rien savoir.* — Non... tout de suite!... je veux qu'il explique tout de suite sa conduite inqualifiable... et ce mensonge...

JOSEPH. — Ah! elle est raide, celle-là!... j'ai trouvé l' papier dans l' bureau d' l'on-

cle… et dans l' secrétaire… c'en est bondé!… y en a encore plus d' vingt boîtes!… Voul' vous que j' vous les montre?…

LÉONIE, *curieuse*. — Oui… oui… montre!…

PAPA. — Tu… (*Une sorte de mugissement extraordinaire l'interrompt. C'est la tante qui se met à pleurer. Stupeur générale.*)

LA TANTE, *pleurant bruyamment, les yeux fermés, la bouche tirée jusqu'aux oreilles comme les petits enfants*. — Euhhh!!!… (*Sanglots!*) Euuhhh!!!… (*Resanglots.*) C'était ça, les notes du papetier!…

BONNE MAMAN, *se précipitant*. — Ma bonne chère amie!… (*Regardant tout le monde.*) Mais qu'est-ce que c'est?… expliquez-moi…

L'ONCLE PIERRE, *à demi-voix*. — Maman, si tu m'en crois, tu ne demanderas pas d'explications…

LA TANTE, *pleurant toujours de la même*

*façon.* — 365 francs!... que j'ai payés depuis qu'il n'est plus!... sans compter les lettres de faire part!... Ainsi il écrivait à des femmes!... il me trompait!... et sur du papier avec des vilaines choses dessus, encore!.. (*Léonie écoute ardemment.*) puisqu'il paraît que ce sont des vilaines choses!... (*Les garçons se regardent à moitié rieurs, à moitié attendris. Maman pleure. Papa, qui comprend qu'il a gaffé, ne sait plus quelle contenance garder. Bonne maman est terrifiée. Jamais la pensée que son frère trompait sa femme ne lui était venue.*)

L'ONCLE PIERRE, *embêté de voir ce gros chagrin.* (*A Papa.*) — Tu as la rage des explications!...

PAPA, *qui croit rêver.* — Est-ce que je pouvais me douter... (*L'oncle Pierre hausse les épaules.*) Tu le savais, toi?...

L'ONCLE PIERRE. — Parbleu!... tout le

monde le savait!... mais vous avez une façon de vivre sur un nuage dans cette maison-ci!... Et moi qui croyais que les enfants seraient moins godiches!...

PAPA, *aigre*. — Merci!...

L'ONCLE PIERRE. — Je vois que ce petit serin (*Il regarde Joseph.*) n'est débrouillard qu'en apparence... il n'a même pas compris l'énormité de...

LA TANTE, *mêmes cris, mêmes sanglots*. — Il me trompait!. . il me trompait!...

BONNE MAMAN. — Pauvre sœur!...

LÉONIE, *en elle-même, se glissant l'œil allumé jusqu'à la table, et louchant sur la lettre que maman y a posée tout ouverte.* — Qu'est-ce que ça peut bien être?... (*Elle regarde.*) « *Célérité et discrétion* »... célérité ça s'explique... c'est un chien courant... mais discrétion?... qu'est-ce que ça veut dire?... (*Désappointée.*) dans tous les cas, j'

vois pas quel mal y peut y avoir à ça?...

L'ONCLE PIERRE, *venant à Léonie et la prenant par le bras.* — Ne reste pas là!...

LÉONIE, *résistant.* — Pourquoi?...

L'ONCLE PIERRE. — Parce que je ne prends pas mon plaisir à t'y trouver!... ce qui prouve que ta devise peut quelquefois mentir...

LÉONIE, *riant.* — Y a encore qu'avec toi qu'on s'entend!... (*Elle regarde la tante.*) C'te pauv' tante!... quel coup!... Tu l' savais, dis, qu' l'oncle Dupré s' prom'nait aussi avec des p'tites dames au clair de la lune?...

L'ONCLE PIERRE. — Je saisis toute la délicatesse avec laquelle la question est formulée... Je te dirai que la dame avec qui tu m'as vu...

LÉONIE, *le coupant.* — Y a que'que temps, j'ai rencontré un jeune homme du cours de

danse avec une dame comme toi... tu comprends?...

L'ONCLE PIERRE. — Une dame comme moi?... pas très bien!... je n'imagine pas nettement ce que peut être une dame comme...

LÉONIE. — Fais pas la bête!... on peut rester comme ça!... (*Suivant son idée.*) La première fois que je r'danse au cours avec l' jeune homme, j' lui dis : « J' vous ai vu avant-hier au pré Catelan avec une dame... »... pour l'embêter, tu comprends?...

L'ONCLE PIERRE. — Charmante nature!...

LÉONIE. — Oh! tu sais!... c'est pas mon père!...

L'ONCLE PIERRE. — Mes compliments!... tu connais tes classiques!...

LÉONIE. — Faut bien!... (*Reprenant sa petite histoire.*) Y m'répond... — « Oui, mad'moiselle!... c'est ma sœur!... »... Toi,

tu peux pas m'dire que c'est ta sœur ?...

LA TANTE, *continuant à gémir.* — Moi qui avais en lui une confiance absolue!... qui, depuis qu'il est remonté au ciel...

LÉONIE, *à l'oncle Pierre.* — Pourquoi « re »?...

LA TANTE, *se reprenant.* — Non... je ne peux plus dire ça !... je ne peux plus maintenant que je sais...

BONNE MAMAN, *indulgente.* — Oh !... si !... il faut le dire tout de même, ma pauvre bonne amie... il faut le dire, au contraire...

LA TANTE, *gémissant.* — Je ne vivais plus que de son souvenir... entourée des objets qui lui ont appartenu...

BONNE MAMAN, *apitoyée.* — Pauvre chère sœur !... c'est pour ça que tu as voulu revoir la montre ?... (*Edouard se faufile vers la porte.*)

LA TANTE, *interrompant un instant ses*

*gémissements.* — La montre?... quelle montre?...

BONNE MAMAN. — Celle que ton bon mari... (*Geste de dénégation de la tante.*) que ton mari avait léguée à Edouard... tu sais bien?...

LA TANTE. — Parfaitement!... eh bien?...

BONNE MAMAN. — Tu as voulu la revoir?...

LA TANTE. — Pas du tout!...

BONNE MAMAN. — Comment?... il vient de me dire à l'instant que... N'est-ce pas, Edouard, que tu m'as dit... Eh bien, où est-il?...

LÉONIE, *l'air candide.* — Il était là il n'y a qu'un instant...

BONNE MAMAN. — Il s'est sauvé!... (*Eclatant*) parce qu'il m'a menti... il a vendu la montre de mon frère!...

LA TANTE, *avec indifférence.* — Elle était à lui!...

BONNE MAMAN. — Non... c'est-à-dire, si... mais il n'avait pas le droit de vendre ce souvenir!...

L'ONCLE PIERRE. — Calmez-vous, maman!... il ne l'a pas vendue...

BONNE MAMAN. — Qu'est-ce que tu en sais?... et pourquoi, s'il avait encore sa montre, m'aurait-il répondu : « Elle est chez ma tante... » alors qu'elle n'y est pas?...

L'ONCLE PIERRE. — Elle y est!...

LA TANTE. — Oh!... c'est un peu fort!...

L'ONCLE PIERRE. — Je veux dire qu'elle est au Mont-de-Piété!...

BONNE MAMAN, *que ce seul nom du Mont-de-Piété remplit d'épouvante et d'horreur.* — Au Mont-de-Piété?... c'est abominable!... et toi, tu divagues... tu ne fais que te contredire...

L'ONCLE PIERRE. — Mais non!... « Ma

Tante... » ça veut dire le Mont-de-Piété !...

BONNE MAMAN. — ?...?...?...

L'ONCLE PIERRE. — Oui !... ça s'appelle comme ça !...

LA TANTE, *indignée.* — Le Mont-de-Piété s'appelle « Ma Tante » !... (*Regémissements.*)

L'ONCLE PIERRE. — Ça n'a rien de personnel.....

PAPA, *à Joseph qui va pour sortir.* — L'heure du lycée est manquée maintenant... reste !... je vais t'envoyer faire une commission tout à l'heure.....

JOSEPH. — Mais, p'pa... c'est qu' j'ai une course qu'il faut que j' fasse...

PAPA. — Tu la feras plus tard... en même temps que la mienne...

JOSEPH, *embarrassé.* — C'est que... c'est avant trois heures et demie... faut que j' sois...

PAPA. — Où ça ?...

JOSEPH. — Mais, p'pa...

PAPA. — Quoi ?... as-tu fini avec tes tergiversations ?... où vas-tu ?...

JOSEPH. — ......

PAPA. — Qu'est-ce qu'il y a ?... qu'est-ce que tu fais que tu ne peux pas dire ?... (*Joseph ne répond pas.*) quelque chose d'inavouable, je parie ?...

LÉONIE. — Te monte pas l'bourrichon!... (*Mouvement de Papa.*) faut qu'y soit à trois heures et demie chez l'commissaire d'police...

PAPA, *stupéfait.* — Chez le commissaire de police ?... pourquoi ça ?... (*Joseph garde le silence.*)

LÉONIE. — Pac'qu'on l'appelle... il a r'çu une lettre c'matin...

PAPA, *terrifié.* — Une convocation ?... qu'est-ce qu'il a fait pour être appelé chez le

commissaire de police ?... (*A Joseph.*) Qu'est-ce que tu as fait ?...

JOSEPH. — ......

PAPA. — Tu ne veux pas le dire ?... mais c'est donc terrible ?... (*Tragique.*) Qu'est-ce que tu as fait, misérable ?... (*Menaçant.*) Réponds !... (*Joseph ne bronche pas.*)

LÉONIE, *qui voit que ça va vraiment se gâter.* — Ben, l'a bousculé un gardien d'la paix... na !... es-tu content ?...

PAPA, *les yeux au ciel.* — Content ?...?...?...

BONNE MAMAN et MAMAN, *effarées.* — Bousculé un gardien de la paix !... Seigneur !... et comment ça ?... avec ta bicyclette ?...

LÉONIE. — Non... avec son poing...

PAPA. — Avec son poing ! (*Flageolant.*) mais qu'est-ce que j'ai fait pour être accablé de bandits pareils ?... avec son poing !... (*A Joseph.*) A-t-il eu du mal ?...

JOSEPH. — ......

LÉONIE. — C'pauv' Joë!... tu l'abrutis!...

PAPA, *amer*. — Je l'abrutis!... c'est moi qui suis dans mon tort!... je devais m'y attendre!... (*A Léonie.*) Toi qui es si bien renseignée... (*Léonie prend un air modeste.*) le sais-tu, s'il a blessé le gardien de la paix?...

LÉONIE. — Mais non!... seulement un peu faussé... (*L'oncle Pierre rit.*)

PAPA. — Ah! ça te fait rire?... c'est effectivement très amusant!... Comme il est mineur, je suis responsable... c'est charmant!... (*A Léonie.*) Et où a eu lieu cet accident?... le sais-tu aussi?...

LÉONIE, *sans voir les signes désespérés de ses frères*. — A la sortie d'une réunion...

PAPA, *qui est livide*. — A la sortie d'une réunion?... d'un de ces dangers permanents... où, sous le prétexte le plus futile,

on peut subir les derniers... (*Tellement émotionné qu'il ne trouve plus ses mots.*) les derniers...

LÉONIE, *qui regarde une Revue illustrée* (*Achevant.*) — ... Outrages !...

PAPA, *répétant machinalement.* — Outrages... (*Se reprenant.*) Mais non !... (*A Léonie.*) pourquoi dis-tu ça ?...

LÉONIE. — Pac'que j'regarde l'concours de Rome...

PAPA. — Cette enfant est vraiment mal équilibrée !... je vous demande un peu à propos de quoi elle vient nous parler du concours de Rome ?...

LÉONIE. — A propos qu'je r'garde les tableaux du concours... et qu'le concours c'est : (*Elle lit.*) « *Lucrèce se tuant après avoir été déshonorée par Tarquin.* »

MAMAN. — C'est bon !... c'est bon, ma Chérie !.. (*Embarrassée.*) Tu regarderas ça

plus tard... il faut profiter de la visite de ma tante...

LÉONIE, *regardant, sans lâcher sa Revue, la tante qui continue à pleurer en pétrissant son mouchoir dont elle a fait un petit tampon.* — Mais, m'man... j'en profite!... (*Un temps.*) Lucrèce!... c'est rien pompier!... (*Elle sourit, en regardant les gravures.*) Autres temps, autres mœurs!... c'est l'cas de l'dire!...

PAPA, *qui était occupé à tirer au clair avec Joseph l'histoire du gardien de la paix, se retournant brusquement.* — Qu'est-ce que tu dis?...

LÉONIE. — J'dis qu'maint'nant on s'tuerait plus pour des affaires comme ça!... C't' idiot!... d'abord, à mon avis, on n'est pas déshonoré pour ça... (*Stupeur générale.*) Ben, oui!... quand vous serez là tous à m'regarder avec des yeux ronds!...

BONNE MAMAN. — Tais-toi!... tu ne sais ce que tu dis...

LÉONIE, *continuant*. — C'est vrai!... j'vous promets bien qu'si la même chose m'arrivait... j'ferais pas tant d'potin...

BONNE MAMAN, *suffoquée*. — Si la même chose t'arrivait?...

LÉONIE. — Oh!... j'sais bien qu'c'est pas probable!... mais enfin, tout arrive, pas?...

PAPA. — Mais c'est monstrueux!... mais quelle enfant dégénérée êtes-vous donc pour traiter ainsi les beaux, les nobles sentiments que...

LÉONIE. — Oh!... p'pa qui m'vouvoie à c't'heure... et ça pac'que j'veux pas m'tuer si...

PAPA. — Taisez-vous!... (*Intrigué.*) Et, d'abord, comment savez-vous le... le malheur de Lucrèce?...

LÉONIE. — J'ai appris l' malheur... c'est

gros d'appeler ça un malheur... enfin!... j'l'ai appris dans l'Histoire romaine... dans ses grandes lignes... et c'est l'oncle Pierre qui m'a donné les détails...

L'ONCLE PIERRE, *stupéfait.* — Moi?..... (*Tout le monde le regarde avec dégoût.*)

LÉONIE, *à Papa.* — Et toi... qui fais les grands bras... et qui parles si haut de beaux, de nobles sentiments... j'te vois pas non plus beaucoup t'tuant pac'qu'on t'aurait craché à la figure...

PAPA, *qui ne comprend plus rien.* — Qui est-ce qui parle de cracher à la figure?...

LÉONIE. — Ben, toi!... l'malheur de Lucrèce...

L'ONCLE PIERRE, *illuminé.* — Ah!... (*A Léonie.*) Va-t-en un instant voir dans la salle à manger si j'y suis...

LÉONIE. — Qu'est-ce que c'est qu'toutes ces cachotteries-là?...

MAMAN. — Va, ma Chérie… tu reviendras…

LÉONIE, *narquoise.* — Crois-tu?… C'est égal!… on a parlé d'vant moi d'mon oncle qui trompait ma tante… et puis on m'renvoie pour parler d'Lucrèce!… c'est tout d' même cocasse!… (*Elle sort majestueusement.*)

L'ONCLE PIERRE. — Ben, voilà!… je me souviens!… quand elle était toute petite et qu'elle apprenait sa leçon un jour à côté de moi, elle m'a demandé ce que c'était que le dernier outrage?… Tarquin avait fait subir à Lucrèce le dernier outrage… qu'est-ce que c'était?… Elle voulait absolument savoir!… alors, moi, comme je ne savais que répondre… et que je voulais avoir la paix… je lui ai dit que Tarquin avait craché à la figure de Lucrèce…

BONNE MAMAN. — Je respire!…

LÉONIE, *entr'ouvrant la porte et passant sa tête.* — Est-ce que j'peux rentrer?... vous avez fini d'dire des horreurs?...

PAPA. — Cette façon de parler est déplacée...

LÉONIE, *regardant la pendule.* — Quand j'pense qu'à c't'heure-ci, ce pauv' Joë est peut-être au bloc!...

BONNE MAMAN. — Au bloc?...?...?...

PAPA. — Il n'aurait que ce qu'il mérite!... un gardien de la paix est le représentant de l'autorité et...

LÉONIE. — L'autorité!... l'uniforme!... et cætera pantoufle!... (*Méprisante.*) Toi, d'abord, si on t'laissait faire, tu saluerais les gardiens de square!...

PAPA, *anéanti.* — Dire que c'est ma fille, ça?...

LÉONIE. — T'es bien sûr?... (*Elle rit.*)

BONNE MAMAN. — Mais à qui ressemblent-ils, ces enfants-là ?...

LA TANTE, *amère.* — A leur oncle !...

MAMAN, *regardant ses enfants avec amour.* — Ils sont bien gentils tout de même, les pauv's Chéris !...

# LA LEÇON D'ARMES

## I

*Rue Saint-Dominique. Dans un vieil hôtel. Grande chambre tapissée de brocard de Flandre d'un violet très éteint. Pendule et flambeaux Empire. Lits jumeaux. Pas de fleurs ni de bibelots.*

*Il est huit heures du matin.*

MAMAN, *38 ans. Grande, maigre, très distinguée, aucun charme. (Déjà habillée. Elle se prépare à sortir pour aller à la messe.)* — Vous ne trouvez pas que René a mauvaise mine?...

PAPA, *45 ans. Exactement le même modèle que maman. (Sortant du cabinet de toilette, la figure savonnée, son rasoir à la main.)* — Qu'est-ce que vous dites?...

MAMAN. — Je dis que René a très mauvaise mine... Henry aussi d'ailleurs!...

PAPA. — Ils sont cependant à un bon régime!... ils dorment dix heures, montent à cheval le matin, font des armes le soir... sortent à bicyclette dans la journée... je ne vois pas qu'il soit possible de mener une existence plus saine que la leur...

MAMAN. — Oui... je sais bien!... mais j'ai peur que... (*Elle hésite*)

PAPA. — Que, quoi?...

MAMAN. — Qu'ils ne... (*Intimidée*) enfin... qu'ils ne fassent des bêtises...

PAPA. — Comment? des bêtises?... (*Comprenant*)... Oh?... avec 25 francs par mois?... et surveillés comme ils le sont?...

MAMAN. — J'ai peur tout de même!...

PAPA. — Mais où voulez-vous qu'ils en fassent, des bêtises?... où?... quand?... avec qui?... et avec quoi, surtout?...

MAMAN. — Je sais bien qu'ils n'ont pas d'argent... pas même assez, les pauvres chéris!...

PAPA. — Pas assez pour faire la fête... non, certes!... mais assez pour vivre comme nous entendons qu'ils vivent...

MAMAN. — C'est tout juste!...

PAPA. — Comment?... voilà des garçons de 19 et 20 ans... qui n'ont pas fini leurs études... ou du moins ce qu'ils appellent ainsi!... auxquels on paie leurs gants, leurs cigares, leurs timbres-poste, et tout ce qu'ils ont l'idée d'acheter en fait de vêtements ou de bibelots... Henry ne peut pas sortir sans rapporter quelque chose... jamais nous ne faisons d'observations...

MAMAN. — Non... je sais bien!... mais ils n'ont pas d'argent de poche...

PAPA. — Mais puisque c'est précisément ce que nous voulons éviter!... ils ont toujours une voiture à leur disposition... et avec le vieux Joseph nous savons où ils sont allés... ils ont un compte ouvert chez un pâtissier... comme ça nous savons où et avec qui ils goûtent... En somme, on leur donne 25 francs par mois, et ils dépensent 25,000 francs par an!... Je ne les plains pas... mais je les défie de faire la fête...

MAMAN, *qui est très fière de ses fils, les yeux baissés.* — Ils sont très jolis garçons... et... peut-être que... même sans argent...

PAPA. — Oui, évidemment!... mais pour ça, il faudrait plus de temps, et surtout plus de malice qu'ils n'en ont... ils ne sont pas ce qu'on appelle « roublards »... ils manquent de savoir-faire... heureusement!...

MAMAN. — Vous ètes sûr?...

PAPA. — Oui... je vois ça à mille choses... ainsi, par exemple, le seul moment de liberté qu'ils aient, c'est quand ils sortent à bicyclette... l'abbé ne peut naturellement pas les accompagner... moi non plus... et il n'y a même plus la surveillance de Joseph... Enfin ils sont libres... relativement...

MAMAN. — Oui... j'ai déjà pensé à ça !...

PAPA. — Moi aussi !... alors, pour me rendre compte, je les ai quelquefois suivis... de loin... sans qu'ils me voient... sans qu'ils s'en doutent... je voulais savoir s'ils n'allaient pas dans Paris...

MAMAN. — Eh bien?...

PAPA. — Eh bien, toujours ils prennent le Cours la Reine... il est évident qu'ils filent au Bois par le chemin le plus direct...

MAMAN. — Pourvu que ça dure !...

PAPA. — Vous pensez bien que le service

militaire, le régiment, la liberté et les camarades modifieront cet état de choses... mais d'ici-là, je crois que nous pouvons être tranquilles... Comme je vous le disais, René et Henry ne sont pas très malins... je ne crois pas avoir été un mauvais sujet... n'empêche qu'à leur âge, j'étais autrement débrouillé qu'eux...

MAMAN. — On vous laissait plus de liberté ?...

PAPA. — Pas du tout !... mais j'en prenais davantage !... J'avais un malheureux abbé qui était confiant... confiant... à tel point que je me reprochais parfois de le tromper...

MAMAN. — Et vous pensez que monsieur l'abbé...

PAPA, *interrompant.* — Monsieur l'abbé est fin comme l'ambre... et, malgré son inex-

périence forcée de certaines choses, il les devine aussi bien que nous...

MAMAN, *mettant ses gants*. — Tant mieux!... (*Un silence.*) Mais alors... pourquoi les enfants ont-ils si mauvaise mine?... à quoi faut-il attribuer ça?...

PAPA. — Je n'en sais rien!... pas au surmenage, à coup sûr!... car si les enfants sont jusqu'ici très raisonnables, il est de fait qu'il sont encore plus paresseux...

MAMAN. — Moi... pourvu qu'ils soient sages et qu'ils se portent bien, c'est tout ce que je leur demande!...

## II

*Dans la salle d'études.*

MONSIEUR L'ABBÉ, *50 ans, très long, très correct.* (*Regardant sa montre.*) — Dans dix minutes, vous allez avoir le maître d'armes... je sors un peu avant la fin de l'étude... j'ai à voir un de mes anciens collègues de Saint-Sulpice qui est de passage à Paris... il faut que je sois avant neuf heures à l'hôtel du Bon La Fontaine où il est descendu...

RENÉ, *20 ans. Un grand joufflu, avec de beaux yeux bien larges et une bonne grosse*

*bouche bien épaisse et bien large aussi.* — ...'faitement, m'sieu l'abbé !... (*L'abbé se lève, ferme son bureau et fait ses petits préparatifs.*)

HENRY, *19 ans, même modèle que René, en un peu plus fin.* (*Bas, allongeant sous la table un coup de pied à son frère.*) — Dis-lui !...

RENÉ, *bas.* — Quoi ?...

HENRY. — Ben, pour l'heure de la promenade... à cause de Titine et de Rigolette qui n'peuvent pas à cinq heures...

RENÉ. — Tiens, oui !... j'y pensais plus!... Pourquoi n'lui dis-tu pas, toi ?...

HENRY. — Parc'que c'est à toi à parler... t'es l'aîné...

RENÉ. — Oui... mais y t'aime mieux !...

HENRY. — M'sieu l'abbé... nous voulions vous demander... si ça n'vous fait rien,

toujours... parc' que... si ça vous faisait quelqu'chose...

L'ABBÉ. — Quoi ?...

HENRY. — De changer l'heure de la promenade...

L'ABBÉ. — De laquelle ?... (*Amer.*) il y en a deux... quelquefois trois !...

RENÉ. — Celle de cinq heures... c'est tard pour aller au Bois... c'est l'heure du flot...

HENRY, *appuyant.* — C'est épatant c'qu'il y a d' monde !... aux Acacias on a une peine à passer...

L'ABBÉ, *mécontent.* — Aux Acacias ?... avez-vous donc besoin d'aller aux Acacias?...

RENÉ. — Besoin ?... non... pas précisément... (*Voulant l'inquiéter.*) mais vous savez... quand on est là... si près... on y passe tout de même !... C'est d'ailleurs joli, à c't' heure-là !...

HENRY, *appuyant.* — Très joli !... c'est l'heure des cocottes...

L'ABBÉ. — Je vous ferai remarquer, d'abord que ce genre de conversation est ici hors de mise... ensuite que si monsieur le marquis ou madame la marquise apprenait que vous allez aux Acacias à l'heure des... à l'heure que vous dites... ils seraient extrêmement mécontents...

HENRY. — Nous ne voulons pas nous cacher... nous n'y tenons pas, à c't'heure-là!... la preuve, c'est qu'nous demandons à changer...

L'ABBÉ. — A quel moment voudriez-vous sortir?...

RENÉ. — Vers deux heures et demie... nous rentrerions à quatre heures et demie... ou à peu près...

L'ABBÉ, *sec.* — Non... pas à peu près !... vous aurez l'obligeance de rentrer à l'heure

précise !... Je n'augure d'ailleurs rien de bon de cette nouvelle organisation... Quand vous vous remettrez au travail, après avoir été vous distraire au Bois, vous ferez encore moins que de coutume...

HENRY. — Oh !... nous distraire au Bois!... c'est pas bien folichon, allez, m'sieu l'abbé, la Reine-Marguerite !... à deux heures et demie, surtout !... si vous voyiez ça ?...

L'ABBÉ, *prenant son chapeau.* — Enfin !... je consens à essayer...

RENÉ et HENRY. — ...'rci, m'sieu l'abbé... (*L'abbé sort.*)

HENRY. — Ben, tu vois !... ç'a été sur des roulettes !... Comme ça, nous r'trouverons Rigolette et Titine...

RENÉ. — Oui... mais pourvu qu'papa s'méfie pas en nous voyant changer d'heure...

HENRY. — S'méfiera pas... ça serait plutôt m'man !...

RENÉ. — Je n'sais pas!... j'ai toujours peur qu'y n'ait l'idée d' que'qu'chose...

HENRY. — Et puis après?... s'il a l'idée... y nous filera... comme il a fait souvent...

RENÉ. — C'est d'ça qu' j'ai peur!...

HENRY. — Pourquoi?... y n'va jamais plus loin que l' Cours la Reine... y nous verra nous tirer du côté du Bois... et l'plus drôle, c'est qu'cette fois-là ça sera pour tout d' bon qu'nous irons!...

RENÉ. — Tu crois qu' m'man s' doute?...

HENRY. — Ça n'm'étonnerait pas!... elle a une façon d'nous r'garder!... toi surtout... quand t'as ta tête vannée... (*Il sort une petite boîte de son tiroir.*) Tiens, j'vais donner c't'épingle-là à Titine... j'me rappelais seulement plus que j' l'avais!... (*Il passe à son frère une petite mouche, à corps de perles et à ailes d'opale.*)

RENÉ, *regardant.* — Très chic!... Qui est-ce qui te l'a donnée ?...

HENRY. — La tante la Balue... y a très longtemps... pour ma fête... elle doit l'avoir oublié !...

RENÉ. — Moi, il ne me reste que ma montre...

HENRY, *vivement.* — La donne pas !... nous n'avons plus qu'elle pour rentrer à l'heure !...

RENÉ, *perplexe.* — Faut pourtant que j' donne quelque chose ?...

HENRY. — Combien qu' t'as encore ?...

RENÉ. — Trois francs...

HENRY. — Le 3 !... Sapristi !... tu vas bien, toi !...

RENÉ. — Et toi?... combien t' reste-t-il?...

HENRY, *ouvrant son porte-monnaie et comptant.* — Deux, trois, quatre, cinq... cinq francs !...

RENÉ. — Pour deux francs, c'était pas la peine de crier!... Oui... ben, si d'ici à la fin du mois nous parvenons à briller d'un vif éclat, ça m'étonnera, tu sais!... Ah!... voilà Bompar!... (*Le maître d'armes entre.*) Bonjour, Bompar!...

BOMPAR, *40 ans, trapu, solide. Aucune élégance. Accent méridional.* — Bonjour, monsieur Henry... bonjour, monsieur René... (*Poignées de mains.*)

RENÉ, *préparant les masques et les fleurets.* — Eh bien, Bompar?... quoi de nouveau?...

BOMPAR. — Pas grand'chose, monsieur René... je viens de chez monsieur de Gaillac... Ah!... je voulais vous dire!... si pendant un mois vous voulez prendre votre leçon à dix heures au lieu de neuf... comme vous me l'aviez demandé... je peux vous donner l'heure de monsieur de Fryleuse...

HENRY. — Il est parti?...

BOMPAR. — Non... il s'est cassé le bras au polo...

RENÉ. — Ça vous fait une leçon de moins!...

BOMPAR. — Oui... mais j'en ai une nouvelle, de leçon... et quelle!... Si vous voyiez ça, monsieur René!...

RENÉ. — Un bon élève ?...

BOMPAR. — Une belle élève... ah ! mais là !... (*Il fait claquer sa langue.*)

HENRY. — Qui ça ?...

BOMPAR. — Mademoiselle Grafar !...

RENÉ, *étonné.* — Grafar de l'Opéra ?...

BOMPAR. — Elle-même !... Grafar première, on l'appelle !... comme si ça serait un roi !...

HENRY, *qui voit souvent Grafar 1ère quand il accompagne Papa et Maman à l'Opéra.* — Vous, n'devez pas vous embêter, vous ?...

BOMPAR. — J' vous crois que je m'embête pas !... pas de danger que je fasse

donner cette leçon-là par mon prévòt, allez !...

RENÉ, *avec admiration.* — Le fait est qu'elle est rudement jolie, Grafar première !... elle a des yeux !...

BOMPAR. — Et des jambes donc !... ah ! quelles jambes !... elles sont pour le moins aussi grosses que le ventre de monsieur Henry, ses jambes !... et belles !... et dures, donc !... Je sens ça quand je lui rectifie la position...

RENÉ. — Vous la rectifiez souvent, hein, la position ?...

BOMPAR. — Tout le temps !... (*Revenant à son idée.*) Pas de danger que je fasse jamais donner cette leçon-là par mon prévôt !... quand même que je serais fatigué à ne plus tenir debout, je la donnerais moi-même...

HENRY. — Je comprends ça !... (*Pensif.*) Vous allez tous les jours chez Grafar ?...

BOMPAR. — Non... le mardi, le jeudi et le samedi...

HENRY. — A quelle heure?... (*René regarde son frère.*)

BOMPAR. — A trois heures...

RENÉ, *négligemment.* — Est-ce qu'elle demeure loin de chez vous?...

BOMPAR. — Rue Auber, n° 30... Voyons!... commençons la leçon!... (*La leçon s'écoule silencieusement. Bompar s'en va.*)

RENÉ. — T'as l'idée qu' nous allions donner la leçon à Grafar à la place de Bompar, pas?...

HENRY. — ...'turellement!...

RENÉ. — Oui... mais Bompar arrivera... il sera furieux... et puis il racontera ça ici!... Comment faire?...

HENRY, *haussant les épaules.* — C'est bien simple!... deux petits bleus... (*Réfléchissant.*) Non... on verrait les écritures!... je

vais écrire deux dépêches que nous mettrons en sortant... (*Il écrit.*)

« *Monsieur Bompar, 60, rue Jacob.*

« Ne venez pas jeudi.

« GRAFAR. »

« *Mademoiselle Grafar 1re, 30, rue Auber.*

« Peux pas donner leçon jeudi. Enverrai mon prévôt. Respects.

« BOMPAR. »

Comprends-tu ?... Bompar reçoit la dépêche, il n'y va pas...

RENÉ. — Et nous y allons ?...

HENRY. — Nous y allons !...

RENÉ. — Ah ! chic !... V'là deux bonnes journées !... aujourd'hui la partie au cycle...

demain la leçon que nous donnons à Grafar première...

HENRY. — Que « nous » donnons ?... il ne peut y en avoir qu'un qui la donne... et comme j'ai eu l'idée, ça d' vrait être moi... (*Mouvement de René.*) mais j' veux bien tirer au sort... (*Il prend un sou.*) Pile ou face?...

## III

*Dans le salon, après le déjeuner, quand les enfants et l'abbé sont partis.*

PAPA. — Quand je vous le disais, que les enfants étaient sans malice!... l'abbé vient de me raconter qu'ils ont demandé à changer l'heure de leur promenade à bicyclette... au lieu de sortir à cinq heures ils désirent sortir à deux heures et demie...

MAMAN. — Ah!...

PAPA. — Et savez-vous pourquoi cinq heures ne leur convient pas?...

MAMAN. — Non !...

PAPA. — Parce qu'il y a trop de monde au Bois et que c'est l'heure des cocottes !... (*Il rit.*)

MAMAN, *rassurée et attendrie.* — Pauvres chéris !...

# LE RENDEZ-VOUS

---

## I

*Chez* Papa *et* Maman, *dans un château de Seine-et-Oise, au moment de l'ouverture de la chasse.*

*Série d'invités très chics. Monsieur et madame de Transfer, les Trémolo, les Lavallé-d'Auge, le comte de Leurre, monsieur de la Pane, le baron Judaskuss, le vicomte de Sangeyne et enfin monsieur de Bassomplyn et la toujours belle madame de Bassomplyn.*

le Chéri (henry), *20 ans. Grand, vigou-*

*reux, l'air beaucoup plus âgé qu'il n'est. Pas bête, mais ne voulant absolument rien faire. Trouve que ses parents qui sont très riches ne lui donnent ni assez de luxe personnel, ni assez d'argent de poche. Travaille, pour l'instant, soit à se faire offrir une voiture, soit à se faire allouer une somme pour avoir un fiacre au mois. Papa et Maman résistent. Ils adorent d'ailleurs le Chéri qui est leur seul enfant, et ont toujours peur qu'il ne soit malade ou qu'il ne lui arrive un accident.*

*Il est une heure et demie. On sort de table.*

MAMAN, *au Chéri qui est en train d'emplir ses poches des cigares à cravates extraordinaires que Papa réserve pour les invités de choix.* — Dis-moi, mon chéri, veux-tu être bien gentil?...

LE CHÉRI, *prudent.* — Pourquoi?...

MAMAN. — Veux-tu aller à Paris me faire des commissions?...

LE CHÉRI, *toujours prudent.* — Ça dépend?...

MAMAN. — Tu irais chez Herbault pour les fleurs... et tu commanderais pour demain....

LE CHÉRI, *interrompant.* — Comment!... y a pas assez de fleurs ici?... avec ce qu'on dépense pour elles?... P'pa dit toujours que les serres lui coûtent les yeux de la tête!...

MAMAN. — La saison a été très mauvaise...

LE CHÉRI. — La saison?... dans une serre?... Ah bien!...

MAMAN. — Tu diras d'envoyer des œillets Flamands pour la table du matin et des...

LE CHÉRI, *suivant son idée.* — Quand je pense que le prix d'entretien des serres est un des prétextes qu'on prend pour me refuser le boghei que je demande!...

MAMAN, *continuant.* — Et des roses pour le soir... des Cap'tain Christy...

LE CHÉRI, *suivant toujours son idée.* — Car qu'est-ce que je demande, au fond?... un pauv' petit boghei de rien du tout!...

MAMAN. — Je tiens aux...

LE CHÉRI. — Avec un cheval...

MAMAN. — Aux Cap'tain Christy... à cause de la couleur... et aussi de la collerette de feuilles qui meuble beaucoup... tu entends?...

LE CHÉRI. — Voyons, m'man!... tu ne penses pas que je vais me rappeler ton colonel... je ne sais pas quoi... même s'il a une collerette?... tu m'écriras ça!...

MAMAN. — Alors, tu veux bien aller à Paris?...

LE CHÉRI, *qui est ravi d'avoir un prétexte pour s'échapper.* — Dame!... faut bien, puisque tu veux!...

MAMAN, *désolée, croyant que ça l'ennuie.*

— Je ne veux que si ça ne t'ennuie pas trop, mon chéri ?...

LA TOUJOURS BELLE MADAME DE BASSOMPLYN. — *45 ans. Grande, blonde, supérieurement maquillée. La silhouette toujours élégante et rigoureusement maintenue par un corset qui commence aux épaules et finit aux genoux. Telle quelle, très appétissante.* — Votre fils va à Paris ?...

MAMAN. — Oui !... vous aussi, n'est-ce pas ?...

LE CHÉRI, *qui n'est pas autrement emballé sur Mme de Bassomplyn et qui a une peur atroce qu'on ne la lui fasse accompagner.* — Je ne peux partir que tard, m'man... j'ai mon répétiteur de droit à deux heures...

PAPA, *qui s'est approché. (Il s'approche toujours de l'endroit où est madame de Bassomplyn.)* — Ton répétiteur de droit ?... il vient ?... tu ne vas plus chez lui ?...

LE CHÉRI, *embarrassé.* — C'est lui qui a demandé, p'pa!... y veut prendre l'air!...

MADAME DE BASSOMPLYN. — Moi, je pars dans cinq minutes... le baron Judaskuss veut bien m'emmener en voiture...

PAPA, *embêté.* — Est-ce que Bassomplyn va aussi à Paris?...

*Madame de Bassomplyn ne répond pas et se plonge dans une conversation très absorbante avec Maman.*

LE CHÉRI, *bas à Papa.* — Voyons, p'pa, tu penses bien que le baron n'est pas assez idiot pour prendre une voiture où il y ait de la place pour le père Bassomplyn... Il va prendre sa petite charrette... tout étroite... et pas de domestique!... tu vas voir ça?...

PAPA, *embêté.* — Ces commentaires sont absolument déplacés!... (*Le Chéri rit.*) tu entends?...

MADAME DE BASSOMPLYN. — Monsieur

Henry !... madame votre mère me dit que vous consentiriez à venir m'aider à...

MAMAN, *regardant craintivement le Chéri.* — C'est-à-dire...

MADAME DE BASSOMPLYN, *continuant.* — ... m'aider à marquer les prix de ma boutique ?...

LE CHÉRI, *ahuri.* — Votre boutique ?... quelle boutique ?...

MONSIEUR DE BASSOMPLYN. — Il demande quelle boutique !... mais le bazar du *Repentir momentané*...

LE CHÉRI. — ?...?...?...

MONSIEUR DE BASSOMPLYN. — Vous ne connaissez pas *Le Repentir momentané* de ma femme ?...

SANGEYNE, *qui se tord.* — On est impardonnable de ne pas connaître *Le Repentir momentané* de madame de Bassomplyn !...

LE CHÉRI. — ?...?...?...

PAPA, *agacé.* — Une Œuvre... une bonne Œuvre!...

LE CHÉRI. — Ah!... bon!... je me disais aussi...

MONSIEUR DE BASSOMPLYN. — Quoi?...

LE CHÉRI. — Que... (*Interloqué.*) rien... je ne sais plus du tout ce que je me disais!...

SANGEYNE, *venant à son secours.* — Qu'il faut un puissant et pieux motif pour quitter, pendant tout un après-midi, la belle campagne!...

MONSIEUR DE BASSOMPLYN, *regardant la pluie qui tombe à seaux.* — Oh!... la belle campagne?... par ce temps?...

SANGEYNE. — C'est égal!... il faut du courage pour s'en aller trimer à Paris!...

LE CHÉRI. — Surtout quand on trime à pied!... (*Amer.*) ce qui est mon cas!...

PAPA, *qui ne devine pas du tout la suite où*

*le Chéri veut en venir.* — Qu'est-ce qui t'empêche de prendre un fiacre ?...

LE CHÉRI. — Oh !... évidemment !... je peux en prendre un !... seulement, comme il y a des tas de fièvres typhoïdes qui se sont baladées dedans...

MAMAN, *vivement.* — N'en prends pas !... (*Avec énergie.*) je te le défends !...

PAPA. — Depuis quand les gens qui ont la fièvre typhoïde se promènent-ils en fiacre ?...

LE CHÉRI, *haussement d'épaules imperceptible.* — Ils ne se promènent pas !... mais faut bien qu'on les transporte ?...

LE BARON JUDASKUSS, *il entre en mettant ses gants.* — Quand vous voudrez partir, belle madame... je suis à vos ordres...

MADAME DE BASSOMPLYN. — Voilà !... le temps de mettre mon chapeau...

MONSIEUR DE BASSOMPLYN, *au baron.* — Une petite heure...

MADAME DE BASSOMPLYN, *au Chéri.* — Puis-je compter sur vous, monsieur Henry?...

LE CHÉRI, *qui ne se souvient déjà plus.* — Pourquoi faire, madame?...

MADAME DE BASSOMPLYN. — Pour m'aider à marquer les prix de...

LE CHÉRI, *se rappelant.* — De votre boutique?... Ah! oui!...

MADAME DE BASSOMPLYN. — Voulez-vous à quatre heures et demie?...

LE CHÉRI, *que ça embête énormément, parce que ça lui coupe sa journée.* — Mon Dieu!... c'est que... où ça, d'abord?...

MADAME DE BASSOMPLYN. — Mais... chez moi...

SANGEYNE, *affectant de blaguer.* — C'est moi qui flânerais pas si madame de Bassomplyn voulait bien me donner rendez-

vous chez elle !... Ah ! nom d'un petit bonhomme !... j'aurais pas besoin de me tâter pour y courir !... (*Il rit.*)

MADAME DE BASSOMPLYN, *câline, au Chéri.* — Qu'est-ce que vous décidez ?...

LE CHÉRI. — J'irai... j'irai...

MADAME DE BASSOMPLYN, *de plus en plus câline.* — Merci !... alors c'est dit ?... quatre heures et demie ?...

LE CHÉRI, *bourru.* — C'est dit !... (*Madame de Bassomplyn sort.*)

LA PRINCESSE TRÉMOLO, *à monsieur de la Pane.* — Est-ce que vous ne croyez pas qu'elle a envie de s'offrir le petit, la maman Bassomplyn ?...

LA PANE. — Pardié !...

LE COMTE DE LEURRE. — Ah bien !... si notre aimable amphytrion se doutait de ça, par exemple !... quelle musique, messeigneurs !...

LA PRINCESSE TRÉMOLO. — Ah bah !... il est donc bête ?... il devrait pourtant penser que — bien qu'elle soit la Providence des petits jeunes — son fils n'a pas attendu de rencontrer la vieille Bassomplyn pour se déniaiser !...

LE COMTE DE LEURRE. — Qui est-ce qui parle de ça ?...

LA PRINCESSE TRÉMOLO. — Mais... vous disiez...

LE COMTE DE LEURRE. — Que le papa serait furieux que le crapaud lui soufflât sa conquête... si ça peut s'appeler une conquête ?...

LA PRINCESSE TRÉMOLO, *étonnée*. — Comment ?... est-ce que...

LA PANE. — Oui !...

LA PRINCESSE TRÉMOLO. — Ah !... Et sa femme ?... comment prend-elle ça ?...

MADAME LAVALLÉ-D'AUGE. — Mon Dieu !...

d'abord, si elle ne voulait pas que ça arrive, elle n'inviterait pas madame de Bassomplyn... ensuite, elle est d'âge à prendre en brave son parti de ces accidents-là!... et enfin elle ne se douterait de rien que ça ne me surprendrait pas... Elle n'a d'yeux que pour son Chéri... excepté lui, elle ne regarde rien...

SANGEYNE. — C'est un peu vrai!... il est plutôt grognon dans ce moment-ci, le Chéri!... il veut se faire donner une voiture, un cheval et un homme pour son service personnel, et papa trouve qu'il est encore un peu gosse pour ça... Tenez!... le voilà qui présente quelques observations, papa!...

*A l'autre bout du hall.*

PAPA, *rappelant le Chéri qui s'esquivait.* —

Dis-moi... je viens de recevoir la note de ton bottier ?...

LE CHÉRI. — Ah bon !... je lui avais dit de l'envoyer...

PAPA. — Elle est plutôt salée !... 624 francs...

LE CHÉRI. — Dame !... il y a un an...

PAPA. — Veux-tu me laisser finir ?... 624 francs de bottines de ville... sans compter le reste qui se monte à 292 francs... (*Les yeux au ciel.*) 624 francs de bottines de ville !...

LE CHÉRI, *paisible.* — Oui !... 52 francs la paire...

PAPA. — Ça en fait une jolie quantité de paires !...

LE CHÉRI. — Ça n'en fait que douze !...

PAPA, *ironique.* — Moins que rien !... une paire par mois !...

LE CHÉRI, *avec simplicité.* — Marchant

comme je marche, c'est ça qu'il faut!... (*Mouvement pour s'en aller.*)

PAPA. — Attends un instant!... Pendant que nos invités sont occupés à causer, j'aime mieux en finir... souvent je suis occupé... ou je ne parviens pas à mettre la main sur toi... J'avais quelque chose à te demander à propos de tes chaussures... Ah!... je sais!... Qu'est-ce que tu mets dessus pour éreinter les tapis comme tu fais?...

LE CHÉRI. — Du vernis au pinceau... comme tout le monde...

PAPA. — Non!... pas comme tout le monde!... il y a sur le tapis de l'escalier des taches épouvantables... elles sont noires...

LE CHÉRI. — C'est la couleur ordinaire du vernis!...

PAPA. — Je te ferai observer que je ne plaisante pas!...

LE CHÉRI. — Moi non plus, nom d'un chien!... je n'en ai pas envie!... je n'ai que des corvées à faire aujourd'hui!... les fleurs de m'man... (*Il tire de sa poche une liste de commissions.*) les bougies roses... les boules de menthe chez Gouache... et, à quatre heures et demie, le rendez-vous de ce vieux trumeau de mère Bassomplyn...

PAPA, *vexé.* — Henry!...

LE CHÉRI, *qui ne se doute de rien.* — Ben, quoi?... (*Il regarde autour de lui.*) Le père Bassomplyn rase à l'autre bout pour l'instant... il n'a pas pu entendre!...

PAPA, *gêné.* — Je l'espère!... mais... dans tous les cas... on n'appelle pas une femme « vieux trumeau »...

LE CHÉRI. — Pas en lui parlant... non, évidemment!...

PAPA. — Ni en parlant d'elle... surtout quand elle ne mérite pas cette appellation...

LE CHÉRI. — Bon!... Eh bien, j'ai rendez-vous avec ce bouton de rose de madame de Bassomplyn...

PAPA, *qui croit qu'il se doute et qui préfère tirer la chose au clair.* — Qu'est-ce que tu as donc contre elle?...

LE CHÉRI, *sincère.* — Moi?... rien de rien!... j' lui veux pas de mal, la pauv' vieille!... (*Un temps.*) j'lui veux pas de bien non plus, d'ailleurs!...

PAPA, *rasséréné.* Eh bien, va!... (*Le rappelant.*) et, si ce soir, tes sacrées chaussures sont mouillées...

LE CHÉRI, *montrant la pluie qui tombe de plus en plus fort.* — Y a des chances!...

PAPA. — Eh bien, fais-moi le plaisir de les défaire avant de monter... On a demandé le dégraisseur de Versailles... le tapis va être détaché, et...

LE CHÉRI. — Ah!... elle est bien bonne,

celle-là !... si tu crois que je vais monter l'escalier en doigts de pieds !... Pourquoi moi plutôt que les autres ?...

PAPA. — Parce qu'il n'y a que toi qui fasses des taches, je te dis !...

LE CHÉRI. — Pac'qu'il n'y a que moi qui vais à pied, pardi !.. (*Papa hausse les épaules.*) Ainsi, aujourd'hui, pas ?... je vais me trotter toute la journée sous la pluie... dans la boue... je serai d'une saleté révoltante...

PAPA. — Tu sais ce que je t'ai déjà dit... prends un fiacre !... je vais même te le payer, ton fiacre... (*il lui tend 10 francs.*)

LE CHÉRI, *prenant les 10 francs.* — Oh !... j'veux bien, moi !... si j'ai la fièvre typhoïde, on l'verra bien !... moi, j'm'en bats l'œil... merci, p'pa !...

PAPA, *embêté et pris de peur.* — Non !... Tiens !... j'aime mieux que tu n'en prennes pas !... n'y eût-il qu'une chance sur cent

mille que tu attrapes quelque chose, si ça arrivait, j'en aurais des remords abominables... (*Il tend la main.*) Rends-moi les 10 francs ?...

LE CHÉRI. — Tu me les reprends ?... Oh ! p'pa !... c'est petit !... c'est mesquin, ça !...

MAMAN, *revenant.* — Mon chéri !... mon chéri !... Comment, tu es encore là ?... mais jamais tu n'arriveras à l'heure !... et je serais désolée si tu manquais au rendez-vous que t'a donné madame de Bassomplyn ?...

LE CHÉRI. — Mais, m'man, j'y manquerai pas... puisque j'ai promis comme un' moule!... qu'est-ce qu'elle va me faire faire ?...

SANGEYNE, *qui s'est approché.* — Eh !... eh !... est-ce qu'on sait ?... si, quand j'avais votre âge... on m'avait donné un rendez-

vous comme ça, je sais bien ce que j'aurais fait...

LE CHÉRI. — Vous n'y auriez pas été, hein ?...

SANGEYNE. — Ah ! mais si !... et j'aurais rêvé des choses exquises !...

LE CHÉRI. — Moi, je rève qu'elle va me faire coller des étiquettes !... quelle noce !...

SANGEYNE. — Eh !... eh !... on ne sait pas... on ne sait pas !.. (*Maman fait une tête. Elle trouve que Sangeyne fait des plaisanteries d'un goût détestable. Papa le trouve aussi.*)

LE CHÉRI. — Qu'est-ce que vous voulez dire avec vos « Eh... eh » ?... elle me fait le même effet que si elle avait cent dix ans, madame de Bassomplyn, moi, vous savez?...

PAPA, *énervé*. — Il est trois heures... tu ne pourras jamais faire tes courses...

LE CHÉRI. — Je file !...

MAMAN. — Ne manque pas ton rendez-vous, mon chéri ?... je préfère que tu laisses des commissions si tu n'as pas le temps de tout faire... les Bassomplyn sont des gens excellents que je serais désolée de froisser... (*Accompagnant jusqu'à la porte le Chéri qui se décide à s'en aller.*) Je voulais te dire... (*Très bas.*) Il paraît que tu as fait mettre des clous sous tes bottines ?... tu as déchiré le tapis de la salle à manger...

LE CHÉRI, *qui le fait exprès pour le vernis, et exprès pour les clous — afin d'exaspérer ses parents et de les amener à lui donner une voiture — jouant la stupeur.* — Moi ?... j'ai déchiré le tapis de la salle à manger ?...

MAMAN. — Absolument !... c'est à ta place... il y a tout plein de trous et il n'y en a que là !... Aussi quelle idée de mettre des clous !... c'est une idée de sauvage !...

LE CHÉRI. — C'est une idée de mar-

cheur!... P'pa qui crie déjà parce que j'ai usé douze paires de bottines!...

MAMAN. — Oh! le fait est que...

LE CHÉRI. — Ben, j'en userai dix-huit... au moins... si je ne mets pas de clous!...

MAMAN. — Mais tu n'en mettais pas autrefois... c'est nouveau, cette invention-là?...

LE CHÉRI. — Mais non!... Au r'voir, m'man... (*Montrant la pluie qui éclabousse de tous les côtés.*) Quel temps!... je vais être propre!...

MAMAN, *apitoyé.* — Pauv' chéri!...

## II

*Huit heures et demie. On est réuni dans le salon au moment du dîner. Le Chéri est en retard. Il arrive au moment où l'on s'asseoit à table. Tout le monde le regarde. On regarde aussi la belle madame de Bassomplyn. Les suppositions vont leur train. Chacun se demande ce qui s'est passé au rendez-vous. On s'accorde à trouver que madame de Bassomplyn a l'air grinchu. Le Chéri dévore.*

MAMAN, *à madame de Bassomplyn.* — Eh

bien, avez-vous été satisfaite d'Henry?... (*Sourires narquois ou discrets.*)

MADAME DE BASSOMPLYN, *aigre.* — Mais je ne l'ai pas vu!... (*Mouvement.*) il m'a envoyé une dépêche...

LE CHÉRI. — M'm'an, j'vais te dire...

PAPA, *sévère.* — Comment!... madame de Bassomplyn t'avait donné un rendez-vous et tu n'y es pas allé?...

LE CHÉRI, *suivant son idée fixe.* — J'pouvais pas... j'avais les pieds trop sales!... (*Un froid.*)

# MÉDITATION

---

## I

*La veille de Noël.*

*Dans la salle d'études.*

L'ABBÉ.

LOUIS, *un bon gros réjoui, 8 ans.*

HENRI, *un petit futé, 7 ans.*

*Répondent plutôt aux noms de Loulou et de Kiki.*

L'ABBÉ. — Voulez-vous me dire ce qu'a fait Esaü ?...

KIKI. — C'est-y moi, m'sieu l'abbé?...

L'ABBÉ. — Oui... vous?...

KIKI, *cherchant à gagner du temps.* — C'est que j' savais pas si c'était à Loulou!... C' qu'a fait Esaü?... (*A lui-même.*) Qu'est-ce qu'il a encore bien pu faire, celui-là?... (*Haut.*) Ben, Esaü...

LOULOU, *masqué par Kiki, lui soufflant.* — L'a vendu son droit d'aînesse pour un plat d' lentilles...

KIKI. — Y vendait des lentilles...

L'ABBÉ. — Voulez-vous dire qu'il a vendu, pour des lentilles, son droit d'aînesse?...

KIKI. — ...'faitement, m'sieu l'abbé...

L'ABBÉ. — Tâchez donc de vous exprimer plus clairement!... (*Un temps.*) Comment doit-on apprécier ce fait?...

KIKI. — Quel fait?...

L'ABBÉ. — Eh bien, cette renonciation au droit d'aînesse pour...

KIKI, *convaincu.* — Pour des lentilles ?... c'était idiot !... Ah ! si ç'aurait été pour des gâteaux...

L'ABBÉ, *interrompant.* — Si « cela avait été »... et non « aurait »... le conditionnel ne s'emploie pas après « si »...

KIKI. — C'est drôle !... y m' semble qu' c'est surtout après ça qu'y d'vrait s'employer !.....

L'ABBÉ. — Ensuite votre réponse prouve que vous ne comprenez pas un mot à ma question... Vous dites qu'il ne fallait pas vendre son droit pour des lentilles, mais que, pour des gâteaux...

KIKI. — Des bonbons, si vous aimez mieux ?...

L'ABBÉ, *amer.* — Non... je n'aime pas mieux !... Ces réponses sont l'une et l'autre absurdes !... une chose aussi importante ne

saurait être mise en balance avec de telles misères, et....

KIKI, *pensif.* — J' trouve pas ça!... l' droit d'aînesse, c'est p't' être une chose importante .. mais c'est la chose de Loulou... ça me r'gard' pas... les autr's, c'est des bonnes choses!...

L'ABBÉ. — Votre gourmandise est révoltante!...

LOULOU, *se levant et courant vers la porte.* — V'là m'man!... (*L'abbé se lève aussi. Kiki semble heureux de l'interruption.*)

MAMAN, *entre, suivie de Lily. Elles portent des paquets.* — Avez-vous été content des enfants, monsieur l'abbé?...

L'ABBÉ. — Content... ce serait beaucoup dire... mais enfin, je n'ai pas eu à me plaindre sérieusement d'eux...

KIKI, *à Lily.* — T'es déjà rev'nue du couvent?...

LILY, *11 ans.* — Oui... on nous a lâchées plus tôt à cause de la r'traite...

MAMAN. — Alors, monsieur l'abbé, voulez-vous permettre que Loulou et Kiki viennent avec leur sœur et moi arranger la crèche pour demain?...

L'ABBÉ. — Oui, madame... bien qu'ils ne l'aient pas absolument mérité... Kiki surtout... il est paresseux... et ne pense qu'à manger des friandises...

KIKI. — A cause d'Esaü qu' vous dites ça?... (*Allant vers Lily.*) C'est des bonbons, dis, dans c' papier-là?...

LILY. — Non... c'est un bœuf...

KIKI. — Un bœuf?...

LILY. — Pour la crèche... c'est m'man qu'a l'âne...

LOULOU. — Et l' petit Jésus?... où qu' c'est qu'il est?...

LILY. — C'est papa qui va l'apporter...

fallait aller place Saint-Sulpice... alors nous n'avions pas l' temps... papa a dit qu'y voulait bien...

L'ABBÉ, *aux enfants.* — Remettez votre table en ordre... je vous tiens quittes de la fin de la classe, puisque madame votre mère le désire...

KIKI. — Ah! chic!... (*Il bouscule tout en ayant l'air de ranger.*)

L'ABBÉ. — Perdez donc l'habitude d'employer ces expressions vulgaires!...

MAMAN, *achevant de déballer l'âne.* — Venez, mes chéris!... nous allons déjà placer tout ça dans le petit salon... (*On passe dans le petit salon.*)

LOULOU, *caressant l'âne.* — Oh! le bel âne!... c'est en poil!...

LILY. — L' bœuf aussi!...

KIKI, *se précipitant vers papa, qui entre*

*portant un énorme paquet.* — Tu l'as, l'petit Jésus ?...

PAPA. — Oui... mais ne me pousse pas comme ça... tu vas me le faire casser !... (*Il déballe une grande corbeille. Sur des pailles rondes disposées en rayons, un petit Jésus tout rose, avec des yeux d'un bleu invraisemblable et des cheveux jaune pâle, frisés à bouclettes régulières, est couché les jambes un peu repliées, les bras ouverts.*)

LOULOU, *avec admiration.* — Ah !... c' qu'il est chouette !...

L'ABBÉ, *indigné.* — Vous avez vraiment des façons de parler...

KIKI, *regardant le petit Jésus avec moins d'enthousiasme.* — Il a une drôle de bobine !... trouves pas, Lily ?...

LILY. — Oui... y n' ressemble pas au nôtre du couvent... il est plus rouge... et moins luisant... (*Posant son doigt sur le nez*

*du petit Jésus.*) C'est-y d' la cire?... Tiens!... non!... on dirait qu' c'est râpeux!...

MAMAN, *tâtant aussi.* — Oui... il est un peu râpeux... (*Trouvant que le petit Jésus est froidement accueilli par Kiki et Lily.*) mais il est très joli, tout de même!...

PAPA. — Vous le trouvez bien?... tant mieux!... parce que je vous avouerai que j'étais un peu inquiet... il ne vient pas de la place Saint-Sulpice...

MAMAN. — Ah!... pourquoi?...

PAPA. — Ils m'ont fait voir des Jésus ridicules, qui ressemblaient à des petits singes... ou d'autres grands comme un enfant de sept ans... il aurait fallu trois bottes de paille pour le coucher... je l'aurais cassé en le faisant entrer dans la voiture... et ils n'avaient pas de taille intermédiaire... alors je me suis rappelé que j'avais vu un petit Jésus très bien en passant dans

la rue du Bac… et je suis allé le chercher…

MAMAN. — Où ça?…

PAPA. — Chez un confiseur…

MAMAN, *un peu méprisante.* — Comment?… il est en sucre?…

KIKI, *regardant le petit Jésus avec respect.* — Il est en sucre?…

PAPA. — Mon Dieu oui!… il est beaucoup plus joli que ceux qui sont en cire… et quand la crèche sera finie, on le donnera aux enfants du concierge, qui seront enchantés de le manger…

KIKI. — Pourquoi pas nous?…

PAPA. — Vous savez bien que votre maman ne veut pas que vous mangiez de sucreries… à cause de vos dents… elle a peur que ça les abîme…

KIKI. — C't embêtant?… c'est bon, les sucreries!…

PAPA. — Est-ce qu'un grand garçon

comme toi devrait dire ça?... c'est bon pour une petite fille...

KIKI. — Tout c' qu' y est bon, c'est pour les filles, d'abord!... elles ont d' la veine, les filles!...

LILY, *air désabusé.* — Pas tant qu' tu crois, va!...

MAMAN. — Je vais ôter mon chapeau et je reviens arranger la crèche avec vous... (*Elle sort avec papa. L'abbé les suit.*)

KIKI, *hypnotisé par le petit Jésus.* — Combien qu'y pèse d' livres, qu' tu crois, dis, Lily?...

LILY. — J' sais pas!... comment veux-tu que je l' sache?...

KIKI. — Ben, comme on sait les choses!... (*Il tâte doucement le corps du petit Jésus.*) C'est vrai qu' ça gratte... mais gentiment .. on dirait qu'on passe son doigt sur la langue d'un chat...

LOULOU. — Moi, j'aime mieux l'âne!...

LILY. — Moi, l' bœuf!... et puis, au moins, c'est pour durer, ça!... c'est un jouet... ça peut servir...

KIKI, *rêveur*. — L' petit Jésus aussi peut servir!...

LILY. — A quoi?... on n'ose pas s'amuser avec...

LILY. — Pourquoi?...

LOULOU. — Rapport au respect!...

LILY. — Et puis, à la chaleur y fondrait... y poisserait les mains!...

KIKI. — Dommage!... j'aurais d'mandé qu'on me l' donne après, moi!...

LILY, *regardant le petit Jésus*. — Celui du couvent est plus joli qu' ça!... j' le r'gardais encore tout à l'heure pendant la méditation...

LOULOU. — Pendant quoi?...

LILY. — Pendant la méditation...

LOULOU. — Qu'est-c' que c'est qu' ça ?..

LILY, *avec dédain.* — Tu ne sais pas c' que c'est qu'une méditation ?...

LOULOU. — C'est-y que'qu' chose dans l' genre d' la bénédiction... ou du sermon ?...

LILY. — Non... y a pas d' chant ni d' musique... ni d' sermon... on n' fait rien dans l'église... on va seulement s'asseoir devant la crèche... chacun son tour...

LOULOU. — Et puis ?...

LILY. — Et puis on réfléchit...

KIKI, *intéressé.* — Tout seul ?...

LILY. — Oui... c'est ça qui s'appelle méditer...

LOULOU. — Moi, j' m'endormirais... sûr !...

KIKI. — C'est-y longtemps qu'on médite ?...

LILY. — Les petites, c'est dix minutes...

mais y a des grandes qu'on laisse une demi-heure...

KIKI. — C'est très bien, ça !... très bien, que j' trouve !... Combien qu'on la laisse d' temps, not' crèche ?...

LILY. — Huit jours...

KIKI. — Nous d'vrions d'mander qu'on nous fasse méditer aussi, nous ?...

LILY. — Ah ! ben, non !... flûte !... c'est assez du couvent !...

KIKI. — Toi aussi, t'en dis, des mots !... si m'sieu l'abbé t'entendait, t' écoperais, va !... (*A maman qui rentre.*) M'man ?...

MAMAN. — Mon chéri ?...

KIKI. — Combien d' temps qu'elle va rester, dis, la crèche ?...

MAMAN. — Mais... une semaine... pendant laquelle vous viendrez faire le matin et le soir vos prières devant le petit Jésus... ce sera comme une sorte de petite retraite...

KIKI, *vivement.* — Avec des méditations ?...

MAMAN, *étonnée.* — Qu'est-ce que tu dis ?...

KIKI. — Pac' que, m'man, au couvent, on médite qu' Lily nous dit... et j' trouve ça très bien !...

MAMAN, *riant.* — Vous êtes trop petits pour méditer utilement...

KIKI. — Mais pas du tout !... j' vois pas pourquoi c'est qu' nous serions trop p'tits ?... moi ça m'amuserait, d'abord !... pas, Loulou ?...

LOULOU, *sincère.* — Oh ! pas moi !...

MAMAN. — On ne médite pas pour s'amuser...

KIKI. — Je veux dire qu' ça m'intéresserait... (*Un temps.*) pas, m'man, qu' nous méditerons ?...

MAMAN. — Nous verrons ça !...

## II

*Quatre ou cinq jours plus tard.*

L'ABBÉ.

PAPA.

MAMAN.

PAPA. — Voyez-vous, monsieur l'abbé, autant je tiens à ce que mes garçons soient religieux, autant je serais désolé qu'ils devinssent des bigots... et ce besoin de prière et de méditation du petit Kiki m'étonne et m'inquiète...

L'ABBÉ. — Moi, il ne m'inquiète pas,

monsieur... à l'âge d'Henri, rien ne saurait être sérieux, ni surtout définitif... mais ce besoin de prière m'étonne comme vous...

MAMAN. — C'est surtout la méditation qui est inexplicable!... et ce n'est pas un prétexte pour ne rien faire, puisque c'est pris sur le temps de la récréation... ni pour s'amuser avec son frère... puisqu'il est seul...

L'ABBÉ. — C'est lui qui a demandé à être seul... auparavant Loulou l'accompagnait...

PAPA. — Ah!... Loulou médite aussi?...

L'ABBÉ. — Il a voulu faire comme son frère... (*Il rit.*) mais sans entrain... et seulement par esprit d'imitation...

MAMAN. — Hier, j'ai été voir Kiki devant la crèche... j'ai entr'ouvert la porte... il était prosterné et baisait les pieds du petit Jésus... il semblait en extase... je suis comme mon mari... je trouve ça un peu inquiétant!...

PAPA. — Où est Kiki pour l'instant, monsieur l'abbé ?...

L'ABBÉ. — Mais à la crèche précisément...

PAPA. — Je vais le voir !... (*En sortant, il croise Lily qui rentre du couvent.*)

LILY. — Où sont les frères ?...

L'ABBÉ. — Louis est à la salle d'études... Henri doit être devant la crèche...

LILY. — Encore !... il y couche donc !!!...

PAPA, *rentrant.* — Je n'ai trouvé que Loulou qui dort profondément...

L'ABBÉ, *riant.* — Ça ne m'étonne pas !...

PAPA. — Toutes les bougies sont allumées... c'est joli, cette petite crèche !... par exemple, j'ai eu une déception en revoyant mon enfant Jésus... je le croyais mieux que ça !...

LILY, *dédaigneuse.* — Il est très toc, ton enfant Jésus !...

PAPA. — Je n'avais pas la prétention que ce fût un objet d'art... non... mais il m'avait paru avoir des traits assez fins, des yeux bien brillants, des cheveux bouclés et des petits pieds et des petites mains bien dessinés...

MAMAN. — Mais oui...

PAPA. — Eh bien, il est horriblement changé!... les yeux ont l'air vitreux, les cheveux... ceux autour du front... sont défrisés... et puis, je ne sais pas comment ça se fait... mais il me semble à la fois aminci et alourdi... il a des petits membres de rien du tout, mais déformés... il a maigri et il s'est empâté... ses petits doigts se confondent, son petit nez diminué se noie dans ses joues élargies... C'est très bizarre!...

L'ABBÉ, *perplexe.* — Est-ce que... par hasard... (*Il se lève et sort en courant. Lily rit.*)

PAPA. — Pourquoi ris-tu ?...

LILY. — Pac' que m'sieu l'abbé vient d'avoir la même idée qu' moi...

MAMAN. — Quelle idée ?...

LILY. — D'mandez-lui !... le v'là !...

L'ABBÉ. — Vous pouvez vous rassurer... Kiki ne devient pas bigot... pas assez, même !... Ce n'est pas pour méditer qu'il s'enferme en tête à tête avec l'enfant Jésus... il ne le prie même pas pendant ce temps-là !...

PAPA. — Qu'est-ce qu'il fait ?...

L'ABBÉ. — Il le lèche !...

PAPA et MAMAN. — !...!...!...

# LE REMPLAÇANT

---

## I

*A la campagne, dans un château moderne et cossu.*

LE CHÉRI, *22 ans, un bon gros égoïste. Pas laid. Pas méchant non plus. Vient de terminer son service militaire. A un frère sous les drapeaux, et n'a fait qu'un an, durant lequel il a tiré au flanc tant qu'il a pu. Non pas qu'il soit antimilitariste, ni feignant à proprement parler. Est tout bonnement flemmard comme pas un. (A Papa qui*

*entre.)* — Tiens!... tu as une fluxion?...

PAPA, *58 ans. Rond comme une boule. A gagné une grosse fortune en travaillant comme plusieurs nègres. Vaniteux. Veut aujourd'hui être député.* — Ah!... ça se voit?...

LE CHÉRI. — Comment, si ça se voit?... tu as l'air d'avoir une autre tête à côté de la tienne!... (*Il rit.*)

PAPA, *vexé.* — C'est excessivement drôle!.....

LE CHÉRI. — C'est pas que tu aies une fluxion qui est drôle...

PAPA. — Merci!...

LE CHÉRI. — Mais c'est que tu demandes si ça se voit!...

PAPA. — Est-ce que... (*Inquiet.*) tu crois que je ne peux pas faire ma réunion?...

LE CHÉRI. — Tu avais une réunion?...

PAPA. — Comment! « j'avais »?... j'ai une réunion...

LE CHÉRI. — Quand ça?...

PAPA. — Ce soir!... il faut absolument que j'y aille!... (*Le chéri se tord.*) Tu ne crois pas que je puisse y aller?...

LE CHÉRI. — Ah non!... Tu comprends, p'pa, moi qui ne suis pas ton électeur...

PAPA. — Tu n'es pas mon électeur?... toi?... tu vas voter pour le socialiste?...

LE CHÉRI. — Oh non!... d'abord parce que c'est ton concurrent... ensuite parce qu'il a bien assez de voix pour passer sans que je lui donne la mienne!...

PAPA, *étonné.* — Mais alors... pour qui votes-tu?... car il n'y a que lui et moi qui...

LE CHÉRI. — J'vote pour personne!...

PAPA. — Comment ça?... pourquoi ne votes-tu pas pour moi?...

LE CHÉRI. — Parce que ce serait ridicule, ce vote familial!... et puis... quoi que tu en dises... je n'aime pas beaucoup à

perdre quelque chose... et, dame!...

PAPA. — Alors... selon toi... je ne serai pas élu?...

LE CHÉRI. — Non!... plutôt pas!...

PAPA. — Et... peux-tu motiver cette prédiction?...

LE CHÉRI. — Parfaitement!... premièrement la circonscription est socialiste... secondement et surtout, ta campagne a été aussi mal menée que possible...

PAPA. — Pourtant... je fais des réunions!... j'en fais énormément... c'est aujourd'hui ma soixantième...

LE CHÉRI. — Ah! parlons-en, de tes réunions!... elles sont déplorables!... tu ne sais pas parler aux électeurs... et surtout aux électeurs du Midi!... tu es cérémonieux... tu es aimable... tu es poli...

PAPA. — Dame!... c'est bien le moins!...

LE CHÉRI. — Oui... mais pas comme

ça !... tu prends des gants... tu tergiverses... Faut être plus franc qu'ça, nom d'un chien !...

PAPA. — Mais...

LE CHÉRI. — Faut leur montrer qu'on n'est pas leur dupe... qu'on sait ce qu'ils veulent et où ils vont... et qu'on ne compte être élu par eux que si on peut leur rendre des services certains...

PAPA. — Mais... au contraire... il faut avoir l'air de compter sur leur intelligence et leur désintéressement...

LE CHÉRI. — Que tu crois ?... Ah !... voilà m'man !... Bonjour, m'man !... (*Il embrasse Maman qui entre.*)

MAMAN, *50 ans. Un peu vulgaire, mais encore fraîche et agréable à regarder. L'air doux et effacé.* — Bonjour, mon chéri !... Tu as vu la joue de ton papa ?...

LE CHÉRI. — Oui !... (*Il rit.*) à moins d'être aveugle... ou idiot...

MAMAN. — C'est ce que je lui disais !... il se fait des illusions...

PAPA. — Je suis un imbécile... c'est entendu !... (*Air froissé.*)

MAMAN, *consternée.* — Oh !... mon ami!... peux-tu penser...

PAPA. — C'est bon !... c'est bon !... (*Au Chéri.*) Qu'est-ce que tu me disais tout à l'heure ?...

LE CHÉRI. — Ce que je te disais ?... quelque chose de très intéressant probablement... mais que j'ai complètement oublié...

PAPA. — Tu avais commencé une phrase que j'ai interrompue...

LE CHÉRI. — Tu as eu tort !...

PAPA, *digne.* — Cesse de plaisanter, je te prie, quand je parle sérieusement...

LE CHÉRI, *narquois*. — Ah !... tu parles sérieusement ?... fallait donc l' dire !...

MAMAN, *suppliante*. — Mon chéri !...

PAPA. — Tu avais commencé une phrase par ces mots : « Moi qui ne suis pas ton électeur »... qu'est-ce que tu allais dire ?...

LE CHÉRI. — Du diable si je le sais, par exemple !... (*Il cherche.*) Ah !... j'y suis !... je disais... moi qui ne suis pas ton électeur, j'ai déjà envie d'pouffer en regardant ta joue... (*Il prend l'accent provençal.*) alors zuze un peu, mon bon !...

PAPA. — Tu as vraiment des manières !... (*Revenant à son idée.*) Si je ne vais pas ce soir à La Roche-sur-Tillon, mon élection est dans l'eau...

LE CHÉRI, *entre ses dents*. — Et même sans ça !...

PAPA. — Qu'est-ce que tu dis ?... (*Maman regarde le Chéri avec inquiétude.*)

LE CHÉRI. — Je dis... (*Apercevant l'œil suppliant de Maman.*) je dis que tu aurais dû avoir un bon agent électoral...

PAPA. — Mais j'en ai dix au lieu d'un!...

LE CHÉRI. — Non... pas ça!... tu as des agents infimes... des subalternes... qui vont payer des tournées à tes électeurs...

PAPA, *regardant machinalement autour de lui.* — Mais... il ne faut pas le dire, que je paie des tournées!... tu me ferais invalider avec tes bavardages...

LE CHÉRI. — As pas peur!... (*Mouvement de Papa.*) Pour être invalidé... faut d'abord être élu... et voilà l'chiendent!...

PAPA. — Qu'est-ce que tu disais que j'aurais dû avoir un agent?... un agent comment?...

LE CHÉRI. — Un agent... supérieur... non payé... ou du moins ne pouvant pas être soupçonné de l'être... quelqu'un de ta

famille ou de tes amis... quelqu'un de si-non éloquent, du moins sachant parler à la foule... prendre contact avec elle...

PAPA. — Mais, sapristi !... j'ai pris contact !... j'ai...

LE CHÉRI. — Tu as reçu des renfoncements !... oui... je sais bien !... mais c'est pas ça que j'entends par prendre contact... je veux dire mettre les auditeurs en confiance... leur bien montrer qu'on sent comme eux... qu'on veut ce qu'ils veulent... que les aspirations et les idées de celui qui les représente sont semblables aux leurs... Eh bien, si tu avais trouvé des prétextes pour ne pas parler... si tu en avais eu un pour tout de bon même..... et que tu aies été obligé... comme aujourd'hui avec ta fluxion... de te faire remplacer...

PAPA. — Remplacer ?... tu en parles bien à ton aise !... je ne demanderais certes

pas mieux que de me faire remplacer... mais par qui... veux-tu me le dire?...

LE CHÉRI. — Ah!... dame!... c'est à toi de trouver ça!... il ne semble pas comme ça... à vue de nez... que ce soit bien difficile...

PAPA. — Mais qui?... qui, par exemple?...

LE CHÉRI. — Eh! le premier venu!... si je n'étais pas si jeune, je me serais offert... mais tu trouveras d'ici à ce soir... Veux-tu que j'aille à la Roche-sur-Tillon?... je te trouverai bien quelqu'un!...

PAPA. — Oui, mon chéri, va... et tâche de réussir, hein?...

LE CHÉRI. — Ça ne sera pas à l'œil, tu sais?...

PAPA. — Je sais!... mais ça ne sera pas non plus un prix exorbitant, je présume?...

LE CHÉRI, *sincère*. — Je n'ai aucune idée de ce que coûte ce genre de choses...

PAPA. — Mais, encore?...

LE CHÉRI, *de très bonne foi.* — Ben... (*Il cherche.*) il me semble que 10 louis... ou 15...

PAPA, *bondissant.* — 10 ou 15 louis!... tu es fou!... Mais tu ne sais donc pas que mon élection me coûte déjà près de 80,000 francs...

LE CHÉRI. — Je ne le sais pas... mais je m'en doute!... (*Après un silence.*) Il est évident que tu aurais mieux fait de me donner ces 80,000 francs-là!... mais enfin ce qui est fait est fait... il est inutile de récriminer...

PAPA, *très digne.* — Oui, c'est inutile effectivement!... (*Le Chéri prend un livre sur une table et se dirige vers la porte d'un air indifférent.*) Tu t'en vas, mon chéri?... nous ne sommes convenus de rien...

LE CHÉRI. — Je voyais que tu faisais une tête... alors...

PAPA, *qui veut, sans s'excuser, amadouer le Chéri.* — Je ne fais pas une tête... c'est ma fluxion.... je crois qu'elle augmente...

MAMAN, *regardant Papa qui enfle à vue d'œil.* — Elle n'augmente pas... mais elle ne diminue pas non plus...

PAPA. — Ce que ça me tire !... Voyons, mon chéri, nous disons donc que tu vas aller à la Roche-sur-Tillon... et me ramener un... un remplaçant...

LE CHÉRI. — Te ramener?... Ah non!... comment veux-tu que je trouve d'abord... et que je te ramène ensuite, un monsieur quelconque qui devra être rentré lui-même à la Roche et avoir dîné pour huit heures du soir?... Voyons, p'pa!... faut tout de même pas vouloir l'impossible!... je pourrai... peut-être... trouver quelqu'un pour te

remplacer... un point, c'est tout !...

PAPA. — Mais il faut pourtant que je lui explique... à ce quelqu'un... ce qui doit être exposé ce soir aux électeurs... alors, je vais t'accompagner...

LE CHÉRI. — J'veux bien, moi !... mais tu ressembles à une courge...

PAPA. — C'est vrai !... j'oubliais ma fluxion !... et pourtant ce que ça me tire ! ..(*Il fait une grimace horrible.*) Comment faire ?... as-tu une idée, toi, mon chéri ?...

LE CHÉRI. — Dame !... raconte-moi vaguement ce que tu comptais dire ?...

PAPA. — Je comptais parler des mutualités... Bonnœil m'a fait des notes... une sorte de... de...

LE CHÉRI, *l'aidant.* — De guide-âne ?...

PAPA. — C'est ça même !... que je consulte... seulement il y a des questions

qu'on ne peut pas prévoir... c'est ce qu'il y a de plus... de plus...

LE CHÉRI. — De plus embêtant, hein?... quand le discours de cet excellent Bonnœil ne peut plus suffire et que...

PAPA. — Mais...

LE CHÉRI. — Tiens!... au fait!... Bonnœil!... pourquoi ne l'envoies-tu pas ce soir réciter son... ton... votre petit boniment?...

PAPA. — Parce qu'il est à Chamaleil... il fait reposer des affiches... les miennes ont été lacérées... il ne revient que demain...

LE CHÉRI. — C'est regrettable!...

PAPA. — Mon Dieu!... il est deux heures déjà!... Mon chéri, trouve-moi quelqu'un, je t'en prie?... je t'en prie?... autrement, je te l'ai dit... mon élection est flambée!...

LE CHÉRI. — Si je ne trouve personne, je télégraphierai de la Roche...

PAPA. — Mais il faut que tu trouves quelqu'un... il le faut absolument!... un avocat... il doit y avoir des avocats qui...

LE CHÉRI. — Mâtin!... tu te mets bien!...

PAPA. — Je paierai ce qu'il faudra... cette réunion est plus importante pour moi que toutes les autres!... Offre... s'il le faut... 15, 20, 25 louis même...

LE CHÉRI. — Cristi!... dommage que j'sois trop gosse!... j't'aurais rudement fait ça pour la moitié, moi... si j'avais été en condition...

PAPA, *réfléchissant.* — Au fait!... ça vaudrait encore mieux qu'un étranger... et tu n'es pas si gosse que tu dis!... tu as l'air beaucoup plus âgé que tu n'es... beaucoup!... on te donnerait trente ans... tu as magnifiquement poussé!... (*Maman regarde le Chéri l'air extasié, la bouche entr'ouverte.*)

LE CHÉRI. — Ce que tu es aimable quand

tu as envie de quelque chose, toi, p'pa !... c'est rien de l' dire !... (*Il rit.*)

PAPA, *timidement.* — Tu veux bien me remplacer ?...

LE CHÉRI. — C'est gros, tu sais !...

PAPA. — Qu'est-ce que tu risques ?...

LE CHÉRI. — Oh, rien !... je sais bien que je ne risque rien... mais enfin... je suis un peu jeune... et c'est justement une grande réunion...

PAPA. — Oui... les ouvriers du Tournillon... et ceux de l'usine d'électricité de Saint-Vulpian...

LE CHÉRI. — Bigre !... c'est pas des auditeurs commodes !... surtout quand on n'a pas naturellement « l'assint »... Quelle drôle d'idée, p'pa, d'être venu nous planter dans ce pays-ci !...

PAPA. — Mon Dieu !... nul n'est prophète en son pays... et ce n'est pas aux environs

d'Elbeuf que j'aurais pu nous faire la situation que nous avons ici... que nous aurons surtout quand je serai élu...

LE CHÉRI. — Si tu l'es ?...

PAPA, *douloureusement.* — Oh !... est-ce que tu crois que...

LE CHÉRI. — Parlons pas d'choses tristes!... et donne-moi ton discours... que je vois ce qu'il y a dedans ?...

PAPA. — Quel discours ?...

LE CHÉRI. — Ben, celui d' ce soir !...

PAPA, *embêté.* — Ce n'est pas un discours à proprement parler... ce sont des notes plutôt qu'un discours...

LE CHÉRI, *narquois.* — Fait rien !... donne-les tout de même ?...

PAPA. — Mais, mon chéri...

LE CHÉRI. — Voyons, p'pa !... tu ne penses pas me faire croire que, je ne dis même pas un seul des discours, mais une

seule ligne des discours que tu as prononcés depuis le commencement de la période électorale, soit de toi, pas?... Veux-tu que je le prenne sur ton bureau?...

PAPA. — Quoi?...

LE CHÉRI. — Ben, le discours?... je sais où il est...

PAPA, *vaincu.* — Si tu veux?... (*Le Chéri passe dans la pièce voisine.*)

MAMAN, *enthousiasmée.* — Comme il est intelligent!...

PAPA, *embarrassé.* — Oui... il est doué d'une grande puissance de pénétration... il...

LE CHÉRI, *qui revient le discours à la main.* — Vous excitez pas trop sur mon intelligence et ma pénétration!... de ma chambre, j'entends Bonnœil apprendre les discours à p'pa... lui dire pourquoi il a mis dedans ceci ou cela... et lui expliquer ce qu'il faudrait répondre au cas où se produirait la fâcheuse

question... Tu la connais, hein, p'pa, la question de l'électeur qui s'embête dans son coin et qui se distrait un peu en embarrassant le candidat?... ce qu'il devient ingénieux dans ce cas-là, l'électeur, c'est épatant!...

PAPA. — C'est vrai!... mais comment donc es-tu si bien renseigné?...

LE CHÉRI, *pointant un doigt vers ses yeux.* — Et ces belles petites lucarnes-là?... à quoi donc qu'elles serviraient si...

PAPA, *embêté.* — Tu es venu à mes réunions?...

LE CHÉRI. — Un peu!... c'est comme ça que je sais que tu n'as pas... ou que, plus exactement, Bonnœil n'a pas du tout la note juste... il se met dans ta peau, alors que, ce qu'il faudrait, c'est te mettre dans celle des électeurs... J'en ai entendu, va, des réflexions pendant que tu piquais tes petits

laïus !... (*Il prend l'accent.*) « C'est pas notttre affairrre, cettt hommme-là... il croittt encorrre parrrler à ses commis... il... »

PAPA, *humilié.* — Comment !... ses commis ?... ils s'imaginent que j'ai vendu moi-même ?...

LE CHÉRI. — Je ne sais pas s'ils se figurent que tu as été à un comptoir, avec un crayon derrière l'oreille, mesurant les soixante centimètres de drap que l'épicier demandait pour faire un gilet... mais ils pensent qu'un employé c'est un commis... et un commis un employé... or, tu as eu des employés, n'est-ce pas ?... tu ne le nies pas... ?

PAPA. — Mon Dieu !... non... certainement...

LE CHÉRI. — Ben, alors ?...

PAPA. — Eh bien, il me déplaît que l'on confonde un notable commerçant tel que

moi... qui a fait la fortune que j'ai faite... avec un mauvais petit marchand de quatre sous...

LE CHÉRI, *pratique.* — Bah!... pourvu qu'on ait les patars, la façon dont on les a gagnés importe peu!...

PAPA. — ......

LE CHÉRI. — Résumons-nous?... Tu me donnes 12 louis et demi, et je vais te représenter... de mon mieux, sois-en sûr!... à la Roche...

PAPA. — 12 louis et demi?... comme tu y vas!... (*Le Chéri pose le discours sur un fauteuil et se dirige vers la porte.*) Mais, mon chéri, tu les auras, tes 250 francs... tu te montes comme une soupe au lait... tu...

LE CHÉRI, *revenant.* — Donne-les à présent?... (*Mouvement de Papa.*) il faut que je parte de bonne heure!...

MAMAN. — A quelle heure veux-tu dîner, mon chéri ?...

LE CHÉRI. — Ne t'inquiète pas de moi !... je dînerai à La Roche... (*A Papa.*) Tu devais dîner à la *Mule noire*, avec les grosses légumes de ton comité, pas ?...

PAPA. — Oui...

LE CHÉRI. — Ben, ne changeons rien !... je te remplacerai, voilà tout !... Ça te va ?...

PAPA, *sans enthousiasme.* — Ça me va très bien !... (*Inquiet.*) Seulement, je t'en prie, mon chéri, ne bois pas trop à dîner ?... et rien avant, surtout !... ils vont demander du Pernod... de l'abominable Pernod !... n'en bois pas !... tu n'imagines pas ce que c'est que cette ordure ?...

LE CHÉRI. — Si, je l'imagine !... puisque je vois la Provence tuberculeuse et abrutie par le Pernod... Sois tranquille, va !... si

je veux bien me griser, j'ai pas envie de m'empoisonner !...

MAMAN, *affolée.* — Comment, si tu veux bien te griser ?... Oh ! mon chéri !...

PAPA. — Ne fais pas de bêtises, au moins !... et puis... prends bien garde de froisser le président du bureau !... c'est un excellent homme... mais d'une susceptibilité...

LE CHÉRI. — Cadavre !...

PAPA. — Du tout !... il se porte comme un charme...

LE CHÉRI. — N'empêche pas !... je veux dire qu'il doit avoir un cadavre dans sa vie...

MAMAN, *effarée.* — Quelle horreur !...

LE CHÉRI. — Mais non !... nous ne nous comprenons pas !... par un « cadavre », on n'entend pas un macchabée, mais une saleté quelconque.. abus de confiance, escroquerie... trichage au jeu... condamnation...

enfin, un accroc à la moralité... il n'y a guère que les gens pas absolument propres qui soient susceptibles... ou alors les imbéciles carabinés...

PAPA. — Ce serait plutôt ça!...

LE CHÉRI. — Mauvais pour un président de bureau!...

PAPA. — Enfin, puisque c'est comme ça, mon chéri, il faut bien accepter les choses comme elles sont... (*Il fait une grimace.*) c'est comme ma joue!... j'aimerais mieux qu'elle fût autrement!... eh bien, tout de même, je la supporte... (*Il tortille sa bouche.*) Ce que ça me tire!...

LE CHÉRI. — 'R'voir, p'pa!... 'r'voir, m'man!...

MAMAN. — Sois bien raisonnable, mon chéri!...

PAPA. — Prends garde à ne pas t'engager... à ne pas m'engager surtout... dans

une voie autre que celle que j'ai suivie jusqu'à ce jour?...

LE CHÉRI, *avec un bienveillant dédain.* — Sois donc tranquille, p'pa !...

## II

*A La Roche-sur-Tillon (18,000 habitants.) Usine d'électricité. Fabrique d'huile d'olive. Population, qui serait vivante et intelligente, si elle n'était terrassée par le Pernod qui l'abrutit totalement.*

*Une énorme salle noire et chaude, où on ne respire pas et où sont empilés 1,500 électeurs. Ouvriers électriciens, marchands de moutons, ouvriers de la fabrique d'huile d'olive, employés de commerce, etc., etc...*

*Physionomies indifférentes ou blagueuses.*

*Peu de sympathie, mais pas de nette hostilité.*

*Sur l'estrade :*

LE PRÉSIDENT DU BUREAU

LES MEMBRES DU BUREAU

QUELQUES INVITÉS DE MARQUE

LE CHÉRI

LE PRÉSIDENT DU BUREAU, *la parole un peu lourde et grasse.* — Citoyens !... la réunion est ouverte !... (*Brouhaha, puis silence.*) Vous vous étonnez sans doute de ne pas apercevoir à cette place notre candidat et ami, le citoyen Chalmot... (*Quelques rires.*) Gravement indisposé, le citoyen Chalmot...

UNE VOIX. — Prononcez l'l !...

LE PRÉSIDENT DU BUREAU, *ahuri, reprenant.* — ...gravement indisposé, le citoyen Chalmot...

VOIX. — Prononcez mieux qu'ça !...

LE PRÉSIDENT. — ?... (*Reprenant.*) nous a envoyé en son lieu et place son fils, qui nous exposera ce soir les idées et les sentiments que lui-même ne peut pas venir nous exprimer ici... (*Il présente le Chéri qui salue d'un air délibéré. Mouvements divers, murmures approbatifs et autres.*) Je donne donc la parole au fils de notre ami...

UNE VOIX. — Au p'tit Chamot!... (*Le Chéri se tord, et cette preuve d'esprit lui vaut un succès.*)

VOIX. — Bravo !... bravo !... (*Applaudissements.*)

LE CHÉRI, *en smoking, un œillet à la boutonnière, le teint allumé, les yeux aussi.* — Messieurs !...

VOIX. — Hou !... hou !...

LE PRÉSIDENT DU BUREAU, *soufflant avec*

*énergie*. — « Citoyens !... » Nom d'un tonnerre !... faut dire « Citoyens » !...

LE CHÉRI. — C'est juste !... (*Prenant l'accent*.) Citoyengs !... je vous remercie de l'honneur que vous voulllez bieng me fairrre, en m'admettanttt à remmplacer mong père absinttt... Au nomm du candidattt emmpêché, je vous exposerai ses aspirrationgs qui sont egallemengt les miennes... Et d'abbord je vous toucherai deux mottts de ces lois sur les conggrégationgs... (*Murmures*.) Ces lois qui inndignent les ins et qui satisfonttt les ottres... (*Murmures*.)

LE PRÉSIDENT DU BUREAU, *le tirant par son smoking*. — Gare !... gare donc !...

LE CHÉRI, *imperturbable*. — ... onttt été adoptées par une Assemmblée déliranttte... (*Cris, murmures, la salle devient houleuse*.) délibérannttte, voulais-je dirrre, et c'est la lanngue, citoyengs, qui m'a fourrrché...

Ces lois doncc, dis-je, ayanttt passé à la majorrittté de l'Assemblée, nous devongs, touttt en protestanttt conntre elles aux fongds de nos cœurs de Français et de chrétiengs, inncliner devanttt la légalitté de ce votte nos fronttts républicaings...

(*La salle est à moitié houleuse, à moitié satisfaite. La chaleur est épouvantable.*)

UNE VOIX. — On en a soupé, des congrégations!... assez!...

LE CHÉRI, *très aimable, grisé tout à fait par la chaleur et la fumée.* — Je ne tiengs pas non plus à en parlerrr...

UNE VOIX. — On voudrait savoir ce que le citoyen candidat pense du conseil des prud'hommes!...

LE CHÉRI, *saisi, en lui-même.* Cré nom!... (*Haut.*) La questiong que vous me posez là, Citoyengs, demanndde qu'on réfléchisse un instang avanttt de réponnddre... elle est

même trop grave pour que je donne ainsssi mon aviss… sang que papa… (*Rires. Il se reprend vivement.*) sang que mong perrre… (*Sa tête s'alourdit, il ne sait plus du tout ce qu'il dit.*)

UNE VOIX. — Répondez « ad referendum »…

LE CHÉRI, *tout à fait gris.* — Du lating à cetttte heurre?… Eh bieng, le conseil des prud'hommes… pater non curare… (*Protestations et rires des quelques électeurs qui ont compris. Hurlements du reste de la salle.*)

LE PRÉSIDENT DU BUREAU. — Ça va mal!… tâchez de leur dire quelques mots qui portent… et nous finirons!…

LE CHÉRI. — Parfaitement!… (*A la salle.*) D'ailleurs, à quoi bong parler de ces choses seggonddaires, au lieu de nous en tennirr à ce qui vous interresse uniquemeng… Ce que vous voulllez… ce que je veuss… ce que

nous voulllons tousss, je m'eng vais vous le dire... En premier lieu, ne rieng f.... en seggong lieu, bieng boufffer... (*Cris, hurlements, vociférations, batailles. Au milieu d'un tapage extraordinaire, le bureau est enlevé, et le Chéri, houspillé violemment, est jeté dehors et reconduit à la « Mule noire » tambour battant. Jamais à la Roche-sur-Yillon, où les élections sont pourtant habituellement houleuses, on n'avait vu pareille bagarre.*

## III

*Une heure du matin. Le Chéri en lambeaux, la lèvre fendue, le nez griffé, et complètement dégrisé, se glisse dans l'obscurité, à pas de loup, dans le corridor qui conduit à sa chambre. A l'instant où il passe devant l'appartement de Papa et de Maman, une porte s'ouvre. Le Chéri recule brusquement.*

VOIX DE PAPA. — C'est toi, mon chéri?...

LE CHÉRI. — Oui, p'pa!... (*En lui-même, un peu rassuré.*) Heureusement qu'il n'a pas de lumière!...

PAPA. — Tout s'est bien passé?...

LE CHÉRI. — Oui, p'pa!...

PAPA. — Tu n'entres pas embrasser ta maman?...

LE CHÉRI. — Demain, p'pa... j' suis trop sale... et trop fatigué aussi!...

PAPA. — N'est-ce pas que c'est fatigant, les réunions?...

LE CHÉRI. — Oh! oui, p'pa!... surtout celle-là!...

PAPA. — Elle a été mouvementée?...

LE CHÉRI, *avec âme*. — Ah! j' te crois!...

PAPA. — Et tu t'en es bien tiré?...

LE CHÉRI, *modeste*. — Je m'en suis tiré à peu près!...

LA VOIX DE MAMAN, *du fond de la pièce obscure, avec fierté*. — Chéri, va!...

# LE MUSÉE GALLO-ROMAIN

---

## I

*Dans un gentil cabinet de travail.*

JEAN, *20 ans. Il écrit un petit bleu qu'il cache vivement à la vue de Maman qui entre.* — Bonjour, m'man!...

MAMAN. — Bonjour, mon chéri!...

JEAN. — Tu veux quelque chose, m'man?...

MAMAN. — Je veux savoir si nous t'emmenons en voiture... ou si tu iras de ton côté?...

JEAN, *inquiet.* — Où ça ?...

MAMAN. — Chez ta grand'mère...

JEAN. — Chez grand'mère?... mais je n'y vais pas chez grand'mère !...

MAMAN. — Comment ?... tu ne vas pas déjeuner chez ta grand'mère ?...

JEAN. — Mais jamais de la vie !... c'est-à-dire pas aujourd'hui... (*Surpris.*) Vous y allez, vous ?...

MAMAN. — Mais naturellement, nous y allons !... tu sais bien que nous y déjeunons toujours le 15 octobre pour l'anniversaire de...

JEAN, *saisi.* — Sapristi !... je n'y ai pas pensé, à l'anniversaire !... (*Résolument.*) et il m'est absolument impossible d'y aller...

MAMAN. — Tu ne songes pas à ce que tu dis ?... jamais aucun de nous n'a manqué à ce déjeuner... ma belle-mère tient beaucoup à nous avoir...

JEAN. — Quelle drôle d'idée!... il me semble que si j'étais vieille comme ça, j'aimerais tant à être tranquille!...

MAMAN. — C'est pour ta grand'mère un jour de fête... Songe donc?... elle a aujourd'hui soixante-dix ans!...

JEAN. — Ben, justement... il n'y a pas de quoi se réjouir!...

MAMAN. — Oh! mon chéri!... si ton papa t'entendait parler aussi légèrement...

JEAN, *regardant Papa qui entre.* — Tiens!... le v'là, p'pa!...

PAPA, *l'air pressé et rébarbatif.* — Viens-tu avec nous en voiture, ou...

JEAN, *l'interrompant.* — J'suis navré, p'pa!... On ne m'a pas parlé du déjeuner... et je n'y ai pas pensé de moi-même, tu comprends?...

PAPA, *sévère.* — Non... je ne comprends pas!...

JEAN. — Dame !... mets-toi à ma place ?... S'il fallait que je me rappelle l'anniversaire de toi, de m'man, de bon papa, de bonne maman, de grand-père, de grand'tante Antoinette, de l'oncle Georges, enfin tous les anniversaires qu'on fête chez nous... c'est-à-dire qu'il n'y aurait plus de place dans ma tête pour les dates de ma licence !... (*Papa hausse les épaules.*) et Dieu sait s'il y en a, des dates, pour la licence d'histoire !...

PAPA. — Ta licence d'histoire ?... Ah ! oui !... parlons-en !... tu as une drôle de façon de la préparer, ta licence d'histoire !...

JEAN, *froid et digne.* — A moi, ça ne me semble pas drôle du tout !... ce matin surtout !...

PAPA. — Ce matin ?...

JEAN. — Oui... ce matin... c'est à cause de cette licence, que tu blagues, que je ne peux pas vous accompagner chez grand'-

mère... où j'aurais été si heureux d'aller avec vous... (*Maman le regarde avec inquiétude, craignant que ses affirmations ne dépassent un peu la mesure.*) non pas que je tienne au déjeuner en lui-même, tu penses!... il est un peu long... un peu gras aussi pour mon goût... et pas pour deux sous rigolo... mais ça me fait plaisir d'être là, parce que ça fait plaisir à grand'mère...

PAPA. — Eh bien, tu vas lui faire ce plaisir-là, mon petit!... Tu as manqué assez de cours, tu manqueras encore celui d'aujourd'hui... un de plus ou de moins... au point où tu en es...

JEAN, *cherchant ce qu'il va bien pouvoir dire.* — Si c'était un cours... je n'en aurais même pas parlé...

PAPA. — C'est une répétition?... tu la manqueras tout de même... et ce ne sera pas la première fois que ça t'arrivera... ton

professeur ne sera pas inquiet de toi...

JEAN, *pointu.* — Je ne te dis pas que, dans ce cas-là, il irait voir à la Morgue si j'y suis !... mais il serait étonné... je n'ai jamais manqué sans motif sérieux, et j'ai toujours prévenu... Dailleurs, il ne s'agit pas non plus d'une répétition... (*Il cherche.*)

PAPA. — Ah !... et de quoi s'agit-il ?...

JEAN, *qui a trouvé.* — D'un rendez-vous avec un monsieur très important...

PAPA, *narquois.* — Je suis curieux de savoir quel est ce monsieur si important ?...

JEAN. — C'est sûr pas l' Pape !... mais enfin, pour moi, c'est un monsieur important tout de même...

PAPA, *de plus en plus narquois.* — Un professeur... (*Avec intention*) que nous ne connaissons pas, probablement ?...

JEAN, *dédaigneux.* — Je ne pense pas que vous le connaissiez... mais ce n'est pas un

professeur... non... c'est le conservateur du musée gallo-romain de Saint-Germain...

PAPA, *ahuri.* — Le musée gallo-romain de Saint... ah çà!... tu te fiches de moi, je présume?...

JEAN, *très correct.* — Jamais, p'pa!...

MAMAN, *inquiète.* — Mais, mon chéri, es-tu sûr que...

PAPA. — Tu n'as pas la prétention de me faire croire qu'il y a un musée gallo-romain à Saint-Germain, je pense?...

JEAN. — Je n'ai pas cette prétention... mais il y en a un... (*Supérieur.*) Tout le monde sait ça, d'ailleurs... sauf les gens du monde!...

PAPA, *ébranlé.* — Et le conservateur de ce musée te donne des rendez-vous?...

JEAN, *modeste.* — C'est-à-dire que je lui en demande... et non pas « des », mais un...

PAPA. — Pourquoi faire?...

JEAN, *important.* — Pour un travail que je fais sur les Gallo-Romains...

PAPA, *en admiration.* — Pour ta licence?...

JEAN. — Si je te disais que c'est pour mon plaisir, tu ne me croirais pas...

PAPA, *qui n'est pas encore très convaincu.* — Et il s'appelle, ce conservateur?...

JEAN. — Monsieur Raton... c'est un savant très connu... qui a fait des livres très intéressants...

PAPA. — Sur quoi?...

JEAN, *qui sait que l'éducation de Papa est plutôt sommaire.* — Oh!... sur des choses que tu ne connais pas!... il a écrit sur les antiquités gallo-romaines... sur les Celtes, les Francs, les Goths, les Daces...

PAPA, *qui entend prononcer le nom des Daces pour la première fois* (*pour dire quelque chose.*) — Ah!... même sur les Daces!...

JEAN. — Même sur eux!...

PAPA, *avec un reste de méfiance.* — Et, c'est pour parler de ça que tu as demandé un rendez-vous à ce savant ?...

JEAN. — Pas tout à fait !... Je lui ai écrit... comme c'est l'usage... pour obtenir une autorisation de visiter le musée aux heures interdites au public... et il m'a répondu en me donnant rendez-vous aujourd'hui, à une heure moins un quart... du reste... je vais vous montrer sa lettre... (*Maman jette à Papa un regard triomphant.*) je l'ai là... (*Il fouille dans sa poche.*) Tiens !... où l'ai-je mise ?...

PAPA, *redevenant narquois.* — Tu l'auras perdue ?...

JEAN. — Non... je l'ai sûrement serrée !... c'est elle qui me sert de carte d'entrée... elle doit être dans ma chambre... je vais la chercher...

MAMAN, *à Papa qui regarde sortir Jean*

*d'un air étonné.* — Pauv' chéri!... Vous voyez que c'est vrai qu'il travaille!...

PAPA, *les yeux au ciel.* — Il travaille!!!...

MAMAN. — Dame!... il va visiter des antiquités gallo-romaines avec des vieux savants... des gens qui ont écrit sur les Goths, sur les Huns... (*Avec admiration.*) sur les Daces!...

PAPA. — Voilà-t-il pas une belle affaire!...

MAMAN. — Enfin, ça prouve qu'il s'occupe de choses sérieuses... qu'il emploie bien son temps... et, si ce savant consent à causer avec lui de...

PAPA. — Causer!... causer!... qui est-ce qui parle de causer?... il va lui faire ouvrir la porte, tout bonnement... en admettant que tout ça soit vrai, encore?...

MAMAN. — Oh! c'est vrai!... il est allé chercher la lettre!...

PAPA, *l'air fin.* — Il ne la trouvera peut-être pas...

MAMAN, *anxieuse.* — Oh!... croyez-vous?...

JEAN, *revenant avec une lettre ouverte.* — Elle était dans ma jaquette d'hier...

PAPA, *parcourant la lettre avec un certain étonnement.* — Parfaitement!...

MAMAN, *lisant par-dessus l'épaule de Papa.* — « Vendredi... à une heure moins un quart »... (*Avec intérêt.*) Tu as un train commode?...

JEAN. — Je ne prends pas le train... je vais en bicyclette...

MAMAN. — Oh!... en bicyclette!... mais alors, tu seras en bicycliste?...

JEAN. — 'Turellement!...

MAMAN. — Est-ce que tu penses que c'est bien convenable... pour faire une visite à un savant?...

JEAN. — Je ne fais pas une visite à un

savant... je fais une visite à un musée... c'est tout différent!...

MAMAN. — C'est vrai!... Oui... à la rigueur, ça peut aller!... A quelle heure veux-tu déjeuner, mon chéri?...

JEAN. — Oh!... je déjeunerai là-bas!...

PAPA. — Où ça?... il n'y a que des restaurants très chers!...

JEAN. — Sois tranquille!... je n'irai pas au pavillon Henri IV!... je déjeunerai en route... dans un petit bouchon pas méchant...

MAMAN. — As-tu de l'argent?...

PAPA. — Voyons?... nous sommes le 15!... et il a reçu son mois le 1er!... ce serait malheureux s'il n'avait plus rien!...

JEAN, *sans conviction.* — J'ai!... j'ai!... (*Un temps, à Papa.*) seulement, si tu voulais me donner mes droits d'examen, tu serais bien gentil... parce que je suis

obligé d'aller tantôt à la Sorbonne, alors je paierais...

PAPA. — Déjà ?...

JEAN. — On a jusqu'à demain à midi... mais ça me paraît inutile d'aller demain exprès pour ça au Quartier...

PAPA, *tirant son portefeuille.* — Combien ?...

JEAN. — 120 francs...

PAPA. — Bigre !...

JEAN. — Si je suis refusé, on t'en rendra une partie...

PAPA, *amer.* — On sera bien bon !...

JEAN. — Je ne voudrais pas vous renvoyer tous les deux, mais si je veux aller là-bas sans me presser...

PAPA. — Il est neuf heures... il ne faut pas quatre heures pour aller en bicyclette à Saint-Germain...

JEAN, *qui pense qu'il a tout juste le temps*

*de rattraper le camarade et les petites femmes avec lesquels il va.* — Et déjeuner ?... vous n'y pensez pas, au déjeuner ?... je n'ai que le temps !...

PAPA. — Ta pauvre grand'mère va être désolée de ne pas t'avoir !...

JEAN. — Moi aussi !... mais c'est pas pour mon plaisir que je vais à Saint-Germain... (*Joyeusement.*) A tantôt, p'pa !... (*Il serre la main de Papa.*) A tantôt, m'man... (*Il embrasse Maman.*)

MAMAN. — Prends bien garde aux accidents !...

JEAN. — Sois tranquille, va !... (*Il sort d'une glissade.*)

PAPA, *méfiant.* — Il a l'air bien joyeux pour quelqu'un qui va travailler dans un musée... avec un vieux savant...

## II

*Le soir, à dîner.*

PAPA, MAMAN, GRAND'MÈRE, ONCLES, TANTES, etc. (*toute la famille est réunie pour fêter le jour de naissance de Grand'mère*).

MAMAN, *à Jean.* — Tu n'es pas trop fatigué, mon chéri?...

JEAN, *qui dort debout.* — Non!... pas du tout!... pas le moins du monde!..

GRAND'MÈRE. — As-tu fini ton travail, au moins, mon pauvre bonhomme?... tu ne retourneras plus là-bas?...

JEAN, *distrait et abruti.* — J'espère bien que si, que j'y retournerai !... C'que c'est chic, Saint-Germain !...

MAMAN. — Tu n'as pas dû avoir beaucoup le temps de voir le paysage...

JEAN. — Je l'ai vu tout de même... en déjeunant... parce que, après, je crois que nous étions un peu...

PAPA. — Qui ça « nous » ?...

JEAN, *se ressaisissant.* — Eh bien... mais... le conservateur... monsieur Raton... et moi...

PAPA. — Ah ! bon !... tu disais... quand je t'ai interrompu ?...

JEAN, *qui s'engourdit de plus en plus.* — J' sais plus !... j' disais rien !...

MAMAN, *imprudemment.* — Si... tu disais : « Nous avons vu le paysage en déjeunant, parce que, après, nous étions un peu... »

JEAN, *retrouvant le fil de ses idées.* — Un peu pafs!...

PAPA, *sautant en l'air.* — Un peu paf?... le conservateur du musée gallo-romain?...

JEAN. — Ça n'empêcherait pas!... mais c'était pas lui, c'étaient... (*Se rattrapant.*) c'était moi!... moi tout seul!... j'avais bu un sacré p'tit bleu...

GRAND'MÈRE. — Oh!...

PAPA. — Dans ces mauvais cabarets borgnes, on vous donne du vin frelaté... Où as-tu déjeuné?...

JEAN, *distrait.* — Au pavillon Henri IV....

PAPA. — Au pavillon Henri IV?... Eh bien, tu dois savoir ce que ça t'a coûté?...

JEAN. — Pas encore trop cher!...

GRAND'MÈRE. — Combien?...

JEAN, *tout à fait reparti.* — 62 francs!...

GRAND'MÈRE, *terrifiée.* — 62 francs!... pour toi tout seul?...

JEAN, *protestant.* — Mais non!... pas pour moi tout seul!... je serais un cochon si j'avais mangé pour 62 francs à moi tout seul!... nous étions plusieurs...

PAPA, *menaçant.* — Ah!... combien?...

JEAN. — Quatre... un de mes camarades et moi!... (*Un froid.*)

# LE THÉ DE MONSEIGNEUR

---

## I

*Un château superbe. Galerie des ancêtres. Salle des Chevaliers. Ponts-levis, tours, créneaux, meurtrières, oubliettes, etc., etc.*

PAPA et MAMAN. *Vieille noblesse. Des parchemins à n'en savoir que faire. Une certaine fortune, mais le château coûte les yeux de la tête à entretenir. De braves gens selon la morale mondaine.*

*Deux enfants :*

AGÉNOR — *devant qui Papa et Maman sont en adoration perpétuelle et à qui l'on*

*compte faire faire « un mariage superbe ».*

YVETTE, *qu'on aime bien, mais à laquelle on ne fait aucune attention.*

GRAND'MÈRE — *la mère de Maman — pas « née » — a eu toute sa vie pour son mari l'admiration éperdue qu'elle a aujourd'hui pour son gendre et pour son petit-fils. La noblesse, il n'y a que ça ! Ça l'hypnotise !*

LE COMTE JACQUES, *frère cadet de Papa, que l'on appelle volontiers dans la famille « ce mauvais garnement de Jacques » — bien qu'il ait aujourd'hui près de cinquante ans et qu'il ait mené une vie assez paisible. Mais il a refusé « des partis superbes » et persiste à rester garçon, ce qui est un signe évident de mauvaise conduite. Avec ça, il est Impérialiste, peint un peu, lit beaucoup, et préfère Yvette à Agénor. Un original, quoi !...*

MONSIEUR L'ABBÉ. *A élevé Agénor. Demeure*

*comme précepteur honoraire. Papa et Maman ne veulent pas le lâcher, afin qu'Agénor ne se sente pas tout à fait la bride sur le cou parce que, eux, n'osent pas faire à leur* CHÉRI *la moindre observation.*

MAMAN, *50 ans. A été très jolie. Pas distinguée. Encore agréable. (à Yvette qui va et vient, arrangeant des fleurs dans l'immense pièce où est le billard.)* — Tu as pensé aux draps pour Monseigneur?...

YVETTE, *19 ans, blonde, grande, bien tournée, élégante, gentille, spirituelle, un amour.* — Oui, maman !...

MAMAN, *à monsieur l'Abbé qui joue au billard avec le comte Jacques.* — Vous avez vu la lettre de Monseigneur, monsieur l'Abbé?...

MONSIEUR L'ABBÉ, *56 ans, une bonne figure*

*aimable et intelligente.* — Oui, madame la marquise.....

MAMAN, *ravie.* — Il arrive à 5 heures, vous savez?...

MONSIEUR L'ABBÉ, *calme.* — Je sais... je sais, madame la marquise...

MAMAN. — C'est un grand honneur pour nous... habituellement il descendait toujours aux Vieilles Roches pour la confirmation.....

MONSIEUR L'ABBÉ, *qui aime à être tranquille et qui se rend compte que le séjour de l'évêque va tout bouleverser.* — Il avait bien raison!... (*Mouvement de Maman.*) parce que... (*Cherchant à se rattraper.*) aux Roches... l'église est beaucoup plus près du château...

PAPA, *60 ans, très grand air, beaucoup de race, adore son château.* — Mais ici le château est beaucoup plus beau!...

JACQUES. — Ça lui fera une belle jambe, à l'évêque!...

PAPA, *avec une demi-indulgence.* — Il plaisante de tout, ce garnement de Jacques!.....

MONSIEUR L'ABBÉ, *œil reconnaissant à Jacques, avec qui il s'entend à ravir, et dont la présence l'empêche de mourir d'ennui.* — Monsieur le comte est si gai!...

JACQUES. — Si vous saviez à quel point vous m'agacez avec vos « monsieur le comte », monsieur l'Abbé, vous les mettriez une bonne fois dans le coin... et vous vous assieriez dessus...

L'ABBÉ. — Oh!... monsieur le co...

JACQUES. — Encore!... et dire qu'il y a quinze ans que c'est comme ça!...

PAPA, *qui tient de toutes les forces de son étroitesse d'esprit aux marques extérieures du respect.* — Mais monsieur l'Abbé ne t'aime pas moins parce qu'il...

JACQUES. — Je ne dis pas qu'il m'aime moins... je dis que je n'aime pas à m'entendre rappeler à toutes les minutes ce qui m'a entravé, gêné, embêté (*Mouvement de Grand'mère.*) dans la vie... Pardon, madame!... j'ai encore dit embêté... et je me souviens que vous détestez ça ?...

GRAND'MÈRE. — C'est vrai!... mais heureusement Agénor n'était pas là... (*Jacques rit.*) car j'espère bien qu'il n'emploie pas de telles expressions?...

JACQUES. — Non!... ça le gêne!...

GRAND'MÈRE. — Comment... est-ce que vous croyez... vous lui avez entendu dire emb...(*Minaudant.*) non!... je ne veux même pas répéter ce mot!... vous l'avez entendu?...

JACQUES, *riant toujours.* — Plutôt?...

GRAND'MÈRE. — Mais à quel propos?... quand?...

JACQUES. — Quand!... mais, d'abord, chaque fois qu'il parle d'ici...

PAPA, *saisi.* — D'ici?...

GRAND'MÈRE *qui ne comprend pas.* — Comment, d'ici?...

JACQUES. — Eh oui!... de la maison...

GRAND'MÈRE, *rectifiant.* — Du château...

JACQUES, *docile.* — du château où s'est écoulée son enfance... son enfance qu'il considère comme un long martyre...

MAMAN, *effarée.* — Un martyre!...

JACQUES. — Dame!... on l'empêchait de se moucher dans ses doigts et on lui faisait apprendre quelques petites choses... si peu que ce fût, il fallait bien tout de même!... alors, il qualifie volontiers cette époque bénie « d'embêtement à jet continu »...

MAMAN, *aigre.*—Mais vous vous plaigniez, vous aussi, tout à l'heure, des embêtements — il faut bien que je dise le mot — que...

JACQUES, *riant.* — Si c'est pour moi, il est inutile de vous excuser, vous savez?... Eh oui... j'ai eu des embêtements!... mais ils n'étaient pas du même genre... je travaillais comme un pauv' petit nègre, moi!... et quand, par hasard, je voulais gambader dans la rue... ou me laver les mains dans le ruisseau... ou exécuter n'importe quelle fantaisie — d'un ordre plutôt vulgaire, je le reconnais! — le vieux domestique qui me ramenait de Stanislas, m'attrapait copieusement : « Mais vous n'y pensez pas, m'sieu Jacques... vous serez comte... faut bien vous tenir... a-t-on vu un comte se laver les mains dans le ruisseau?... » Ah!... lui aussi, il avait le respect des privilèges!... et des signes extérieurs destinés à les révéler itou, le vieux Baptiste!... je ne comprends pas que, dans la famille, on lui ait permis de mourir... On n'en fait plus comme ça!...

PAPA, *glacial.* — Moi, je ne comprends pas bien ton histoire ?... Tu déclares avoir eu de l'« embêtement » parce que l'on t'empêchait de te rouler dans le ruisseau, et tu reproches à Agénor d'avoir trouvé mauvais, lui aussi, qu'on l'astreignît à certains usages... à...

MAMAN, *avec âme.* — Pauvre Chéri !...

JACQUES, *à son frère.* — J'avais ajouté que moi je travaillais !... c'est vrai !... j'ai toujours très bien et beaucoup travaillé... Ce que je reproche à Agénor, c'est de n'avoir jamais rien fichu... s'il avait cent mille francs de rente... ou seulement la moitié... je lui pardonnerais cette veulerie... mais comme ce n'est pas le cas, je lui en veux de n'être pas plus énergique... il devrait se mettre à même de...

GRAND'MÈRE. — Avec son nom... ce château qui doit lui revenir, et son gentil phy-

sique, il fera s'il le veut un superbe mariage...

JACQUES. — Parfaitement !... (*Bourru.*) alors il se noiera !... car vous ne l'avez même pas forcé à apprendre à nager... il n'aimait pas l'eau !... espérons que ça viendra !... (*L'Abbé rit.*)

PAPA, *froissé.* — En vérité, tu as des plaisanteries...

MAMAN, *qui n'a pas compris.* — C'est vrai qu'il n'aimait pas l'eau, le pauvre Chéri !... lui qui aime tant les sports en général, il ne peut pas souffrir la natation... je ne sais pas pourquoi ?...

JACQUES. — Je le sais bien, moi !... C'est un sport admirable, mais c'est le sport du pauvre... or, Agénor n'aime pas beaucoup ce qui est amusant... il aime surtout ce qui est cher !... nager, patiner, canoter même ?...

jamais!... puisque le premier venu peut s'offrir ça!...

MAMAN. — Maïs vous êtes injuste!... il raffole du canotage...

JACQUES. — Allons donc!... j'entends par canoter, filer dans un bon petit youyou qui...

GRAND'MÈRE, *clignant de l'œil et s'efforçant de comprendre.* — Un bon petit quoi?...

JACQUES. — Youyou!... c'est un petit bateau que vous ne connaissez pas!... Agénor non plus!... c'est pour ça qu'il ne vous l'a pas monté... Non... il ne raffole pas...comme sa mère le dit... du canotage à proprement parler... il aimerait à se pavaner sur un yacht chic...et encore! pour voir son déplacement aux « mondanités » des journaux... car il aurait le mal de mer!... Tout ça, d'ailleurs, ne l'empèche pas d'être un bon petit

garçon très gentil... c'est pas sa faute si on l'a gâté, le pauv' gosse !...

GRAND'MÈRE. — Le pauvre quoi ?...

JACQUES, *d'une voix de stentor.* — Gosse!... ça veut dire familièrement un môme... un' mioche... je vous demande pardon... je suis très peuple, moi !... (*Grand'mère le regarde d'un air écœuré.*)

MAMAN, *qui a continué de penser seulement au Chéri.* — Je viens de lui envoyer une dépêche pour lui dire de revenir tout de suite... Monseigneur m'écrit qu'il veut le voir... il a la bonté de me dire qu'il se souvient du petit garçon joufflu qu'il a confirmé il y a huit ans... (*Un soupir.*) il le trouvera bien changé !... il a mauvaise mine, le pauvre Chéri !... il est tout maigre !...

JACQUES, *entre ses dents.* — Ça n'est pas étonnant !...

MAMAN, *qui a vaguement entendu, inquiète.* — Pas étonnant?... pourquoi?... vous le croyez malade?...

JACQUES. — Pas le moins du monde!...

PAPA, *soupçonneux.* — Alors... pourquoi dis-tu que ce n'est pas étonnant qu'il ait mauvaise mine?...

MAMAN. — Et qu'il soit tout maigre?...

JACQUES. — Ai-je dit ça?... je suivais une idée...

PAPA. — Quelle idée?...

JACQUES. — Je ne sais plus!... (*L'Abbé le regarde un peu inquiet, lui aussi. Un temps.*) vous disiez que vous avez envoyé une dépêche à Agénor?...

MAMAN. — Oui...

JACQUES. — Vous saviez donc où il était?...

MAMAN. — Mais naturellement!... puisqu'il ne sort jamais sans dire où il va?...

JACQUES. — ......

MAMAN. — Il est allé déjeuner chez les Himbu...

JACQUES, *qui sait que les d'Himbu, parents d'un camarade du Chéri sont embêtants comme la pluie et qu'il les fuit tant qu'il peut.* — Ah !......

MAMAN. — Il m'avait dit que peut-ètre il resterait aussi à dîner...

JACQUES. — « Qui donc qui disait » qu'il n'était pas courageux, ce garçon ?... (*Yvette rit.*) dìner chez les Himbu... quand on y a déjeuné surtout !... dénote une énergie pas ordinaire !...

PAPA. — Je ne comprends pas cette habitude que tu as de tourner en ridicule nos bons, nos excellents voisins...

JACQUES. — Toi, tu te contentes de les éviter, ces bons, ces excellents voisins... parce que... — si peu exigeant que tu sois —

tu les trouves tout de même par trop embêtants !...

PAPA. — Mais...

JACQUES. — Ben non !... je me trompe !... ils viennent ici très souvent... et vous êtes toujours fourrés à la Mélardière... je veux bien, moi !... je ne suis pas contrariant !... n'est-ce pas, monsieur l'Abbé ?... (*L'Abbé rit.*)

MAMAN, *les yeux fixés sur l'avenue.* — Je pense qu'il ne va pas tarder à arriver ?...

JACQUES, *se levant brusquement.* — Qui ça ?... l'évêque ?...

MAMAN. — Mais non... Agénor !...

JACQUES. — Ah ! bon !... (*Il se rasseoit.*)

MAMAN. — Pourquoi vous êtes-vous levé si précipitamment ?... Vous le connaissez donc, Monseigneur, que vous vous élanciez ainsi au-devant de...

JACQUES. — Ce n'était pas pour m'élancer que je me levais... c'était pour me sauver...

GRAND'MÈRE, *pointue.* — Ah!...

JACQUES. — Le dîner suffira à m'égayer... autrement j'aurais peur de trop m'amuser... (*Yvette et l'Abbé rient. Papa et Maman font des têtes.*)

MAMAN, *à Papa.* — Voici la voiture qui avance, mon ami...

JACQUES, *à son frère.* — C'est toi qui vas à la gare?...

PAPA, *ironique.* — Tu pensais peut-être que j'allais envoyer le garde?..

JACQUES, *se mettant au diapason.* — Justement!... avec la petite voiture et la bourrique!...

PAPA, *dédaignant de répondre, à Maman.* — Il n'y a pas de commissions?... j'aurai quelques minutes avant le train...

MAMAN. — Non!... (*Un temps.*) Si vous croisez Agénor en route, pressez-le?... et

puis, dites bien à Monseigneur qu'il va avoir chez nous toute liberté...

JACQUES. — Qu'est-ce qu'il va bien pouvoir faire pour en profiter, Seigneur ?...

MAMAN. — Le grand vicaire m'a prévenue qu'il aime à se promener seul pendant une demi-heure avant le dîner...

PAPA. — J'ai donné des ordres... tout le parc a été ratissé...

MAMAN. — Il se couche à onze heures... à dix heures il a l'habitude de prendre du thé... il en prend aussi le matin...

PAPA. — Vous penserez à lui donner de celui que Robert nous a envoyé de Chine pendant la guerre?...(*Respectueusement.*)... le thé de l'Impératrice...

YVETTE. — Oui, papa... maman me l'a dit...

PAPA. — Il est merveilleux, ce thé !...

JACQUES. — Il est exquis !... (*Il fait cla-*

*quer sa langue.*) et je me demande si l'évêque sera vraiment capable de l'apprécier comme il convient...

MAMAN. — Pourquoi pas?... si Monseigneur prend du thé tous les matins et tous les soirs, c'est qu'il est amateur de thé...

JACQUES. — Amateur ou connaisseur, ça n'est pas la même chose !...

MAMAN. — Nous prierons Agénor de le faire ce soir... il le fait dans la perfection...

JACQUES. — Il est certain qu'il le fait mieux que vous ou que les domestiques... qui ont une façon très personnelle de le massacrer... je me demande toujours ce qu'ils peuvent bien fourrer dedans?... c'est à croire qu'ils le font avec de l'eau de vaisselle...

GRAND'MÈRE. — Je n'ai pas remarqué ça!... le thé... c'est toujours du thé... ça n'est jamais bien bon...

MAMAN. — Je vais voir s'il ne manque rien dans la chambre de Monseigneur... (*Elle sort avec Yvette.*)

PAPA. — Moi, je pars... je n'ai que le temps maintenant d'arriver pour le train...

GRAND'MÈRE, *sortant aussi.* — Pourvu, mon Dieu! que la dépêche ait touché notre Chéri!...

JACQUES, *à l'Abbé.* — Vous y croyez, vous, monsieur l'Abbé, au déjeuner chez les Himbu?...

L'ABBÉ. — Ma foi, monsieur le...

JACQUES. — Pchttt!!! voulez-vous bien rentrer ça!...

L'ABBÉ, *riant.* — Monsieur Jacques...

JACQUES. — A la bonne heure!...

L'ABBÉ. — Je vous avoue que je n'y crois pas du tout!... Certes, la famille d'Himbu est une excellente famille... mais qui n'est pas faite pour plaire à l'Agénor que nous con-

naissons... Le petit jeune homme a, il est vrai, le même âge que lui... mais il n'est pas très intelligent...

JACQUES. — Nous pouvons même dire que c'est un crétin...

L'ABBÉ. — Oui... nous pouvons le dire... Je ne crois pas qu'Agénor aille le voir souvent... mais je crois aussi qu'il a pris sur cet enfant un ascendant très grand... il l'éblouit... il l'hypnotise... c'est une pauvre petite loque qu'il chiffonne à son gré... et je ne serais pas surpris qu'il se servît de lui comme... (*Il cherche un mot.*)

JACQUES, *interrompant.* — Comme paravent?...

L'ABBÉ. — Justement!... j'ignore... je veux ignorer où mon élève passe le temps de ces prétendues visites... mais je suis convaincu que ce n'est pas où il dit... je ne sais pas si vous avez jamais remarqué com-

ment il est en rentrant de ces soi-disant déjeuners dans la famille d'Himbu?...

JACQUES. — Il a une tête infecte, hein?...

L'ABBÉ. — Pas seulement ça!... la dernière fois il était soûl perdu!... oui... et l'avant-dernière il avait déjà un coup de trop... je ne comprends pas que monsieur le marquis et madame la marquise ne s'en soient pas aperçus...

JACQUES. — Ils ont une tôle sur les yeux!...

L'ABBÉ. — Mais vous, monsieur le comte?...

JACQUES. — Moi?... je n'y ai pas fait attention!... J'aime bien mon neveu... ce n'est pas un méchant petit garçon... je ne lui souhaite que du bien... mais il ne m'intéresse pas du tout!... je ne le regarde jamais!... il deviendrait nègre dans la journée que je ne sais pas si je m'en apercevrais le soir...

L'Abbé. — Est-on heureux d'être comme ça!... moi, c'est le contraire!... tout ce que j'aimerais autant ne pas voir se précipite sur mon œil... s'en empare et ne lui permet plus d'aller ailleurs... (*Il regarde la pendule.*) La dépèche ne touchera certainement pas Agénor... il ne reviendra pas avant ce soir... (*Un temps.*) C'est peut-être tant mieux!...

jacques, *qui écoute.* — J'entends une voiture... c'est lui!...

l'Abbé, *regardant à la fenêtre.* — Non... c'est monsieur le comte qui ramène Monseigneur...

jacques, *bondissant.* — Sapristi de sapristi!... je ne peux pas le recevoir comme ça en pet-en-l'air!... (*Il se sauve.*)

## II

*Dans le parc. Il est six heures.*

MONSEIGNEUR, *un bon bonhomme rond comme une boule, se promène en lisant. Il est vêtu d'une longue douillette noire en étoffe légère mais hermétiquement fermée, et comme il a oublié son chapeau sur un banc, rien n'indique sa haute situation. En se promenant, Monseigneur pense.* — Il est superbe, ce parc !... le château aussi d'ailleurs !... je ne suis pas fâché de changer de place un peu... depuis quinze ans je descendais au même

endroit...ça finissait par devenir fastidieux!... Les châtelains d'ici ne m'ont pas l'air très distrayants... mais il y a un fils que j'ai confirmé jadis à ce qu'il paraît... alors j'ai demandé qu'il fût là... j'aime la jeunesse!... c'est gentil, la jeunesse!... il paraît qu'il est allé ce matin déjeuner chez les Himbu... d'excellentes gens chez qui j'ai déjeuné, moi aussi, quand je confirmais à Lamarche... mais chez lesquels je n'irais certainement pas pour mon plaisir... surtout si j'avais vingt ans!...

(*Il reprend sa lecture. Puis au bout d'un instant, il recommence à penser :*)

— Ici, il n'y a pas à dire, c'est superbe!... mais ça manque de simplicité... j'entends le châtelain, la châtelaine, et la vieille dame qui était dans le fauteuil antique, avec une robe qui avait l'air en zinc... ça ne pliait pas!... C'est le père ou la mère... je veux

dire c'est la mère du marquis ou de la marquise... je ne sais pas duquel des deux?... Ils ont paru saisis parce que j'ai dit que je me promenais seul... et que j'ai refusé le grand diable de valet dont ils voulaient m'encombrer... comme je le leur ai dit... si c'était ça, j'aimerais autant mon vicaire!... voilà un joli petit sentier!... c'est vert, c'est frais... je n'ai aucune idée où ça va m'emmener, par exemple!... (*Il regarde sa montre.*) Oh!... il n'est que six heures!... on ne dîne qu'à sept heures... j'aurais toujours le temps de me retrouver... (*Il disparaît sous les arbres.*)

LE CHÉRI, *19 ans, de taille moyenne, mince, l'air fragile et futé. Un bon petit garçon, mais ignorant, fêtard et feignant. Ne s'intéresse qu'aux choses les plus insignifiantes, n'aspire qu'à la noce la plus banale. Vaniteux et snob. Gentil et même serviable quand ça ne le gêne*

*pas. Pas bête. Ingénieux à l'occasion. Eût peut-être été charmant si on l'avait élevé autrement. Habillé, avec une extrême recherche, à la mode provinciale de demain. Est, pour l'instant, complètement gris. Il ouvre avec une clef la petite porte qui est au bas du parc, grimpe en courant tête baissée le raidillon qui conduit le plus directement au château, et pense :*

— Il doit être horriblement tard... si j'en juge par le soleil... c'est bien vague, le soleil... mais j'ai oublié ma montre à l'hôtel des Princes... (*Il s'arrête et s'éponge le front.*) et c'en est un bête de coup !... Si Louchonnette s'en est aperçue, ça va bien !... j'écrirai à Gaston d'aller la chercher... et y m'la rapportera en disant que j' l'ai oubliée chez lui... mais si c'est le garçon... et qu'il la donne au patron... et que c' crétin-là ait l'idée de m' la renvoyer à la maison?... (*Il*

*se réponge le front.*) Cré mâtin!... fini la confiance!... si tant moules qu'y soient... y n'y couperont plus, dans les déjeuners à la Mélardière!... (*Souriant.*) C'était pourtant gentil!... Oh! là, là oui, qu' ça l'était, gentil!... Louchonne doit s' faire des cheveux d' son dîner raté!... Aussi a-t-on idée de c't' évêque qui d'mande que j' vienne?... non, mais voyez-vous c't'idiot-là!... (*Se reprenant vivement.*) non!... j 'veux pas dire ça!... faut pas!... pac' que c'est pas respectueux... mais, nom d'un p'tit mouzaïa!... c'est pas une raison pac' qu'on est évêque d' venir déranger les gens tranquilles!... (*Il rit aux anges.*) tranquilles?... c'est p't' être pas l' mot?... Et c't' imbécile de larbin des Himbu avait bien besoin d' l'apporter, la dépêche!... la moule!... la gourde!... le ver de vase!... y pouvait pas la garder?... J' sais bien qu' nous lui avons promis vingt balles

chaque fois qu'y nous empêcherait d'être pincés... nous deux Gaston... pac' que sans ça, y aurait plus d' sécurité !... avec tout ça, j' m'endors... moi !... j' vas être en retard !... (*Il s'arrête.*) Core heureux que j' sois pas paf!... j' devrais l'être!... en avons-nous bu d' ce champagne!... ordinairement... quand j'ai bu comme ça j'y vois plus clair... et aujourd'hui j'y vois trop !... c'est vrai, ça !... v'là un orme... (*Il le tâte.*) c'est bien un orme?... oui!... ben, à un pas, j'aurais juré qu'y en avait deux !... voyons!... voyons!... c'est pas tout ça !... me v'là en plat... faudrait voir à courir!... (*Il repart tête baissée, et fonce sur Monseigneur qui arrive lentement en face de lui. Monseigneur, qui lisait et ne l'a pas vu venir, reçoit le choc en plein ventre et tombe assis sur la mousse.*)

LE CHÉRI. — Sacrrrr!... (*Ahuri.*) qu'est-ce que c'est qu' ça?... (*Se rendant compte à*

*peu près.*) Oh !... pardon, m'sieu l'Abbé !... j' vous avais pas aperçu !...

MONSEIGNEUR, *qui se relève en souriant.* — Moi non plus !... sûrement !...

LE CHÉRI. — J' vous ai pas fait mal, au moins?... (*En lui-même.*) L'évêque est arrivé !... c'est sûr l' grand vicaire qui s' donne de l'air !...

MONSEIGNEUR. — Non... pas mal du tout !... cette mousse est très épaisse et très douce !... (*Il rit.*)

LE CHÉRI. — Tant mieux ! tant mieux !... (*En lui-même.*) C'est pas l' grand vicaire !... y aurait fait plus d' chichi pour la pelle !... c'est un vicaire ordinaire... très ordinaire... (*Haut.*) Alors... comme ça... Monseigneur est déjà arrivé?...

MONSEIGNEUR. — Monseig... (*Comprenant.*) oui... oui... il est arrivé... pourquoi?...

LE CHÉRI. — Pac' qu'on m' fait rev'nir pour lui... (*Cherchant à suivre le fil.*) pour lui!... on m' fait revenir d' la campagne...

MONSEIGNEUR, *montrant les allées, les beaux arbres, la mousse, etc., etc.* — Mais il me semble que vous la retrouvez ici, la campagne?...

LE CHÉRI. — C'est pas... (*De plus en plus gris.*) pas l' même genre!... l'aut' est plus gaie... (*Il rit d'un air fin.*)

MONSEIGNEUR, *le regardant.* — Et on y déjeune bien, je parie?...

LE CHÉRI. — Aux Princes?... couci, couça!... du reste, vous connaissez p't être... si vous habitez Pont-sur-Rance?... car j' suppose, m'sieu l'Abbé, qu' vous accompagnez Monseigneur?...

MONSEIGNEUR, *souriant.* — Toujours!...

LE CHÉRI. — Toujours... toujours... pas si toujours que ça!... car vous avez tout

d' même trouvé moyen d' vous cavaler un brin avant l' dîner?... et j' vous comprends d' reste!... pac' que ça doit être un métier plus flatteur qu' rigolo...

MONSEIGNEUR. — En effet!...

LE CHÉRI. — J' pensais bien!... Dites donc, m'sieu l'Abbé?... j' voudrais pas vous commander, comme on dit dans l' pays... pac' que d' moi à vous ça serait pas à faire... mais si nous voulons rappliquer pour l'heure, nous ferons bien d' nous trotter, vous savez?...

MONSEIGNEUR. — Quelle heure est-il au juste?...

LE CHÉRI. — Au juste, j' vous dirai pas!... mais comme ça... à vue d' nez... au soleil... doit être dans les six heures et demie, sept heures moins un quart...

MONSEIGNEUR, *regardant sa montre*. — Il est six heures trente-cinq exactement...

LE CHÉRI, *avec envie.* — Vous avez vot' montre, vous !.... vous avez d' la veine !...

MONSEIGNEUR. — Avez-vous perdu la vôtre ?...

LE CHÉRI. — Perdu... c'est pas l' mot... mais j'aimerais p't-être autant... pac' que... mais j' peux pas vous expliquer ça !...

MONSEIGNEUR, *compatissant.* — Pourquoi ?...

LE CHÉRI.— Pac' que vous êtes un prêtre, pardi !... et qu' les prêtres... j' les respecte toujours !... ainsi, même à m' sieu l'Abbé qui m'aime comme ses p'tits boyaux, j' lui dirais pas... d'abord pac' que ça serait pas assez respectueux... et puis aussi pac' qu'y m' ficherait un d' ces poils... ah ! mais là !... (*Tirant Monseigneur par sa manche.*) Dites donc .. tricotons-nous un peu ?...

MONSEIGNEUR, *qui est gros et n'aime pas à se presser.* — Mais... (*Il montre les tours*

*qu'on aperçoit assez près.*) nous avons bien le temps!...

LE CHÉRI. — Vous!... pac' que vous dînez avec cette soutane-là, probablement?... vous êtes sur le velours, vous!... mais moi, c'est une aut'paire de manches!... C'est que j' les connais!... y sont capables de m' faire f... en sifflet pour l'évêque!...

MONSEIGNEUR, *qui rit de tout son cœur.* — Je suis vraiment désolé que...

LE CHÉRI. — Y a pas d'quoi!... c'est pas vot' faute, pas?...

MONSEIGNEUR, *qui aime autant garder l'incognito.* — Sans doute... (*Un temps.*) je suis sûr, d'ailleurs, que Monseigneur ne trouverait pas du tout utile que vous mettiez votre sif... (*Se reprenant.*) votre habit...

LE CHÉRI. — Lui, parbleu!... si c'est un bon zig, y doit s'en battre l'œil, pas vrai?... mais vous n' connaissez pas la maison!...

on est pour le décorum à un point!... J' sais pas s'il aime le décorum, l'évêque... mais j' lui fiche mon billet qu'il en aura sa claque en partant!... ah! pour ça oui!... Nom d'un sabre, qu' j'ai mal à la tête!...

MONSEIGNEUR, *bon enfant.* — C'est le soleil, peut-être?...

LE CHÉRI. — Ah! ouiche! l' soleil!... (*Confidentiellement.*) C'est l' Château-Campêche des Princes!... encore, moi... j' promène ça à peu près... mais Gaston!...

MONSEIGNEUR. — Gaston d'Himbu?...

LE CHÉRI. —Oui... (*Étonné.*) vous l' connaissez?... tiens!... c'est vrai!... Monseigneur allait confirmer chez ses parents... j' veux dire confirmer à l'église d' ses parents...

MONSEIGNEUR. — Je comprends, je comprends!...

LE CHÉRI. — Tant mieux!... (*La langue*

*de plus en plus pâteuse.*) pac' que, si vous n' compreniez pas... ben, c'est pas moi qui pourrais vous 'xpliquer... ce soir... pac' que une aut' fois... (*Un temps.*) Qu'est-ce que c'est donc déjà que j' disais ?...

MONSEIGNEUR. — Vous parliez de Gaston d'Himbu...

LE CHÉRI. — ...Fait'ment !... V's êtes équilibré, vous !... J' voulais dire qu' moi j' suis qu'un peu paf... tandis qu' lui, il a dégobillé... oui, m'sieu l'Abbé... (*Voyant la tête de Monseigneur.*) Mais vous aimez p't-être pas qu'on parle d' ça avant l' dîner?...

MONSEIGNEUR. — J'aime encore mieux avant qu'après !...

LE CHÉRI. — Ah !... on pourrait en parler pas du tout !...

MONSEIGNEUR. — C'est vrai !... il y a encore ça !...

LE CHÉRI. —Et j' vous d'manderai même,

m'sieu l'Abbé, d' pas jaspiner là-dessus à la maison ?...

MONSEIGNEUR, *qui ne comprend pas.* — De ne pas quoi ?...

LE CHÉRI. — D' pas jaspiner, pac' que... (*Hurlant.*) Nom d'un pétard !...

MONSEIGNEUR, *sautant en l'air.* —Qu'est-ce que c'est?...

LE CHÉRI.—L' premier coup qui sonne!... l' premier coup du dîner!... Prenez l' raccourci, m'sieu l'Abbé!... (*Il le pousse dans un petit sentier.*) Passez d'vant!... (*Regardant la douillette de Monseigneur qui est très salie à une place.*) Tiens!... dans quoi donc vous vous ètes assis?... vous êtes sale comme plusieurs peignes, m'sieu l'Abbé!...

MONSEIGNEUR. — Mais... (*Se souvenant.*) Ah!... c'est quand je suis tombé!...

LE CHÉRI. — Mon Dieu!... c'est vrai!... et c'est d' ma faute!... mande encore bien

pardon, m'sieu l'Abbé... 'tendez un coup que j' vous brosse...

MONSEIGNEUR. — Mais c'est inutile... nous rentrons... on me brossera au château...

LE CHÉRI. — C'est ça!... pour qu'en attendant on croie que j' vous ai enlevé l' captif... c'est là qu' j'écoperais!... et, faut reconnaître qu' cette fois-là, y aurait d' quoi!...

MONSEIGNEUR, *qui n'a pas compris un mot et qui, d'autre part, ayant entendu la cloche, ne veut pas s'arrêter.* — Mais non!... ce n'est rien... (*Il se brosse légèrement avec la main en donnant de petites tapes.*)

LE CHÉRI. — C'est rien!... c'est rien!... parlez donc pas des choses qu' vous connaissez pas!... vous avez pas un œil là, pas?... ben... moi qu'en ai un... qu'en ai un pac'que j' suis derrière vous... j' vous promets, m'sieu l'Abbé, qu'on jurerait qu'on vous a

flanqué une tatouille que'qu' part... ah ! mais que oui !...

MONSEIGNEUR, *qui ne veut pas le contrarier*. — J'en suis convaincu !... mais marchons...

LE CHÉRI. — Avec tout ça, j'ai pas cherché c' que j' vas dire pour la voiture... faut que j' dise que'qu' chose...

MONSEIGNEUR, *détalant toujours*. — Oui... oui...

LE CHÉRI. — Oui... oui !... ça vous est facile, à vous !... et, d'abord, vous n' comprenez pas !... voilà !... j'ai été en ville avec un sapin d' la famille... on m' l'a confié pac' que j'allais censément chez les Himbu...

MONSEIGNEUR, *pour avoir l'air de s'intéresser*. — Ah !...

LE CHÉRI. — Y a pas de « ah ! »... c'est comme ça !... J'ai mis l' sapin aux Princes... et j'ai dit à Baptiste qu'y pouvait s' balader

jusqu'à dix heures du soir... Comme ça, vous comprenez, j' suis bien sûr qu'y n' mangera pas l' morceau... l'est bien trop content d' tirer des bordées... (*De plus en plus gris.*) Ça va bien !... mais comme a fallu que j' parte à cinq heures... rapport à c't' évêque d' malheur... j'ai pas pu prendre l' sapin... Baptiste était Dieu sait où !... et l' cheval couché comme un veau dans l'écurie... J'ai pris la patache qui m'a vomi au bas du Parc... ça va bien !... mais qu'est-ce que j' vais dire pour 'xpliquer qu' j'ai pas ramené l' fiacre, l' canasson et l' larbin d' la famille !... qu'est-ce que j' vais dire, j' vous l' demande !...

MONSEIGNEUR, *machinalement.* — Mais... je ne sais pas trop !... que... que vous aviez envoyé le cheval à la forge peut-être bien ?... et que comme vous avez dû partir à l'improviste...

LE CHÉRI, *ravi.* — ...'Faitement!... (*Avec admiration.*) ben, vous en avez, du vice!... vous mariez Justine sans douleur, vous!... à la bonne heure!... Vous pouvez dire, sans craindre d' vous flatter, qu' vous la connaissez dans les coins, m'sieu l'Abbé!... et dans les bons!... (*Ils rentrent dans l'allée. Le Chéri se remet à côté de Monseigneur.*) Après ça... quand vous étiez jeune...

MONSEIGNEUR. — Quand j'étais jeune?...

LE CHÉRI. — Ben... vous avez p't-être mené aussi un' vie d' patachon?... on n' sait pas!... Quand j' dis « aussi »... c'est une manière de parler... pac' que moi, au fond, j' fais pas fort la noce... j' la fais pas comme j' voudrais... ah! mais non!... (*Poussant un hurlement et s'arrêtant court.*) Cochon malade!...

MONSEIGNEUR, *surpris par ce cri, s'arrêtant court aussi.* — Qu'est-ce qu'il y a en-

core?... (*En lui-même.*) Ce petit pochard est plutôt gentil au fond, je crois?... mais il a une façon de hurler tout à coup des choses incompréhensibles, qui est vraiment insupportable!...

LE CHÉRI, *qui s'aperçoit que Monseigneur est désagréablement impressionné.* — J' vous ai fichu l' taf?... mais c'est que v'là P'pa qu'est à la fenètre d' la tour du midi!... r'luquez-le un peu?... J'vas vous fausser compagnie, m'sieu l'Abbé... j' voudrais pas qui m' zyeute... j' serais fumé!... A t't' à l'heure!... moi j' me déguise en cerf... et j' fais l' tour derrière les communs...

MONSEIGNEUR. — A tout à l'heure!... (*En lui-même.*) Ce pauvre petit!... quand on s'apercevra qu'il est gris, on le grondera sévèrement... car la sévérité me semble être en honneur dans cette famille... le père a l'air austère... la mère... elle n'a l'air de

rien, la mère... elle est incolore!... mais la grand'mère a des sourcils et des moustaches extraordinaires... elle ressemble à un vieux soldat!... (*Il sourit aimablement à Papa qui s'avance au-devant de lui.*)

PAPA, *en habit, un œillet blanc à la boutonnière, très belle allure et tout à fait bonne façon.* — Monseigneur, nous craignions que vous ne vous fussiez perdu...... je n'osais pas aller au-devant de vous, sachant qu'il faut respecter la solitude de votre promenade...

MONSEIGNEUR. — Elle a été fort agréable, ma promenade!... ce pays est charmant!... (*Ils arrivent à la terrasse où sont réunis Grand'mère, Maman, l'Abbé, Jacques et le Grand Vicaire.*)

PAPA. — Je suis vraiment désolé, Monseigneur, de ne pouvoir vous présenter mon fils dont vous aviez daigné vous souvenir...

nous espérions qu'il rentrerait à temps, mais la dépêche...

YVETTE, *elle sort du château.* — Il est là, Papa... il vient d'arriver...

GRAND'MÈRE et MAMAN, *ensemble.* — Ah!... (*Soupir de satisfaction.*)

PAPA. — C'est très curieux!... je n'ai pas entendu la voiture!...

YVETTE. — Il est rentré à pied, papa!...

MAMAN, *effarée.* — A pied!... il a fait treize kilomètres à pied?...

YVETTE. — Non, maman... il est revenu par la diligence jusqu'à la petite porte du bas...

PAPA. — Mais pourquoi n'est-il pas revenu avec la voiture?...

YVETTE, *avec un peu d'embarras.* — Je crois qu'il a été obligé d'envoyer ferrer la jument... et elle n'était pas rentrée quand il a été obligé de partir...

MAMAN. — Pauvre Chéri!... (*L'Abbé et Jacques se regardent en souriant.*)

*La cloche sonne à toute volée le second coup du dîner. Le maître d'hôtel s'avance sur la terrasse et annonce :*

— Monseigneur est servi !...

(*On entre dans le vestibule.*)

LE CHÉRI, *en habit, très rouge, pas très bien coiffé, une fleur passée la tête en bas et la queue en l'air à la boutonnière, dégringole ventre à terre le grand escalier de marbre à double évolution, en chantant d'une voix enrouée :* — Viens Poupoule!...

JACQUES, *allant au-devant de lui.* — Tais-toi donc, animal !...

LE CHÉRI, *s'arrêtant, d'abord un peu hésitant et interloqué, mais reprenant vite son aplomb, à demi-voix.* — Ben, on l'dit quand y a du monde!... (*Il fait à Monseigneur un petit signe d'intelligence.*)

PAPA, *au Chéri.* — Viens ici !... (*A Monseigneur.*) Monseigneur !... j'ai l'honneur de vous présenter mon fils Agénor...

LE CHÉRI, *reculant au lieu d'avancer, à Yvette.* — Qu'est-ce qu'y dit ?... qu'est-ce qu'y dit ?... C'est pas ça l'évêque ?...

YVETTE, *le poussant.* — Mais si !... mais va donc !...

LE CHÉRI, *abasourdi, regardant Monseigneur.* — Ça ?... (*Haussant les épaules.*) C't une farce !... elle est bien bonne !...

MAMAN, *à Agénor.* — Mais viens donc saluer Monseigneur, mon Chéri ?...

LE CHÉRI, *il salue docile, correct et abruti.* — Monseigneur !...!...!...

## III

*Dans la salle des Chevaliers qui est à la fois le fumoir et le billard. Il est dix heures moins quelques minutes. Monseigneur, Grand'-mère, Papa et le grand vicaire, jouent au whist. Maman et Yvette travaillent près d'une table. Jacques et monsieur l'Abbé viennent de terminer une partie de billard. Le Chéri dort à poings fermés dans une bergère. Deux domestiques entrent et déposent sur une table le grand plateau où est le service à thé, le samowar, etc... etc...*

L'ABBÉ, *secouant le Chéri.* — Voyons!...

réveille-toi, mon petit?... (*Le Chéri se dresse effaré.*) Ta maman désire que ce soit toi qui fasse le thé?...

LE CHÉRI. — Ben, en v'là une idée, par exemple!...

L'ABBÉ. — Oui... parce que c'est du thé de ton cousin Robert qu'on donne à Monseigneur...

LE CHÉRI, *l'œil attendri.* — Un vrai beurre, c' thé-là!...

L'ABBÉ. — C'est pour ça, mon petit, que madame la marquise qui trouve que les domestiques font mal le thé... et qu'elle ne le fait pas non plus aussi bien que toi... te prie...

LE CHÉRI. — Pas d' viles adulations, m'sieu l'Abbé!... j'y vais!... (*Il se lève et trébuche vaguement.*) quand j' dis j'y vais... c'est peut-être exagéré, car je n' me vois pas beaucoup allant n'importe où... (*Il fre-*

*donne:*) Viens Poupoule!... viens Poupoule!...

L'ABBÉ. — Voyons, mon petit, tiens-toi bien!... pense à Monseigneur...

LE CHÉRI, *se dirigeant en titubant légèrement vers la table.* — J'y pense!... je n'l'oublierai jamais!... j'lui écrirai!...

PAPA, *à Monseigneur qui se lève après le whist.* — Monseigneur... vous allez, n'est-ce pas, nous faire le grand plaisir de ne rien changer à vos habitudes...

MONSEIGNEUR, *louchant vers la table à thé.* — Mais... je prends simplement une tasse de thé... je...

PAPA. — Vous ne dites pas tout, Monseigneur?... toujours, vous fumez une pipe... (*Aimable.*) une petite pipe à cette heure-ci...

MONSEIGNEUR. — Mais non... mais non... pas toujours... d'ailleurs, je n'ai pas là ma pipe et...

PAPA. — Je vous demande pardon, Mon-

seigneur... je me suis permis de la faire demander à votre valet de chambre... (*Indiquant une table au bout de la salle à côté de la table à thé.*) elle est là!... Agénor!...

LE CHÉRI, *debout, se calant fortement à la table.* — Voilà, p'pa!...

PAPA. — Viens installer Monseigneur qui veut bien nous faire le plaisir de fumer sa petite pipe avec nous?... tu connais les tabacs et tout ça mieux que moi qui ne fume pas...

LE CHÉRI, *qui a encore bu à dîner et qui est beaucoup plus gris, s'allongeant pour attraper le bord de l'autre table avant de lâcher celle à laquelle il se tient.* — ... 'Oilà, p'pa!...

PAPA. — Installe Monseigneur...

LE CHÉRI. — Oui, p'pa!... (*Il s'approche de Monseigneur et tripote sur la table devant lui.*) Monseigneur, v'là l'caporal... (*Il en-*

*fonce son nez dans un coffret.*) oui... c'est bien lui!... Voul' vous que j' vous bourre vot' pipe, Monseigneur?...

MONSEIGNEUR. — Volontiers, mon enfant... pardon et merci!... (*Il s'asseoit dans la bergère.*)

LE CHÉRI *bourrant la pipe, en lui-même.* — Fait'ment!... Pendant que j' lui bourre sa pipe, y m'chope ma bergère... l' seul siège confortable d' l'établissement... et pourtant c'est moi qu'en ai besoin, d'la bergère!... c'est moi qui suis paf... c'est pas lui!... car y a pas!... j' le suis!... j'ai eu tort de r'boire à dîner... j'aurais pas dû!... oui... mais j'avais soif... et quand on a soif... (*Écrasant avec rage son pouce dans la pipe.*) sale tabac!... y veut pas s' bourrer!...

MAMAN. — Mon Chéri!...

LE CHÉRI. — 'Oilà, m'man!...

MAMAN. — Écoute un peu, mon Chéri?...

LE CHÉRI. — J'écoute, m'man...

MAMAN. — Écoute un peu ici?...

LE CHÉRI, *en lui-même.* — Ici?... j' veux bien essayer... mais j' sais pas si j'arriverai!... et j'suis sûr d' pas pouvoir revenir... j'ai les jambes en mie d'pain et les doigts en coton!... (*Haut.*) Mais, m'man... j'entends bien d'ici!...

MAMAN, *se levant et venant à la table.* — Que tu es paresseux, mon Chéri!... il faut que ce soit ta vieille maman qui se dérange plutôt que toi...

LE CHÉRI, *embêté que Maman le voie d'aussi près.* — Qu'est-ce tu veux?... qu'est-ce tu veux?...

MAMAN. — Voir si on t'a bien donné le thé pour Monseigneur!... oui... le voilà... dans la boîte de nickel... là... tu vois bien?...

LE CHÉRI. — Mais oui, m'man... je 'ois bien... (*La parole grasse.*) ...'ourquoi est-ce que je n'verrais pas?... V'là qu'tu crois que

j'suis aveugle, à c't'heure!... tout à l'heure, tu croyais qu'j'étais sourd!...

MAMAN. — Mais non, mon Chéri!... veux-tu que je m'en aille?...

LE CHÉRI. — Ah! oui!... ah! j'aime mieux ça!... quand on me r'garde je n'sais plus c'que j'fais... si tu restes là, tu vas m'brouiller dans mes proportions...

MAMAN. — Je m'en vais... je m'en vais, mon Chéri... soigne bien le thé de Monseigneur?...

LE CHÉRI. — Oui... oui... (*Il tripote sur les tables.*) C'est d'ailleurs une drôle d'idée qu'tu as d'lui donner cette merveille de thé-là!... c'est p't'être une fraise dans la gueule d'un âne, tu sais!...

MAMAN, *terrifiée, regardant si personne n'a entendu.* — Mais tu es fou, mon Chéri!...

LE CHÉRI. — Moi?... ah! elle est sévère, celle-là!... mais n'y a qu'moi d'raisonnable

ici... n'y a qu'moi!... (*Il recommence ses tripotages. Maman se décide à s'en aller.*)

JACQUES, *à l'Abbé.* — Il est soûl comme une bourrique!...

L'ABBÉ. — Je le crains, monsieur le comte... heureusement, Monseigneur va se retirer de bonne heure... on ne s'apercevra de rien... le voilà qui prend son thé... dans un quart d'heure tout sera fini...

JACQUES, *se dirigeant vers la table où est le Chéri.* — Vous ne prenez pas une tasse de thé, monsieur l'Abbé?...

L'ABBÉ. — Non... je ne pourrais pas dormir... ça m'agite...

JACQUES. — Moi aussi... mais ce thé est tellement exquis que je ne résiste pas...

L'ABBÉ. — C'est un tort... c'est un tort...

JACQUES, *au Chéri.* — Peut-on, avec ta protection, obtenir une tasse de thé?... (*Le Chéri lui indique la théière d'un geste mou.*) Merci!...

(*Il verse.*) — Je crois que tu l'as fait un peu fort, ton thé !... il est d'un noir !... (*Il s'éloigne en remuant le sucre dans sa tasse pour le faire fondre.*)

MAMAN, *revenant à la table.* — J'en veux bien aussi une tasse, mon Chéri...

LE CHÉRI. — Ben, sers-toi !... (*Un temps.*) Tu sais c'que j'te disais... qui t'a si fort indignée... pour la fraise dans la gueule d'un âne...

MAMAN. — ......

LE CHÉRI. — Oui... l'évèque n'doit pas trouver l'thé bon !... il en a à peine bu une gorgée... et y fait une lippe...

MAMAN. — Comment ça ?...

LE CHÉRI. — Comment ça ?... j'sais pas, moi !...

JACQUES, *accourant sa tasse à la main.* — Qu'est-ce que tu as mis là-dedans, petit malheureux ?... c'est épouvantable !...

MONSEIGNEUR, *d'une voix flûtée.* — Épouvantable en vérité !...

PAPA, *consterné.* — Épouvantable ?... le thé de l'Impératrice ?...

JACQUES, *qui regarde dans la théière.* — Eh ! parbleu !... c'est du tabac !...

LE CHÉRI, *regardant aussi.* — Tiens !... ma foi, oui, c'en est !... (*Riant aux anges.*) mais alors... c'est le thé d' l'Impératrice qui est dans la pipe !...

PAPA, *menaçant.* — Comment, Agénor, tu t'es permis.....

LE CHÉRI. — Permis... permis !... on croirait que j'l'ai fait exprès !... mais j'y vois plus !... j'tiens plus d'bout !... j'ai l'casque !... et on m'force à être là au lieu d'me laisser aller dans mon pieu !...

GRAND'MÈRE, *ahurie.* — Qu'est-ce qu'il dit ?...

L'ABBÉ, *timidement.* — Je crois, madame

la baronne, qu'il serait préférable de ne pas le lui faire répéter...

LE CHÉRI. — Cochon d'sort!... on pouvait pas m'laisser roupiller tantôt!...

MAMAN, *douloureusement.* — Oh! mon Chéri!.... devant Monseigneur!...

LE CHÉRI. — Ben quoi, Monseigneur?... C'est pas une raison pac'qu'on est évêque, pour faire lever les gens au milieu d'la journée...

MAMAN. — Comment, lever les gens?...

LE CHÉRI. — Bé dame!...

MAMAN, *ahurie.* — Tu étais couché quand tu as reçu ma dépêche?...

LE CHÉRI. — Ben, 'turellement!...

MAMAN. — Au milieu de la journée?... et Gaston?...

LE CHÉRI. — Lui aussi, j'suppose?...

MAMAN. — Et sa mère tolère ça?...

LE CHÉRI. — Sa mère... sa mère (*Il hausse les épaules.*) — Tu penses bien qu'on ra-

conte pas ça à la mère Himbu, voyons?... ah! non alors!... ça n'serait pas à faire!...

MAMAN. — ......

LE CHÉRI, *s'affalant dans un fauteuil.* — C'que j'ai envie d'pioncer, moi!... c'est rien de l'dire... Cochon d'sort, va!...

MAMAN, *terrifiée.* — Mais qu'est-ce qu'il a, Seigneur?... qu'est-ce qu'il a?...

LE CHÉRI. — Si on te l'demande... tu diras qu't'en sais rien!... (*Arrondissant son bras.*) attrape mon aile et emmène-moi?... j'ai mes quilles en coton!...

MAMAN. — Il devient fou!... (*Elle pleure.*)

MONSEIGNEUR, *bon enfant.* — Mais non, madame... il a fait — comme nous tous — un trop bon dîner... et.... il est un peu... un peu...

LE CHÉRI, *achevant.* — Paf!... y m'comprend lui, l'homme de guerre!... (*Il se jette dans les bras de Monseigneur. Stupeur.*)

# LES ANCÊTRES

## I

*Quartier Monceau. Un très joli hôtel tout neuf, trop neuf. Peintures, tentures, tout reluit, tout éclate. Beaucoup de bibelots, quelques-uns anciens, mais la plupart d'imitation moderne et roublarde.*

*Dans un cabinet de travail Henri II (chêne et velours de Gênes vert myrte,) bronzes, bibliothèques, ustensiles de bureau luxueux et compliqués.*

*Devant un bureau Louis XVI à cylindre :*

MONSIEUR DUFOUR, *55 ans. Insignifiant. Châtain grisonnant de la tête aux pieds, sans*

*que rien arrête l'œil. Commissionnaire en marchandises. Faisait l'étranger. Vient d'acheter un hôtel et de s'installer définitivement à Paris après fortune faite. L'intelligence du trafic seulement. Pour tout le reste, stupide, ignorant et ahuri. Il regarde attentivement des photographies étalées sur son bureau, hésite, et finit par se lever et aller presser le bouton électrique placé près de la cheminée.*

MADAME DUFOUR, *40 ans. Fraîche, pas laide, pas bête. Se rend compte de bien des choses desquelles elle ne parle jamais. Beaucoup de bon sens, mais vulgaire et mal élevée. Epousée avant la fortune. N'a dans la vie qu'une passion et qu'un but : ses enfants.*

MADAME DUFOUR, *à son mari.* — Pourquoi te lèves-tu?...

MONSIEUR DUFOUR, *bourru (il est toujours bourru avec sa femme qu'il écrase de sa double supériorité d'homme et d'homme d'affaires).* — Je me lève pour sonner... tu le vois bien!...

MADAME DUFOUR. — Mais justement... pourquoi te lèves-tu pour sonner, puisque tu as un bouton de sonnette sous ton bureau?...

MONSIEUR DUFOUR. — C'est vrai!... je n'y pense jamais!...

MADAME DUFOUR. — Moi non plus!... je n'y pense pas quand c'est moi... (*Résignée.*) vois-tu, c'est trop tard!... nous ne nous ferons jamais à ce sacré confortable!...

MONSIEUR DUFOUR. — Parle pour toi!... (*Encore plus sec*) et tâche de parler autrement, si c'est possible!...

MADAME DUFOUR. — J'ai peur que non!...

c'est trop tard !... comme pour le confortable !... (*Elle rit.*)

MONSIEUR DUFOUR. — Je ne trouve pas ça drôle !... (*Au domestique qui entre.*) Dites à monsieur Henri de venir me parler...

LE DOMESTIQUE. — Je ne sais pas si monsieur Henri est levé, monsieur !...

MONSIEUR DUFOUR, *furieux.* — Comment! vous ne savez pas s'il est levé?... à onze heures?...

LE DOMESTIQUE. — Il y a un quart d'heure il était couché, monsieur...

MONSIEUR DUFOUR. — Eh bien, vous allez lui dire de ma part de se lever et de venir me parler immédiatement... (*Le domestique sort. Un silence lourd. Madame Dufour a envie de parler, elle n'ose pas.*)

LE DOMESTIQUE, *revenant.* — Monsieur Henri fait dire à monsieur qu'il va se lever

tout à l'heure... et qu'il viendra quand il sera prêt...

MONSIEUR DUFOUR. — Tout à l'heure... tout à l'heure... quand je lui fais dire de venir à l'instant!... (*Il se lève et arpente le cabinet. Le domestique s'en va. Re silence encore plus lourd.*)

MADAME DUFOUR, *timidement.* — C'est qu'il est rentré tard hier, le pauv' chéri!...

MONSIEUR DUFOUR, *exaspéré.* — Le pauv' chéri?... Ah! il est joli, le pauv' chéri!... il nous donnera de l'agrément!... ah! oui!... parlons-en!... un propre à rien!... un imbécile!... qui est en train de devenir une fripouille!...

MADAME DUFOUR, *qui n'admet pas qu'on débine ses enfants.* — Ça n'est pas vrai!... et d'abord, si c'est un imbécile, pourquoi l'appelles-tu pour avoir son avis?... car c'est pour avoir son avis sur ces sales portraits

que tu l'appelles... pas pour autre chose!...

MONSIEUR DUFOUR. — C'est pour lui flanquer une danse... et une soignée...

MADAME DUFOUR. — A présent, la danse?... depuis que tu sais qu'il n'est pas levé?... mais avant, c'était pour savoir s'il faut acheter ou pas ces affaires-là!... (*Elle hausse les épaules.*) Si c'est pas ridicule... de vouloir que des hommes à cuirasses... avec des sabres... et des femmes à panaches, décolletées jusqu'au ventre... soient nos parents à nous?... mais regarde-nous donc!... de quoi nous avons l'air à côté de ces types-là?...

MONSIEUR DUFOUR, *vexé.* — Mais... (*Ecoutant.*) Voilà Henri qui se décide à arriver... laisse-nous!...

MADAME DUFOUR, *sans quitter son ouvrage.* (*Elle ourle des torchons.*) — C'est pas moi qui te gênerais pour lui flanquer son poil

si tu voulais... mais tu ne voudras pas !... (*Mouvement de monsieur Dufour.*) Non !... parce que t'as peur de lui... Si tu crois que je ne le sais pas que tu as peur de lui?... et lui aussi, il le sait bien !... (*Entre ses dents.*) heureusement !...

HENRI, *20 ans. Brun, les cheveux partagés presque au milieu. Les yeux grands. L'air plutôt malin que réellement intelligent. A fait son éducation à Paris sous la surveillance d'un parent. Mains très soignées. Saut-de-lit en flanelle blanche. Col ouvert. Cravate écossaise de tons mourants. Recherche d'élégance « à côté ». A son entrée, un parfum d'héliotrope blanc remplit toute la pièce.*

HENRI. — B'jour, p'pa !... b'jour, m'man !... v' s'allez bien?...

MADAME DUFOUR. — Bonjour, mon chéri !...

MONSIEUR DUFOUR. — Ce n'est pas pour te raconter comment je vais que je t'ai fait appeler... c'est... d'abord pour te prier de m'expliquer en l'honneur de quel saint tu te lèves à onze heures ?...

HENRI. — De celui qu' tu voudras !... j'ai pas d' préférence !...

MONSIEUR DUFOUR. — Tu me feras l'amitié de répondre autrement pour commencer...

HENRI. — Dis c' qu'y faut que j' dise ?... ça m'est égal !... (*Gouailleur.*) Oh !... j' suis pas fier !... (*Un temps. Monsieur Dufour qui a réellement peur de lui, ne répond pas.*) Et maintenant, si c'est un effet de ta bonté de me dire pourquoi tu as voulu m'embrasser ce matin plus tôt qu'à l'ordinaire ?... car, je n' pense pas qu' ça soit uniquement pour regarder ma pomme que tu m'as fait appeler ?...

MONSIEUR DUFOUR. — Je voulais te demander ton avis sur... (*Un peu embarrassé.*) sur des portraits qui... (*Il va pour prendre les photographies.*)

HENRI, *riant.* — Ah!... mais c'est une consultation!... (*Avec un accent canaille.*) Qu'est-ce que tu paies?... (*Prenant les photographies.*) Ah!... j' croyais qu' c'était des photos de p'tites femmes, moi!... qu'est-ce que tu veux que j' fasse de ces vieux bonzes-là?...

MONSIEUR DUFOUR. — Il est inutile que tu en fasses rien... tu n'as qu'à dire s'ils te conviennent... si tu crois les peintures bonnes?...

HENRI, *étonné.* — Tu veux les acheter?...

MONSIEUR DUFOUR. — Peut-être... mais comme il s'agit d'une très forte somme...

HENRI. — Alors, je vais te donner tout

de suite un conseil... donne-moi la forte somme... et n'achète rien!...

MONSIEUR DUFOUR. — Si je fais cet achat coûteux... c'est plutôt pour toi et pour ta sœur que pour moi-même...

HENRI. — Ta parole?... et comment ça?... c'est pour accrocher dans nos chambres?...

MONSIEUR DUFOUR. — Non... c'est pour accrocher dans le salon... (*Avec un peu d'embarras.*) c'est pour... comme nous n'avons pas de portraits de famille...

HENRI. — Avons-nous une famille, seulement?... on n' voit jamais personne!...

MONSIEUR DUFOUR, *continuant.* — J'ai pensé qu'il serait d'un bon effet de... et alors... avant de commencer à recevoir... je me suis abouché avec un monsieur... un monsieur de province... qui en a d'authentiques... Tiens... voilà les noms derrière les photographies... ils ne me disent

rien du tout, ces noms-là!... un Largillière... deux Nattier... un Coypel...

MADAME DUFOUR. — Tu ne trouves pas que c'est fou, cette chose-là?... de vouloir faire croire que nous avons eu des parents qu'avaient des touches comme ça?...

HENRI, *qui est vaniteux comme un paon.* — Non... ça n'est pas une mauvaise idée en soi... seulement faudrait modifier bien des choses si on faisait ça!...

MONSIEUR DUFOUR. — Quoi, par exemple?...

HENRI. — Mais... d'abord not' nom... pac' que des types, avec des tronches comme ça n' peuvent pas s'appeler Dufour!...

MONSIEUR DUFOUR. — Oui... j'y ai pensé... je te dirai que j'ai l'intention de couper notre nom en deux... du Four!... Ça fait beaucoup mieux... et, au fond, ça ne change rien... il n'y a pas la moindre fraude...

HENRI. — Non... mais ça n'a pas d'œil!...

MONSIEUR DUFOUR. — Je ne peux pas prendre un nom qui ne soit pas à moi!... il n'aurait qu'à être à quelqu'un!... on dit qu'on poursuit à présent les gens qui portent de faux noms... et je ne me soucie pas que la justice vienne fourrer son nez dans mes affaires, tu comprends?...

HENRI, *avec effroi comique.* — J' te crois, que j' comprends!... Mais... sans prendre un faux nom... tu peux faire autre chose...

MONSIEUR DUFOUR. — Quoi donc?...

HENRI. — C' que j' fais d'puis que j' sors un peu... d'puis six mois, à peu près... et personne n'a encore éventé la mèche...

MONSIEUR DUFOUR. — Qu'est-ce que tu fais?...

HENRI. — J' coupe Dufour en deux...

MONSIEUR DUFOUR. — Ben... c'est ce que je voulais faire...

HENRI. — Et j' mets un tréma sur l'*u*... du Foür... Si j'avais mon porte-cartes, je vous en montrerais une...

MADAME DUFOUR, *ahurie*. — Comment!... tu as des cartes comme ça ...?...

HENRI. — Oui, m'man!... Henry du Foür... Henry avec un *y*.

MADAME DUFOUR. — Mais ça n'est pas ton nom, mon chéri!...

HENRI. — Est-ce que personne porte son nom, voyons?...

MONSIEUR DUFOUR. — Pour ce qui est du nom, nous verrons ça plus tard... Dis-moi ton avis pour les portraits, faut-il ou ne faut-il pas les prendre?...

HENRI. — Combien?...

MONSIEUR DUFOUR. — 15,000...

HENRI. — 15,000!... (*Illuminé.*) Mais moi, si tu veux, je t'en aurai pour...

pour bien moins que ça... et de bien plus beaux!...

MONSIEUR DUFOUR, *étonné*. — Où ça?...

HENRI, *cherchant à mesure qu'il parle*. — Un de mes amis... un externe qui venait au bahut... sa famille est dans la dèche... il voudrait vendre six portraits superbes... bien plus chics que ça... pour 10,000 balles j' suis sûr qu'on les aurait... et il y en a six!...

MONSIEUR DUFOUR. — Comment s'appelle-t-il, ton ami?...

HENRI. — Le... vicomte de... la Lézarde... Seulement... tu comprends... faudrait pas aller chez eux demander à voir ça d' but en blanc?.. ça pourrait les blesser... Veux-tu que j' voie adroitement... en parlant à... Aldebert...

MONSIEUR DUFOUR, *ébloui*. — Il s'appelle Aldebert?...

HENRI, *négligemment*. — J'irai le voir!...

MONSIEUR DUFOUR. — Aujourd'hui, n'est-ce pas, mon petit?... parce que, moi... il faut que je donne une réponse...

HENRI. — Après l' déjeuner... j' vais m'habiller!... (*Il sort.*)

MADAME DUFOUR. — Mais...

MONSIEUR DUFOUR. — Quoi?...

MADAME DUFOUR, *qui a réfléchi.* — Rien... (*A elle-même.*) Pauv' chéri!... pourvu qu'il ne fasse pas trop de bêtises!...

## II

*Boulevard de Clichy. Une boutique de brocanteur. Devant la boutique, sur le trottoir, une douzaine de portraits Louis XIV et Louis XV.*

HENRI. — Alors, c'est convenu?... voulez-vous mettre ceux-ci de côté ?...

LE BROCANTEUR, *sale, sordide, la tête de l'emploi.* — Les trois seigneurs-ci... et les trois dames-là?... Oui, monsieur... c'est bien convenu...

HENRI. — Demain à cette heure-ci dans les cadres, n'est-ce pas?... Je viendrai les

chercher… et les payer… trois cent cinquante…

LE BROCANTEUR. — Non, monsieur…. quatre cents… pas un sou de moins… j'y perdrais!…

HENRI. — Enfin!… (*Regardant les portraits en s'en allant.*) Très chics, les ancêtres du Foür!…

# MAMAN

---

## I

*Dans un petit salon tout plein de bibelots et de fleurs, et où le soleil entre tant qu'il veut par la fenêtre ouverte.*

PAPA, *50 ans, grand, sec, distingué, repliant un journal qu'il vient de lire, à Maman qui écrit des lettres, assise à un petit bureau.* — Avez-vous donné les ordres pour la voiture?...

MAMAN, *40 ans, grande, mince, les cheveux noirs, la peau rose, les dents éclatantes.*

*Grands yeux bleus avec d'énormes cils. Aspect étonnamment jeune et frais. Peignoir de linon blanc garni de malines.* — Non... pas encore !...

PAPA. — Voulez-vous que je les donne ?...

MAMAN. — Je veux bien... merci !... si vous voulez dire cinq heures... j'irai voir votre mère, et ensuite au Bois... (*A un grand jeune homme qui entre.*) Qu'est-ce que tu veux, mon chéri ?...

LE CHÉRI, *qui va avoir 21 ans. Vigoureux, bien tourné, une bonne grosse figure fraîche. Les mêmes yeux énormes et les mêmes dents que maman. Termine son droit. Va faire son année de service à l'automne.* — Je venais pour... (*Gêné par la présence de Papa*) pour... Est-ce que tu sors ?...

MAMAN. — Oui... tantôt !... pourquoi ?...

LE CHÉRI. — Parce que je... si tu avais

été du côté du faubourg Saint-Germain... je...

PAPA. — Tu ne vas pas encore te faire trimbaler à l'école de droit par ta maman, je pense ?...

LE CHÉRI. — Si elle ne va pas par là... non... bien sûr !...

PAPA. — Elle n'y va pas !...

MAMAN. — Mais...

LE CHÉRI. — Seulement... si elle y était allée... je lui aurais demandé de me prendre... je n'ai qu'à entrer et sortir... c'est pour signer la présence...

MAMAN, *à Papa*. — Je vais chez ma belle-mère... c'est le même quartier...

PAPA, *les yeux au ciel*. — Le même quartier !... la rue Saint-Dominique !... Allez donc lui dire ça, à ma mère... qu'elle habite au quartier avec un grand Q !...

LE CHÉRI, *l'air réservé.* — Ça ne serait pas à faire !...

MAMAN. — Enfin... je voulais dire... le même côté de l'eau...

LE CHÉRI. — Justement !... et j'aurais pu... en sortant de l'école où je n'ai qu'à signer... aller avec maman voir grand'mère... et puis... si elle va au Bois... ça me ferait du bien de respirer un peu...

MAMAN, *à Papa.* — Ça lui ferait du bien de respirer un peu...

PAPA, *haussant les épaules.* — Oui... il vit si renfermé, n'est-ce pas ?... il se promène du matin au soir... il ne fiche rien de rien !...

LE CHÉRI, *air vaguement arrogant.* — Comment le sais-tu ?...

PAPA. — Parce que je sais que quand on est toujours dehors on ne travaille pas !...

LE CHÉRI. — Je travaille à la bibliothèque !...

PAPA. — Oui... à bicyclette... ou au foot-ball... ou sur la Seine... ou ailleurs !...

LE CHÉRI. — D'abord... il faut que je fasse du sport !... (*D'un ton mystérieux.*) et c'est bien heureux que je l'aime, le sport !...

PAPA. — Vraiment ?...

LE CHÉRI, *agressif.* — Parce que si je n'avais pas ce goût-là aussi prononcé... je ferais des bêtises... et voilà !...

PAPA. — Ah bah !...

LE CHÉRI. — Toi... tu ne comprends pas ces choses-là !...

PAPA, *qui effectivement ne comprend pas les beautés très cachées des générations nouvelles.* — Non... je ne comprends pas qu'il soit fatalement nécessaire de s'abrutir de sport... ou de noce... ou de vice !... j'ai connu des gens très réussis et qui n'étaient

ni des athlètes, ni des fêtards, ni des esthètes !... il y en avait comme ça... mais c'est vrai... il n'y en a plus !...

LE CHÉRI, *air de supériorité.* — ......

MAMAN. — A quelle heure dois-tu être à l'école ?...

LE CHÉRI, *condescendant.* — A quatre heures...

PAPA, *à Maman.* — Et vous allez sortir une heure plus tôt... par cette chaleur ?...

MAMAN. — Mais... je...

PAPA, *se levant.* — Arrangez-vous tous les deux !... vous donnerez vous-mêmes les ordres... (*Il s'en va.*)

LE CHÉRI, *avec un soupir de soulagement.* — Alors, tu veux bien m'emmener ?...

MAMAN. — Oui...

LE CHÉRI. — Tu n'es pas fâchée ?...

MAMAN. — Non !... mais ton papa a raison... tu ne fais rien...

LE CHÉRI. — Vous croyez ça, parce que je n'ai pas l'air de travailler... mais je travaille...

MAMAN. — .....

LE CHÉRI. — Tu ne le crois pas?...

MAMAN. — Je ne dis rien quand ton papa est là... mais je n'en pense pas moins!...

LE CHÉRI, *l'air offensé, amer et douloureux.* — C'est convenu!... j'ai tous les vices!...

MAMAN. — Non... mais tu es mou... paresseux et vaniteux... oh! ça! vaniteux comme pas un!...

LE CHÉRI, *air incompris.* — ......

MAMAN. — Ainsi... pour l'école de droit... je suis sûre que tu n'es pas fâché que tes camarades voient la voiture... elle n'a rien d'extraordinaire, mais enfin elle est bien attelée... Voilà plusieurs fois que, quand je t'attends, ils viennent la regarder... ils

s'arrêtent par groupes... en louchant de côté...

LE CHÉRI, *un peu troublé.* — Oh !... c'est une idée que tu as !...

MAMAN. — C'est une idée que j'ai... et comme cette petite faiblesse est regrettable mais innocente, en somme, je vais te la donner sans moi aujourd'hui, la voiture !...

LE CHÉRI, *l'air saisi.* — Sans toi ?...

MAMAN. — Oui... tu feras ce que tu as à faire à l'école... ensuite tu iras chez ta grand'mère... tu lui diras que je n'ai pas pu sortir aujourd'hui et tu reviendras me prendre... ou tu me renverras la voiture pour aller au Bois...

LE CHÉRI, *sincèrement embêté.* — Ah ! mais non !... ah ! mais pas du tout !... c'est pour aller avec toi, ou pas !...

MAMAN, *étonnée.* — Avec moi ?... mais quel besoin...

LE CHÉRI. — Si tu n'y es pas, j'en veux pas, de la voiture !... (*Prêt à pleurer*) j'en veux pas !...

MAMAN, *stupéfaite*. — Mais es-tu bête ?... (*Touchée au fond*.) Pauv' chéri !...

LE CHÉRI. — Dis que tu viens avec moi ?... dis-le ?...

MAMAN, *qui se reproche ses suppositions*. — Oui... si tu y tiens tant que ça !...

LE CHÉRI, *rasséréné*. — Ah !... (*Il l'embrasse*.) merci, m'man !... Tu vas te faire belle ?...

MAMAN. — Belle ?... pour aller voir ta grand'mère et au Bois ?... mais non... je vais mettre ma robe grise...

LE CHÉRI. — Encore cette vieille-là !... moi qui aime tant que tu sois jolie !...

MAMAN. — Oh ! jolie !...

LE CHÉRI, *convaincu pour de bon*. — Oui... jolie !... tu l'es, va, avec tes cils comme des

pinceaux... et ta petite taille toute mince... oui, tu l'es!... et tu as l'air d'avoir vingt-cinq ans!... (*Maman hausse les épaules.*) Tu pourrais pas mettre une plus jolie robe, dis?...

MAMAN. — Laquelle veux-tu que je mette?...

LE CHÉRI. — Celle que tu as fait faire pour le garden party de l'ambassade d'Angleterre...

MAMAN, *ahurie.* — Ma jaune?...

LE CHÉRI. — Oui... ta jaune...

MAMAN. — Mais tu es fou!... je ne peux pas aller chez ta grand'mère et au Bois avec cette robe... et surtout avec le chapeau de cette robe... C'est beaucoup trop habillé!... j'aurais l'air d'une vieille cocotte!...

LE CHÉRI. — Je t'en prie!... je ne te l'ai pas vue, moi, cette robe-là!... nous allons partir pour la campagne, tu ne la mettras

pas... après, je ne la verrai plus !... (*Touchant la corde sensible.*) puisque je serai au régiment...

MAMAN, *ébranlée.* — Mais ce serait ridicule !...

LE CHÉRI. — Non... et puis, en admettant que ça le soit... qu'est-ce que ça te fait, puisqu'il n'y a plus personne à Paris ?...

MAMAN. — Eh bien... oui... peut-être... je verrai...

UN DOMESTIQUE. — C'est madame la marquise de Halbran... Madame la vicomtesse reçoit-elle ?...

MAMAN. — Oui... oui...

LE CHÉRI, *se levant précipitamment et courant à une porte.* — La tante de Halbran !... ce que je me tire !...

MAMAN. — Tu as tort !... elle t'aime beaucoup !...

LE CHÉRI. — Et moi donc !... (*Il disparaît.*)

LA TANTE DE HALBRAN, *une grande vieille distinguée.* — Bonjour !... ça va bien ?...

MAMAN, *présentant son front.* — Bonjour, ma tante !... ça va très bien...

LA TANTE DE HALBRAN. — Et ton mari ?...

MAMAN. — Très bien aussi... il vient de sortir...

LA TANTE. — Et mon petit-neveu ?...

MAMAN. — A merveille...

LA TANTE. — Il travaille ?...

MAMAN. — Mon Dieu...

LA TANTE. — Pas fort, hein ?... il s'amuse, le petit gas !...

MAMAN. — Le fait est que nous sommes dans un envahissement de bicyclette, de foot-ball, de canotage...

LA TANTE. — Sans parler du reste ?...

MAMAN, *résignée.* — Le reste aussi, naturellement !...

LA TANTE. — Et tu sais qu'il est très chic, le reste ?...

MAMAN, *étonnée.* — Comment ça ?...

LA TANTE. — Il se lance, ton fils !... il paraît qu'en fait de femmes il ne se refuse rien !...

MAMAN, *de plus en plus étonnée.* — Mais ce n'est pas avec ce que nous lui donnons que...

LA TANTE. — Alors ce sont elles qui ne lui refusent rien... ça revient au même !...

MAMAN, *pas convaincue.* — Evidemment !...

LA TANTE. — Il paraît que, pour l'instant, il a une maîtresse ravissante... (*Contente au fond.*) Voyez-vous, ce môme !...

MAMAN. — Ah !...

LA TANTE. — Tu n'as pas l'air persuadée de ça ?...

MAMAN. — Si, ma tante... puisque vous me le dites... et pourtant...

LA TANTE. — Pourtant?...

MAMAN. — Il est horriblement désordonné... il laisse tout traîner... partout on trouve des mouchoirs, ou des lettres... ou des photographies... dans l'escalier, dans ses bottines, dans la remise où il met sa bicyclette, dans le jardin... enfin partout!...

LA TANTE. — Eh bien?...

MAMAN. — Eh bien, ce sont des mouchoirs ignobles... en soie rouge ou bleue avec des hirondelles brodées aux coins, ou des chiffres en fleurs... ou les armes de la ville de Paris!... J'étais arrivée à mon âge sans me douter qu'il existait de pareils mouchoirs!...

LA TANTE, *riant*. — Tu en apprendras bien d'autres!... Et après?...

MAMAN. — Après, les photographies

représentent des femmes plus ou moins vulgaires, presque toujours en bicyclistes, avec le… la croupe sur les mollets, et les mollets sur les talons…

LA TANTE, *qui adore son petit-neveu.* — Pauv' gros !… ça prouve qu'il a bon appétit !…

MAMAN. — Et les lettres, donc !… ou du moins les enveloppes… car je n'ai jamais regardé ce qu'il y a dedans, vous pensez ?…

LA TANTE. — Oh ! moi, j'aurais regardé… sûr !…

MAMAN. — « Monsieur le vicompte de Guibray » avec un *p*… ou « Monsieur le viconte » avec un *n*… mais vicomte avec un *m*, jamais !…

LA TANTE. — Eh bien, celle dont je te parle doit écrire vicomte comme ça s'écrit… car elle aime les titres… Elle met des couronnes à ses harnais…

MAMAN. — Elle a une voiture ?...

LA TANTE. — Une très jolie voiture !...

MAMAN. — Qui est-ce qui vous a dit ça ?...

LA TANTE. — Henry de Barfleur... à qui un de ses neveux, qui est le camarade de ton fils, l'a raconté... et elle est encore plus jolie que sa voiture...

MAMAN. — Jeune ?...

LA TANTE. — Il a dit vingt-cinq ans... mais, tu sais, ces crapauds-là sont gobeurs et n'ont pas bien la mesure des âges... mettons trente-cinq...

MAMAN. — Et il est sûr qu'elle est la maîtresse de...

LA TANTE. — De ton gamin de fils ?... parfaitement !... Non pas qu'il ait rien dit, au moins !... au contraire... il paraît qu'il est mystérieux, discret... et se contente de rougir et de bafouiller quand on lui en parle...

MAMAN. — C'est pourtant une cocotte ?...

LA TANTE. — Je le suppose !... les couronnes sur les harnais ne signifient rien... et il est probable qu'une femme du monde ne se montrerait pas partout avec mon petit-neveu... à moins que ce ne soit quelque divorcée ou quelque rasta...

MAMAN, *stupéfaite.* — Qui ça peut-il être ?...

LA TANTE. — Je penche pour la cocotte... il paraît, d'ailleurs, qu'elle marque très bien... qu'elle a même grand air...

MAMAN. — Quelle genre de beauté ?...

LA TANTE. — Une grande femme brune, souple, avec des yeux admirables... fraîche sans maquillage... mais Henri ne l'a jamais vue... c'est son neveu... qui fait son droit en même temps que ton fils... qui...

MAMAN, *intriguée.* — Et il sort avec elle ?...

LA TANTE. — Tout le temps !...

MAMAN. — Mais je pourrais les rencontrer?...

LA TANTE. — Parfaitement!... on l'a vu avec elle au Bois... quelquefois elle l'amène, ou elle vient le chercher à l'école de droit... tout le monde la connaît... et il y a longtemps que ça dure!...

MAMAN. — En vérité, je suis stupéfaite... je ne vois pas du tout qui ça peut... (*Saisie.*) Ah!!!...

LA TANTE. — Tu as deviné qui c'est?...

MAMAN, *ahurie.* — Je... c'est-à-dire... je crois... je...

LA TANTE, *intriguée.* — Une femme du monde?...

MAMAN, *distraite.* — Oui... plutôt!...

## II

*Deux heures après.*

MAMAN, *petite robe très simple en foulard gris à plissés accordéon. Canotier gris à aile de mouette. (Au chéri qui entre.)* — Je suis prête !...

LE CHÉRI, *vexé.* — Oh !... tu n'a pas mis ta robe jaune ?...

MAMAN, *très aimable, d'ailleurs.* — Non !... je vais te conduire à l'école dans un fiacre qui attendra rue Soufflot... et, si tes cama-

rades viennent encore me regarder, je leur dirai que je suis ta mère !...

LE CHÉRI, *tête*. — !...!...!...

# TABLE



Imp. Paul Dupont 4, rue du Bouloi. — Paris, 1er Arrt. — 100.9 03 (Cl.)

